

Al Songe  
Nidia  
Arkane  
Lamysur

Nathalie Coudène  
C-H Maffret-Rollin  
Myriam Marcon  
Christel Versoix  
J.F.

Béatrice Brunel  
Frédéric Cadoz  
Ambre Santorin  
Claude Villedier

## *Ils étaient une fois...*



## *La grange*

*Collection Récits de vies*

ISBN 979-10-93623-04-7 – Ils étaient une fois... – Collectif

© *La grange*, Grâne, août 2016

*La grange*

Maison d'édition Le Comptoir des lettres

Quartier Opeina

26 400 Grâne

comptoirdeslettres@orange.fr

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que se soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

# ***Ils étaient une fois...***

*Livre réalisé avec l'accompagnement de  
Séverine Decaster, coach - Fabienne Giraud, biographe*

## ***La grange***

***Collection Récits de vies***

## Sommaire

Charles-Henri Maffret-Rollin – <b>Tout ça pour ça</b>	p.5
Frédéric Cadoz – <b>Fin de droits</b>	p.27
Nathalie Coudène – <b>Une femme rebelle</b>	p.39
Arkane – <b>Arkane et les arcanes intemporels</b>	p.53
Myriam Marcon – <b>Une vie pour la vie</b>	p.65
Lamysur – <b>François, mon ami</b>	p.77
Al Songe – <b>Quand A.G rencontre A.S</b>	p.99
Claude Villedier – <b>Souvenirs</b>	p.119
Nidia – <b>Correspondances</b>	p.125
Béatrice Brunel – <b>Chahutée</b>	p.143
J. F. – <b>Toc-toc, qui est là ?</b>	p.153
Ambre Santorin – <b>Mes phares dans le guidon</b>	p.159
Chrystel Versoix – <b>Des lettres et des maux</b>	p.171
Séverine Decaster et Fabienne Giraud – <b>Postface</b>	p.187

Charles-Henri Maffret-Rollin

## **Tout ça pour ça**

La vie est une suite d'événements qui interfèrent les uns avec les autres et fixent notre destin.

Les hasards de la vie et les choix personnels qui en découlent ont des conséquences heureuses ou malheureuses, mènent à la réussite ou à l'échec. Difficile cependant en se tournant vers le passé, de dire à quel moment ça a merdé, à quel moment on a pris la décision qui a provoqué cette cascade d'événements et nous a conduit jusqu'à notre situation actuelle.

Quand j'y pense, j'ai l'impression qu'il y avait des milliers de combinaisons possibles et que tout cela ne tient finalement qu'à un fil, un coup de chance, des opportunités saisies ou fuies à tort ou à raison.

Un couple participe à un concours, gagne un voyage et meurt dans le crash de l'avion qui le conduit à destination.

Un homme accepte une mutation qui l'amène dans une ville où il rencontrera la femme de sa vie.

Un autre refuse une mutation et meurt deux mois plus tard renversé par une voiture en se rendant à son travail.

Une femme accepte un simple job à l'autre bout du monde et y passe le restant de ses jours.

Autant de destins qui sont liés à une simple décision prise à un moment donné...

Je reste avec la sensation de n'avoir pas su maîtriser ma trajectoire, sans pour autant savoir ni qui, ni où je serais aujourd'hui si j'avais réagi différemment face aux événements qui ont jalonné ma vie.

J'aimerais pouvoir aller dire à l'enfant timide, naïf, insouciant, bien trop sensible et scrupuleux que j'étais, pour lui donner quelques conseils, mais c'est impossible.

Je ne vais pourtant pas me plaindre, je suis né dans un pays riche où l'on respecte les droits de l'Homme, sans vivre dans l'opulence, je n'ai jamais manqué de l'essentiel, mes parents m'ont assuré une vie confortable, mais avec les cartes que j'avais en mains, j'aurais dû faire mieux. Je pense ne pas avoir saisi assez tôt que les choses n'étaient pas aussi simples qu'elles pouvaient le paraître, que la société était une énorme machine dont il fallait comprendre le fonctionnement pour tirer les bonnes ficelles au bon moment et je me suis probablement trop laissé vivre.

Je suis né dans l'Allier, jusqu'à mes 18 ans, mes parents étant fonctionnaires, j'ai vécu successivement au gré des mutations, dans la Creuse, l'Aube, l'Isère, la Mayenne, les Ardenne, le Val d'Oise, puis la Seine et Marne. Autant dire que je sais ce que c'est de faire une rentrée des classes dans une école où l'on ne connaît personne ! Ce moment d'anxiété où l'on ressent comme une envie irréprensible de faire pipi...

Pendant ma scolarité j'ai connu mes premières amitiés, mes premiers béguins et fatalement mes premiers conflits. Immature, timide et pas bagarreur pour deux sous, j'ai souvent vécu des moments de souffrance morale. J'aurais dû comprendre alors qu'il faudrait composer avec les autres pour se construire une place au soleil, composer avec la méchanceté gratuite, l'égoïsme, l'individualisme, l'opportunisme des personnes que je croiserais sur mon chemin. Mais il n'en fut rien, j'ai trop souvent permis aux autres de prendre le dessus, je me suis laissé rabaisser et parfois humilier, et ceci même par des professeurs. Le pire que j'ai connu fut mon instituteur de CM2, c'était un homme grand, chauve et grisonnant, arborant une moustache qui ne faisait qu'accentuer sa sévérité, une sorte de Lord Mac Rashley semblant tout droit sorti du film Fantômas contre

Scotland Yard. Il m'avait pris en grippe dès la rentrée, sans que je puisse comprendre pourquoi il s'acharnait sur moi à longueur de journée au point qu'aller à l'école soit devenu pour moi une véritable souffrance. Je le haïssais en retour et ne manquais pas d'imaginer toutes sortes de vengeance d'enfant : lui prendre toutes les craies au bas du tableau noir pour les mettre dans le seau où trempait l'éponge que le lendemain peut-être je ferai elle même disparaître dans les toilettes. Cela se passait comme ça, comme une sorte de routine, je n'avais qu'une hâte, sortir de cette classe pour jouer aux billes avec les copains ou rentrer chez moi. Je pense que s'il m'était donné de croiser cet infect personnage aujourd'hui, tout pépé qu'il doit être, je lui chercherais querelle.

Mal dans ma peau, pour fuir la réalité, jusqu'à la fin de ma scolarité je me suis retranché dans des rêves que je construisais de toutes pièces, me projetant dans une vie d'adulte, pressé d'être grand pour être libre, pouvoir conduire une voiture, et je me suis ainsi laissé porter par les événements, insouciant. Je ne peux pas prétendre à ce stade avoir pris des décisions ayant une grosse influence sur ma vie, si ce n'est celle de ne pas toujours avoir été un élève assidu en fonction des écoles que je fréquentais et des professeurs sur lesquels je tombais. Pour bien mesurer jusqu'où va la bêtise, qui selon toute vraisemblance n'épargne pas le corps enseignant, du fait de mon nom composé, j'ai même entendu au collège dans la bouche d'un professeur faisant l'appel : « ... Un bien grand nom pour un si petit personnage ! »

Arrivé au BAC, vers lequel je m'étais laissé orienter par défaut, à une époque où l'on dédaignait les filières manuelles, je ne l'ai pas obtenu, et là, au grand dam de mes parents, lassé par un système injuste que je ne comprenais pas, je ne m'y suis pas représenté. Après l'été, je suis parti faire mon service militaire dans la Drôme où j'ai des attaches familiales du côté de mon père. Là, j'ai découvert un endroit pire que l'école, où il m'est vite apparu vital d'obéir et surtout de fermer ma gueule, malgré mon piètre esprit militaire, en attendant que cela se

termine ! Le souvenir le plus marquant que m'ait laissé cet épisode sous les drapeaux, c'est le premier soir, quand je me suis retrouvé couché dans un lit en ferraille qui semblait avoir été repeint des dizaines de fois... au milieu d'une chambrée parmi tant d'autres, que je partageais avec sept autres gars qui se demandaient probablement comme moi ce qu'ils faisaient dans cette galère. C'est là que s'est consumée l'année de mes 20 ans, et là encore je me suis réfugié dans un monde imaginaire que je me projetais le soir pour m'endormir.

Enfin j'ai été libéré, permis de conduire en poche, maigre compensation, et propriétaire de ma première voiture. Je suis retourné en région parisienne où étaient restés mes parents et j'y ai retrouvé mes amis de lycée, mes seuls amis en somme, car les déménagements répétés de mon enfance n'avaient laissé aucune chance aux amitiés passées. Il y avait surtout Patrick, blond, les yeux bleus, il avait toujours un certain succès avec les filles et c'était un garçon animé par un besoin maladif de toujours tout contrôler, nous étions restés inséparables depuis la première et c'est notre passion commune pour l'automobile qui nous rapprochait le plus. Il y avait aussi Omer, le visage marqué par un accident de bus qu'il avait eu en Turquie, sa tête fourmillait d'idées plus ou moins loufoques et il était toujours en train de nous exposer un nouveau projet de façon aussi confuse que maladroite, mais avec une candeur déconcertante. Lors de ces retrouvailles, j'ai fait la connaissance de la nouvelle petite amie de Patrick, Nathalie, et en la contemplant comme si je n'avais jamais vu une fille auparavant, j'ai tout de suite compris que des problèmes se profilaient à l'horizon, ce n'était pas la plus belle fille du monde, mais son magnifique regard semblait fait pour croiser le mien. Loyal, je suis resté à ma place.

Cela a duré ainsi quelque temps, je n'en souffrais pas, je m'étais fait une raison et l'amitié qui était née entre nous me contentait. Dans le même temps, après quelques petits boulots, j'avais trouvé un emploi stable, tous les jours j'effectuais des tournées entre le Panthéon et



Choisy-le-Roi pour une société de distributeurs automatiques. Nous étions une bande de copains soudés et solidaires, mais au fil du temps, l'inévitable m'a rattrapé, Nathalie a vu en moi un homme un peu différent des autres, plus sensible, plus attentionné, plus respectueux et elle n'a pas su cacher ses sentiments. Un soir, nous étions tous réunis chez moi, elle m'a suivi à la cave et m'a embrassé. C'était très agréable, un peu magique, mais c'est bien l'indescriptible sentiment de culpabilité qui l'empotait et c'est devenu invivable. Les choses se sont très vite compliquées et j'ai préféré m'effacer.

Je suis reparti dans la Drôme en laissant derrière moi mon travail et n'ai plus jamais revu mes amis. Je me suis installé dans la résidence secondaire de mes parents et j'ai retrouvé un emploi de six mois dans un atelier de sablage et de peinture, cela ne me menait nulle part et j'étais très seul. Puis un jour, pendant les vacances d'été, un de mes oncles était de passage à la maison, un homme rusé, séducteur, toujours prêt à plaisanter, passionné par les voitures, comme moi. Nous avons discuté, il m'a proposé de me faire entrer dans la société canadienne pour laquelle il travaillait en France. Il n'est plus là aujourd'hui, mais c'est probablement la personne qui a le plus cru en moi en m'offrant ainsi la chance de montrer de quoi j'étais capable. Je me suis donc retrouvé représentant sur cinq départements de la Normandie jusqu'à l'Oise. J'ai habité dans l'Eure, puis ensuite à Trouville dans le Calvados, c'est une région très agréable. En quatre ans j'ai effectué pour ce travail plus de 270 000 kilomètres, délaissant toute vie familiale.

Un jour, le système de rémunération se dégradant, j'ai décidé d'arrêter et de me tourner vers un emploi proche de ma passion pour l'automobile. Cette fois, cela ne m'a pas conduit très loin au sens géographique, mais simplement dans l'Ardèche où je suis rentré comme vendeur chez Renault. À 26 ans, c'était comme si je repartais à zéro professionnellement, j'étais considéré comme le jeune vendeur et mon chef des ventes, un homme à la poignée de main molle comme

un loukoum, petit, chauve, au regard fourbe, m'en a fait voir de toutes les couleurs ! Nous étions en perpétuel conflit et je ne me gênais pas pour lui dire ses quatre vérités. Cela n'aurait pas pu durer plus longtemps, la tension était trop forte et j'ai démissionné pour partir chez Peugeot, dans la même ville.

Plus tard, j'ai rencontré un de mes anciens collègues de ce garage et comme nous évoquions quelques souvenirs, j'ai appris que le jeune vendeur qui m'avait remplacé, poussé à bout, se droguait pour tenir le coup... Si tout laissait penser que ma décision de changer d'employeur à cet instant avait été la bonne, comment savoir cependant où elle me mènerait ?

Je suis resté un an chez Peugeot à Aubenas, et encore aujourd'hui, lorsque j'évoque cette période, je la compare à une année au Club Méditerrané. Nous étions une bande de vendeurs totalement insouciants. Il y avait, Pascal, le beau gosse, dragueur invétéré, mais peut-être aussi le plus craintif lorsque l'équipe tout entière partait à la dérive. Il y avait, Jérôme, le jeune minet, toujours impeccable et beau parleur. Il y avait Christophe, le mafieux, sans le moindre scrupule, sa réputation le précédait, il avait perdu un œil en jouant avec un pistolet d'alarme lorsqu'il était enfant et rien ne semblait pouvoir lui faire peur. Il y avait Jean-Marc, le fanfaron de service, un grand bonhomme, menteur comme un arracheur de dents et toujours sur les mauvais coups. Avec moi au milieu, toujours prêt pour une partie de rigolade, nous formions une équipe de bras cassés comme j'en ai rarement vu, chapeauté par un chef de vente rondouillard qui ressemblait à un immense ourson. Le patron, Rolex en or au poignet, chaussures de luxe et costumes sur mesure était un homme lunatique, un jour d'une générosité bluffante et le lendemain remonté contre tout le monde.

Nous avions dans ce garage une équipe de secrétaires à faire pâlir de jalousie les bijoutiers de la place Vendôme, des voitures de fonction bien sûr et tous les midis, nous nous retrouvions au restaurant au frais du garage. Nous avons commis toutes les bêtises possibles et

imaginables, nous étions les rois du monde, bénéficiant probablement d'une bonne étoile, car entre les virées en 4X4 dans les sentiers ou en voiture sur routes ouvertes, à des allures inavouables et les courses de stock-car que nous organisons la nuit dans les bois avec les voitures destinées à la casse, nous aurions pu commettre l'irréparable bien des fois. Un jour, le patron nous a fait part de sa décision de vendre la concession. Au même moment, les résultats du challenge que Peugeot organisait chaque année sont tombés et j'ai remporté un voyage de cinq jours à New York...

Je considère ce moment comme un tournant de ma vie où les hasards et les choix passés et à venir, mis bout à bout, m'ont emmené bien au-delà d'un simple voyage à New York.

En effet, pris au dépourvu, je n'ai pas trouvé d'amie ayant un passeport en règle pour m'accompagner. Je suis donc parti seul, et au milieu des couples j'ai naturellement sympathisé avec un vendeur qui lui aussi voyageait seul. C'était un homme plutôt grand, la cinquantaine, mince avec une petite bedaine, en poste dans une concession du Pays de Gex. Ces quelques jours furent très dépaysants, l'organisation était parfaite, nous avons affronté la climatisation glaciale d'un théâtre de Broadway, marché au pied des tours jumelles et même survolé la statue de la Liberté et Central Park en hélicoptère, c'est inoubliable...

Mais il a fallu rentrer, et dès mon retour au garage, j'ai trouvé un message sur mon bureau me demandant de rappeler Pierre, le vendeur rencontré pendant ce merveilleux périple. Je l'ai appelé et il m'a dit qu'à son retour au travail, son patron lui avait dit qu'il allait passer une petite annonce pour embaucher un vendeur en renfort. Pierre lui avait alors répondu du tac au tac : « Pas la peine, un vendeur j'en connais un. »

Il m'a proposé un rendez-vous la semaine suivante pour rencontrer son patron. Je m'y suis rendu et tout s'est enclenché facilement, je me suis

trouvé face à un homme jeune et dynamique, le courant est passé tout de suite et il m'a fait une offre de celles qui ne se refusent pas. J'ai donc accepté et mon départ d'Aubenas en plein rachat par un gros groupe a jeté un froid qui s'est propagé jusqu'à la direction régionale de Peugeot...

De hasards en coïncidences, me voici donc dans le Pays de Gex. J'y trouve enfin une stabilité professionnelle bien différente du désordre organisé qui régnait à Aubenas et je suis bien accueilli, surtout par Dorine, la secrétaire commerciale qui ne manque jamais de coller son sein contre mon omoplate en me frôlant l'oreille lorsqu'elle se penche sur mon épaule pour m'expliquer quelque chose. Mais la direction régionale me met des bâtons dans les roues, jeu de rancœurs liées à mon départ du poste précédent, en faisant courir le bruit que j'ai détourné des voitures d'occasion à mon profit, heureusement, je fais rapidement mes preuves, fort de la confiance que mon nouveau patron m'accorde en rejetant ces calomnies, et cette affaire qui n'en était pas une est vite estompée. Mon implication est totale et rapidement je deviens responsable occasions de la concession.

Trois ans plus tard, nous sommes le 24 décembre et je dois partir dans la Drôme. Mon patron me propose de finir tôt, car je suis celui qui part le plus loin pour Noël. Vers 17 heures, je fais le tour du garage pour saluer tout le monde, de l'atelier jusqu'à la comptabilité. Mais au lieu de partir par la porte de derrière qui donne sur le parking du personnel, je décide de passer par le parc occasion, comme pour m'assurer que tout est à sa place. J'aperçois une silhouette dans la nuit tombante qui regarde une voiture à vendre, c'est une jeune femme que je renseigne alors pour l'achat d'une occasion. Je ne le sais pas bien sûr, mais c'est ma future femme.

Les fêtes de fin d'années passées suit l'anniversaire de mes trente ans, en famille, mes parents m'offrent une montre de luxe que je porte toujours aujourd'hui, puis vient le jour de reprendre le travail. Direction la frontière Suisse. Là, mon patron me présente notre

nouveau chef des ventes, je le connais déjà, c'est un homme que je n'apprécie vraiment pas, il a des traits très exagérés, un sourire en coin, il se tient légèrement de travers, et si l'on ajoute à ça son énorme nez, il semble tout droit sorti d'un dessin animé. Le problème, c'est surtout sa personnalité... Incompatible avec la mienne. En aparté, je glisse ces mots à un collègue : « Avec ce mec, dans 6 mois je n'suis plus là. »

Le temps s'écoule et je découvre que j'avais raison, les facettes de ce chef des ventes sont toutes plus abjectes, il n'est pas propre sur lui, vulgaire, il n'a aucun respect pour le personnel ni même pour les clients, il va même jusqu'à dessiner un pendu sur le sous-main de son bureau après avoir raccompagné des clients auxquels il vient de fourguer un crédit total en disant : « J'les ai bien pendus ceux-là ! »

Dans le même temps, je fais doucement connaissance avec ma cliente rencontrée le soir de Noël. Étrangement, elle a très régulièrement des questions à me poser sur des détails concernant la voiture que je lui ai vendue ! De fil en aiguille nous faisons connaissance, je découvre une femme qui au-delà de me plaire physiquement est sentimentale et joueuse, elle ne complique pas les choses et trouve le bonheur dans des aspects et des plaisirs simples de la vie. Par-dessus tout, même si elle n'a pas toujours la tête sur les épaules, elle a un bon fond et c'est très attendrissant. Nous nous entendons très bien et notre relation amoureuse s'installe, nous finirons par décider de partager le même appartement.

Une tension inévitable s'installe au travail, j'accepte mal d'être dirigé par une personne qui m'inspire le mépris. Mon caractère ne me permet pas de tenir ma langue et les altercations verbales s'enchaînent, en l'absence du patron parti s'occuper d'une autre concession qu'il vient de racheter. Suivent des lettres recommandées, puis comme la situation s'envenime de jour en jour, vient l'entretien préalable à mon licenciement. Près de quatre ans après mon arrivée, je suis donc licencié, c'est la première fois et même si je vis cela comme

un soulagement, c'est la première fissure dans ma vie professionnelle. Je ne me laisse pas faire pour autant, car mes droits ne sont pas respectés, cela me conduit jusqu'aux prud'hommes et débouchera sur une victoire trois ans plus tard.

Le temps passe, tout va très vite, je me suis marié et ma première fille est née. Je fais tout pour essayer de quitter le Pays de Gex où la proximité de mon envahissante belle famille finit par nuire à mon couple, mais un nouvel échec professionnel à Bourg en Bresse m'y ramène. En effet, contacté par une agence de recrutement pour mon expérience dans le domaine de la voiture d'occasion, j'accepte un emploi chez BMW où le défi est de redresser le service occasions qui périclète. Cela se passe très mal : à chaque fois que je veux appliquer une nouvelle méthode de travail, le patron me dit que cela fait des années que c'est comme cela et qu'il ne veut rien changer, ce qui est en totale contradiction avec ses motivations annoncées au recrutement. Je n'arrive à rien et je ne resterai que 22 jours dans cette entreprise alors que j'avais déménagé pour cet emploi. C'est un double échec pour moi, car au-delà de l'aspect purement professionnel, ma femme me fait des reproches sur cet épisode et surtout, je suis contraint d'accepter de retourner vivre dans le Pays de Gex.

Je reste plus d'un an sans activité, le temps de voir s'effondrer les tours jumelles de New York, puis vient la naissance de ma deuxième fille. Peu de temps après, je retrouve un emploi stable dans la literie, c'est un domaine que je ne connaissais pas, mais je m'adapte très vite et je suis à l'aise, j'occupe le poste de premier vendeur.

À la maison ce n'est pas toujours rose et le penchant grandissant de ma femme pour l'alcool me préoccupe. Elle est parfois colérique, voire violente et fait des sorties nocturnes dont elle revient systématiquement éméchée, mais nous vivons ainsi, de disputes en réconciliations, pensant toujours que cela va s'arranger.

Une nuit, resté seul avec mes filles, je suis réveillé par quelqu'un qui tape comme un sourd sur la porte d'entrée de mon appartement, j'émerge de mon sommeil et là, une amie de ma femme hurle que cette dernière vient d'avoir un accident. Je n'ai pas beaucoup de chemin à faire, à peine ai-je ouvert la porte au bas de la cage d'escalier que je sens une odeur d'huile de vidange chaude. Dans la pelouse de la résidence à deux mètres du mur de l'immeuble je vois la voiture de ma femme complètement détruite, fumante, semblant avoir fait plusieurs tonneaux et couchée sur le flanc. Tout va très vite, je cours vers la voiture, je ne parviens pas à ouvrir les portes, je parle à ma femme qui ne semble pas blessée, elle est vraisemblablement ivre et ne prend pas conscience de la gravité de la situation, j'ai peur que la voiture prenne feu ! Je m'acharne sur le coffre sans succès, puis je demande à ma femme d'entrebâiller le toit ouvrant que je parviens à arracher et elle s'extirpe enfin. Je constate qu'elle n'a rien, je coupe le contact, les airbags sont tous sortis et je devine alors la violence du choc initial dans la voiture de notre voisin de palier qu'il avait stationnée au bord de la route, quelques dizaines de mètres plus hauts et qui a traversé la haie d'en face pour finir sa course au milieu d'un jardin.

J'accompagne ma femme jusqu'à l'appartement et lui demande si tout va bien. Je lui demande de mâcher une pomme et de boire du café, bref, de tout faire pour masquer son alcoolisation, car je me doute bien que les gendarmes ne tarderont pas à venir nous voir. Les pompiers arrivent en premier et examinent ma femme, tout semble normal, puis les gendarmes arrivent à leur tour, posent les questions d'usage et sortent l'inévitable éthylo-test. Quelques instants plus tard, l'un d'eux s'avance vers moi pour m'annoncer qu'il emmène ma femme pour une prise de sang...

Les trois heures qui suivent sont très longues, j'ai largement le temps d'appeler l'assistance et d'aider le dépanneur à remettre la voiture sur ses roues puis la charger sur la dépanneuse. Vers 4 heures du matin, les gendarmes reviennent avec ma femme et m'exposent la situation :

le taux d'alcool relevé est énorme et ils me demandent si je sais ce que cela veut dire. Je leur fais bien comprendre que je suis tout à fait conscient des conséquences. L'un d'eux insiste : « Et maintenant, comment on fait ? » Je marque un silence, j'ai du mal à voir où il veut en venir, la première idée qui m'effleure est qu'il escompte peut-être un pot de vin, mais je suis très vite rassuré. Il me dit qu'il va passer l'éponge pour cette fois et en rester à une contravention pour non-contrôle de véhicule, sans mentionner le taux d'alcoolémie. Soulagé, je les remercie et les raccompagne, quelques jours plus tard, ils passeront même voir ma femme sur son lieu de travail pour prendre des nouvelles et lui demander si elle a pris de bonnes résolutions suite à cet accident... Malheureusement, à terme, elle n'en tirera pas les enseignements attendus.

Le temps passe, les filles sont scolarisées, mais quatre ans après mon embauche dans la literie, la société fait faillite. Je me retrouve une fois de plus au chômage alors que mon couple bat de l'aile. Malgré les tensions à la maison, je tiens le coup et je monte un projet pour devenir négociant automobile et me mettre enfin à mon compte. Dans cette entreprise, je fais la connaissance de Daniel, un homme qui deviendra un ami et par qui tout va devenir possible. En effet, c'est un autodidacte d'une cinquantaine d'années qui après avoir été informaticien, puis licencié, a passé son CAP de mécanique en candidat libre à 41 ans pour ouvrir un garage. Il possède donc un atelier, et alors que nous nous connaissons seulement depuis quelques semaines, il me propose spontanément de m'installer dans son garage pour exposer mes voitures d'occasion et il me fournit même un bureau !

Naît alors une collaboration qui durera cinq ans, période pendant laquelle nous allons nous entraider. Les choses avancent ainsi et me voilà fin 2009, à la veille de la pire année de ma vie.

Déjà en cette fin d'année, ma femme montrait une agressivité grandissante envers moi. Le soir, la pression montait, tout était prétexte à me faire des reproches injustifiés et des crises de jalousie



très violentes. Au mois de décembre, j'ai commencé à encaisser les premiers coups. Puis cela n'a fait qu'empirer, j'étais démuni face à une personne totalement incontrôlable physiquement, comme un chat que l'on aurait voulu tremper dans l'eau ! Pour ne rien arranger, elle s'était entourée de personnes peu fréquentables qui se plaisaient à la monter contre moi. Un soir, cette tourmente a pris une nouvelle allure lorsqu'après avoir une fois de plus provoqué une dispute et tout démolir dans l'appartement, elle a fait venir deux hommes. Le premier, massif, portant des petites lunettes était très calme et s'est présenté comme témoin. Le deuxième était très nerveux, son visage très marqué et son regard bestial respiraient la violence, il s'en est pris directement à moi, en m'insultant et me reprochant de frapper une femme, puis il m'a poursuivi dans l'appartement. J'ai compris à cet instant que ma femme leur faisait croire qu'elle était battue et j'ai immédiatement appelé les gendarmes qui sont arrivés très vite. Ils nous ont questionnés et ont vite analysé la situation. Il n'y a malheureusement pas eu de suite...

Pendant un mois j'ai supporté de véritables crises de démences quasi quotidiennes se terminant invariablement par des attaques, prenant des coups et essuyant des jets d'objets en tout genre. Puis j'ai craqué, acculé, je me suis rendu à la mairie, où face à ma détresse les services sociaux ont pris contact avec une association d'aide aux victimes. J'ai alors obtenu un rendez-vous avec une assistante sociale spécialisée que j'ai donc rencontrée pour la première fois au commissariat de Bourg-en-Bresse. C'était une femme étonnante ! Grande et très mince, les cheveux bouclés, je pense pouvoir dire qu'elle m'a plu tout de suite, il y avait de la force et de la noblesse en elle, j'ai été parfaitement accueilli, elle a su m'écouter, me comprendre, me reconforter et me conseiller. À la fin de notre entretien, elle m'a écrit son prénom, Élise, son nom de jeune fille et son numéro de portable sur un post-it.

Ce jour-là, je lui ai expliqué que si je supportais la situation dans laquelle je vivais, depuis longtemps, c'était parce que j'avais peur de perdre mes enfants et elle m'a convaincu que j'avais tout pour gagner, que de toute façon je ne me sortirai jamais de ma situation conjugale, que les personnes violentes ne changeaient pas, que le Ricard rendait « con », que j'étais devenu « l'objet » de ma femme et que j'étais bien victime de violences conjugales. Elle m'a demandé de la regarder dans les yeux et m'a, entre autres, conseillé d'appeler les pompiers et non pas les gendarmes lorsque ma femme aurait des crises. Concernant la garde de mes enfants, elle a eu une phrase-choc : « On gagnera, s'il le faut, j'irai dans le Pays de Gex. » Son implication paraissait alors totale et prometteuse. J'avais tellement besoin d'aide que je me suis fié à ses décisions.

Trois jours plus tard, à l'issue d'une nouvelle crise, déjà informée de l'intervention des pompiers et des gendarmes à mon domicile la veille au soir, elle m'a téléphoné, et là elle m'a conseillé de faire établir un certificat médical et m'a informé qu'elle devait rédiger une note préoccupante. Sur le moment, je n'en ai pas mesuré les conséquences. Deux jours se sont écoulés et une fois de plus informée d'une nouvelle intervention des pompiers et des gendarmes à mon domicile, elle m'a téléphoné, et là, elle m'a dit qu'il fallait porter plainte. Tout est allé très vite, elle m'a demandé de faire établir un nouveau certificat médical, elle a pris soin de s'entretenir à mon sujet avec les gendarmes et de prendre rendez-vous avec eux pour moi.

J'ai donc porté plainte contre ma propre femme...

Très rapidement, en réaction à la note préoccupante qu'elle avait dressée, le service de protection de la petite enfance m'a contacté pour me rencontrer, puis après quelques jours de réflexion, comme pour se décharger de toute responsabilité dans cette affaire, ils m'ont lancé un ultimatum, m'affirmant que mes filles seraient placées si je ne prenais pas l'initiative de quitter avec elles le domicile conjugal. Comme si c'était simple ! En acceptant, je n'aurais eu d'autre choix que

de vivre dans un foyer avec mes enfants, leur faisant ainsi perdre tous leurs repères. Puis pourquoi serait-ce nous qui devrions quitter notre appartement et pas ma femme ? Quel serait le regard des autres dans un foyer habituellement destiné à l'accueil de femmes battues ? Alors que je devais déjà supporter les réflexions des gendarmes les plus machistes, stupéfaits de voir un homme incapable de mettre sa femme au pas... Impossible de me résoudre à prendre cette décision qui aurait engagé trop de choses pour mes filles, j'étais terrifié et j'ai appelé Élise, elle m'a rassuré tout de suite en me promettant une intervention de sa part. J'ai rapidement pu constater son efficacité.

Elle se montrait proche de moi, toujours très directe et sûre d'elle, au fil du temps et des conversations téléphoniques je me suis attaché à elle. Nous nous sommes revus en mars, ce jour là, elle m'a fait des confidences sur sa vie, ses joies, ses peines, ses échecs et ses projets, pour la première fois nous avons parlé comme deux amis et j'en étais très heureux. Elle m'a dit, en me montrant leurs photos, qu'elle avait deux fils de 11 et 3 ans, le premier d'un homme qu'elle avait suivi pour vivre aux États-Unis et avec lequel ça n'avait pas marché, à l'époque elle était revenue en France, seule avec son fils et sans rien. Elle avait dû tout reprendre à zéro, acceptant n'importe quel travail, serveuse dans un routier ou encore secrétaire dans une carrosserie pas toujours très honnête. Elle m'a confié qu'à l'époque elle ne pouvait plus pratiquer son métier d'aide-soignante à cause de ses problèmes de santé, qu'elle avait eu son deuxième fils d'un homme avec lequel elle avait divorcé depuis, car il ne s'entendait pas avec son premier fils, lui manquant souvent de respect, cela provoquait des disputes qu'elle n'avait pas supportées. Elle m'a parlé de son père, qu'elle avait perdu, quand elle m'en a parlé son émotion était palpable, malgré la force que j'avais perçue en elle, elle m'est apparue soudain fragile et touchante... J'ai ressenti aussi chez elle une souffrance contenue lorsqu'elle a évoqué sa sclérose en plaques, cette maladie sournoise

qu'elle me semblait gérer avec force, j'aurais voulu pouvoir l'aider, la soutenir.

De bavardages en confidences, je ne sais pas si elle se rendait compte qu'elle m'en avait dit plus sur sa vie qu'elle n'en savait sur la mienne... Ces épanchements m'ont porté à croire que je ne la laissais pas indifférente, sans toutefois savoir où commençait son rôle de soutien ni où il s'arrêtait, j'ai senti naître des liens entre nous, j'ai commencé à la considérer comme une amie et j'en avais besoin. Ce jour-là, j'ai cru comprendre pourquoi elle m'avait dévoilé son nom de jeune fille le premier jour et non de femme mariée, donc, à mes yeux, intouchable, elle venait de passer à mère seule, volubile, voire expansive. Je n'arrivais pas à croire qu'elle puisse se hasarder à faire les mêmes confidences à tous les gens dont elle s'occupait, je la croyais consciente de la fragilité des personnes qu'elle avait en face d'elle, vu les circonstances qui les avaient conduites jusque là. Comment imaginer qu'elle puisse ainsi jouer avec les sentiments de personnes fragilisées ?

Ma vie était en train d'exploser et je me retrouvais face à une femme qui me parlait comme à un ami et me faisait des confidences sur sa vie. Venant d'une assistante sociale, tenue d'obéir à un code de déontologie, ses confidences avaient d'autant plus de valeur à mes yeux, ne pouvant être motivées que par des émotions sincères, vu sa position et son professionnalisme apparent. Par la suite j'ai essayé de la joindre, mais sans succès. Un long silence s'en est suivi, je gérais seul au quotidien mes enfants et les violences de ma femme, car bien que nous nous orientions vers une séparation, nous partagions toujours le même toit.

Puis un samedi, Élise m'a téléphoné, elle était rayonnante, d'une sympathie ensorcelante envers moi, elle m'a parlé d'elle puis m'a proposé un rendez-vous à l'heure du déjeuner pour ne pas empiéter sur son emploi du temps. Je me faisais une réelle joie de ce rendez-vous, je ne l'aurais loupé pour rien au monde, cela m'a aidé à tenir le

coup face aux attaques de ma femme. Mais le jour venu, à vingt minutes de mon arrivée, elle a froidement annulé notre rendez-vous par SMS, cela m'a anéanti.

Le lendemain, sans nouvelle et ma situation devenant critique, j'ai essayé de la contacter et le soir, elle m'a envoyé un SMS pour me dire que sortant d'une journée d'hospitalisation, elle n'avait pas envie de parler. J'étais à la fois navré et inquiet pour elle, et là, j'ai relativisé mes problèmes. Elle m'a rappelé après le week-end de Pâques qui avait vu une nouvelle intervention des gendarmes à mon domicile, l'état de démence de ma femme avait atteint des sommets et comme leur arrivée n'avait pas suffi à la calmer, bien au contraire ! Après s'en être pris à moi physiquement devant eux, elle leur avait résisté, et c'est menottes aux poignets qu'ils l'avaient emmenée et mise en garde à vue. Cet épisode m'avait laissé dans un état de ceux où l'on serait tenté de se pincer pour voir si l'on vit la réalité ou si ce n'est qu'un cauchemar et je me souviens en avoir pleuré.

Les vacances de Pâques furent l'occasion de m'évader avec mes filles que je tentais de préserver au maximum face à cette situation. Nous sommes partis chez mes parents qui avaient pris leurs retraites dans la résidence familiale drômoise. Là-bas, un soir vers 23 heures, j'ai reçu un appel d'Élise, elle allait mieux et nous avons discuté amicalement pendant plus d'une heure. Puis elle m'a proposé de nous voir pour dîner le soir suivant. Mais une fois de plus le rendez-vous est tombé à l'eau, elle ne répondait pas au téléphone et quand je suis passé la voir, elle m'a dit qu'elle l'annulait. Ce jour-là, nous avons malgré tout parlé de mes problèmes, mais j'ai compris que son implication n'était plus la même.

Les jours sont passés, elle m'a téléphoné à nouveau et cette fois je lui ai fait part de mon incompréhension face à cette alternance de chaud et froid, mais elle m'a avoué en m'appelant pour la première fois par mon prénom qu'elle ne voulait pas en parler au téléphone. Puis elle m'a passé brièvement son plus jeune fils et après avoir repris le

combiné, elle m'a dit qu'elle m'inviterait chez elle un week-end, dans les deux à trois semaines, quand il ferait beau temps.

Elle n'a jamais concrétisé cette invitation, lors de nos conversations, elle évitait habilement toutes discussions concernant nos relations, elle qui s'était pourtant montrée si proche.

J'ai eu l'effroyable sentiment que comme je ne pouvais plus revenir en arrière, elle n'avait plus besoin de son charme pour me maintenir dans l'axe qu'elle avait tracé, plus besoin de faire semblant de vouloir tisser des liens...

J'avoue que j'étais un peu perdu et je lui ai écrit pour lui lancer un appel à la franchise et lui faire comprendre que je ne lui en voudrais pas. Lorsque je l'ai eu plus tard au téléphone, malgré l'absence de mise au point, je la sentais fâchée, mais, sur un ton enjoué et amical, elle m'a affirmé le contraire et elle m'a même promis une réponse, que je n'ai jamais reçue.

Pendant cette période, en parallèle, j'ai découvert de l'intérieur le fonctionnement désastreux de la justice. Un immense jeu de mikados dans lequel c'est le premier qui bouge qui a perdu ! Et où chacun se renvoie donc la balle, du procureur aux différents juges qui hantent les tribunaux. Je me souviens surtout de l'effroyable audience consécutive aux faits du week-end de Pâques où ma femme en pleurs avait écopé de deux mois de prison avec sursis. Le juge s'était tourné vers moi pour me demander si j'avais quelque chose à rajouter. Je lui avais alors fait part de mon étonnement face à un verdict qui n'empêcherait pas que le soir même je partage avec mes enfants le même toit que ma femme et que personne, bien que je me débatta depuis plusieurs mois, n'était capable au sein de la justice de mettre fin à cette situation. Je m'étais alors vu répondre que ce n'était pas du ressort de ce tribunal... Sans évidemment qu'il me soit dit à qui m'adresser...

La veille des vacances d'été, j'ai dû quitter mon domicile avec mes enfants sous la protection de la Gendarmerie et j'ai donc essayé de joindre Élise pour l'informer, sans succès.

Elle m'a rappelé le samedi suivant, vers 22 h, mais la communication a été coupée et elle n'a pas rappelé, la discussion en est restée là. Deux jours plus tard, j'ai appelé à plusieurs reprises, elle ne rappelait pas malgré mes messages, lorsque j'ai réussi à la joindre vers 16 h, elle s'est mise en colère et m'a raccroché au nez ! C'était tellement plus facile pour elle de s'indigner face à l'insistance de la personne qu'elle avait elle-même poussée jusque là...

Comme elle avait, cependant, essayé de me joindre à nouveau, j'ai rappelé et lui ai laissé un message pour l'informer que suite aux coups reçus à la tête quatre jours plus tôt, je devais être hospitalisé.

Depuis, je n'ai plus jamais entendu le son de sa voix ni reçu la moindre nouvelle d'elle et personne dans son association ne s'est inquiété de savoir comment cela s'était terminé pour moi. À la rentrée ma séparation a enfin été prononcée et j'ai obtenu la garde de mes filles... J'ai quitté le Pays de Gex pour la Drôme, avec mes enfants, où je vis depuis cinq ans dans la maison familiale que je partage avec mes parents.

J'ai dû me radier de la chambre de commerce et cesser mon activité de négociant automobile. Je pensais alors pouvoir souffler un peu, mais à peine arrivé, une nouvelle épreuve m'attendait : l'investigation d'orientation éducative demandée par le juge pour enfant et visant à évaluer mes capacités à m'occuper de mes filles pour voir si un placement était nécessaire. Ça fait toujours plaisir dans des circonstances déjà difficiles, venant d'un système judiciaire qui s'était montré totalement incapable de prendre la moindre décision lorsque j'en avais besoin, en me laissant partager le toit d'une femme violente pendant plus de neuf mois... Bref, je m'y suis plié sans complexe et cela a débouché sur un non-lieu.

Depuis, pris entre mes contraintes familiales et un marché de l'emploi en berne, je n'ai pas repris d'activité professionnelle et me retrouve donc au RSA. C'est une situation inconfortable en tout sens qu'il est difficile de ne pas vivre comme un échec. Je dois en plus encaisser régulièrement les reproches d'administrations, comme Pôle Emploi, où les conseillers s'acharnent systématiquement à me faire culpabiliser et à me rabaisser, croyant, ou faisant plus probablement semblant de croire qu'il suffit de s'en donner la peine pour trouver un emploi.

Me voilà donc confronté à l'analyse de mon parcours et des conséquences de mes décisions passées. Je pourrais avoir des regrets pour bien des choses, pour toutes les opportunités que j'ai saisies, pour toutes ces décisions qu'il a fallu prendre et qui m'ont mené jusque là.

Quel aurait été mon destin si j'avais fait une deuxième année de terminale pour repasser mon BAC ?

Que se serait-il passé si j'étais resté à Aubenas ?

Où m'aurait mené ma vie si j'avais choisi de céder au charme de Dorine ?

Mais ce n'est pas si simple...

Remettre en cause le moindre choix, le moindre hasard, le moindre événement, la moindre rencontre, qui auraient participé à l'échec de ma vie de couple comme à celui de ma vie professionnelle, fait disparaître mes enfants de l'équation...

Aujourd'hui, j'ai trouvé de nouvelles marques après être passé par une sorte de reconstruction. Ma priorité reste mes enfants et chacune de mes décisions doit être prise en fonction d'eux. Mystérieux pouvoir du temps qui passe, je m'entends bien avec mon ex-femme, qui a mis de l'eau dans son vin, je m'inquiète toujours de savoir si tout va bien pour elle, preuve que je lui ai gardé une certaine affection, sans pour autant comprendre ce qui nous est arrivé. Je n'ai pas gardé de rancœur non



plus pour Élise, je regrette simplement de ne pas être certain de bien l'avoir comprise et je pense à elle parfois. Les autres femmes que j'ai croisées dans ma vie ne sont plus que des souvenirs sans réelle importance et mon avenir sentimental semble dépendre de l'existence miraculeuse d'une femme idéale à mes yeux qui trouverait en moi un homme aux antipodes de ceux qui l'auraient déçue.

J'ignore de quoi sera fait demain, mais après ce voyage dans le passé, je me dis que le côté rêveur qui m'a probablement nui en m'éloignant de la réalité lorsque j'étais enfant m'a aussi donné la force de traverser certaines épreuves.



Frédéric Cadoz

### **Fin de droits**

Mais pourquoi j'entends un bruit de sirène de bateau ? Je ne suis pas au bord de la mer pourtant. Ah, mais si, je la reconnais cette sirène, c'est moi qui l'ai choisie !

C'est ma sonnerie de réveil...

Mais alors pourquoi ai-je mis mon réveil ? Ça fait des années que je ne le mets plus !

Mais oui, je me souviens maintenant ! Je l'ai programmé hier soir avant de m'endormir. J'ai un rendez-vous. Un rendez-vous très important. Un entretien d'embauche. J'ouvre les yeux brusquement. Je regarde le cadran lumineux. 8 h du matin, le 8 septembre 2066. Comme chaque matin, je réalise que le sommeil n'était qu'un court répit et le cauchemar commence dès que j'ouvre les yeux.

Aujourd'hui, pas de routine ! Mais quelle angoisse ... La plupart du temps, je passe le reste de la journée à gamberger sur mon avenir, sur le fait que je ne travaille pas depuis des lustres, et je ne vois personne. Là, c'est un vrai dépaysement... mais j'ai une pression d'enfer ! Je joue gros avec ce rendez-vous. Déjà trois ans sans emploi et je connais la règle... Au bout de trois ans de chômage, on est automatiquement convoqué au Comité de Répression de l'Oisiveté. Il décide de l'avenir des chômeurs de longue durée... Il peut proposer une prolongation de trois ans du statut de chercheur d'emploi, mais c'est rare. Presque à coup sûr, il prescrit la prison ! Comme je ne suis pas un veinard, si je ne décroche pas ce job ce matin, je parie que c'est la prison qui m'attend, et même la peine de mort si mon profil et mon parcours déplaisent à la commission.

Il ne me reste plus qu'une journée pour échapper au couperet. Cet entretien d'embauche est mon dernier espoir.

Je relis mon CV avec incertitude.

Est-il bien adapté à cet emploi ? Il s'agit d'un poste de « compteur de personnes ». Il faut compter les passants dans la rue. À quoi cela sert-il, me direz-vous ? Je n'en sais rien, probablement à établir des statistiques. Ce genre d'emplois absurdes pullule depuis des années, l'automatisation et l'informatisation des tâches ont réduit les métiers utiles comme peau de chagrin. Bon, fini les états d'âme... une douche bouillante pour me stimuler... Du sucre pour me donner de l'énergie... j'avalerais bien une grande rasade de whisky pour me donner du courage, mais ça ne serait pas raisonnable... En route !

Une fois sur place, on me fait attendre dans une grande salle parfaitement propre, mais glaciale. Au bout d'un long moment, juste quand je me liquéfie d'angoisse et de stress, le recruteur s'avance vers moi. Lui aussi est impeccable dans les moindres détails. Il me reçoit de manière courtoise et souriante et me propose de m'installer en face de lui dans son bureau. Je suis rassuré par cette première impression. Il parcourt mon CV d'un air attentif.

— Je suis impressionné par le nombre d'entreprises où vous avez travaillé, me dit-il.

— Oui, j'ai su m'adapter à différents métiers.

— Mais là, ça fait un moment que vous n'avez plus d'emploi.

— Oui. C'est ma dernière journée avant d'être convoqué par le Comité de répression de l'oisiveté. J'ai vraiment besoin de ce job.

— Oui, mais vous n'avez pas d'expérience dans un poste similaire...

— Faut-il nécessairement de l'expérience pour compter les gens dans la rue ? Je suis persuadé que je peux le faire, je suis rigoureux...

— Ne prenez pas ce travail à la légère ! réplique-t-il.

À présent, son air avenant et son sourire sont un lointain souvenir ;

il me regarde de manière dure et froide. Je sens que j'ai perdu la partie... Je perds pied... Il continue,

— De toute façon, j'ai déjà trouvé bien mieux que vous. Une personne jeune avec bac +9, alors vous... vous et votre simple petit bac, vous ne faites pas le poids ! Un pauvre bac, quand on cherche un emploi de nos jours, c'est insuffisant !

Le visage affable du début s'est complètement fermé, à la place s'affiche un rictus méprisant. Pas besoin de me faire un dessin, j'ai compris. C'est cuit. Je ne pourrai plus échapper au Comité de Répression de l'Oisiveté. Il ne me reste plus qu'à rentrer chez moi et attendre le message électronique de convocation... Sale type !

Finalement, cette journée continue comme les autres... Étrangement ordinaire et ennuyeuse, l'esprit occupé par des pensées en boucle et le sentiment d'impuissance. Je veux me sortir de ce cycle infernal, mais je ne trouve pas la plus petite prise à agripper... L'assignation à comparaître a fini par arriver hier soir, après que l'attente m'a torturé des heures durant... Après une nuit sans sommeil, je me sens tout petit dans cette salle aux colonnes gigantesques. Devant moi, seize personnes alignées, assises en hauteur. Voilà le fameux Comité de Répression de l'Oisiveté. Je n'en mène pas large... Les visages sont sérieux, que dis-je sévères. Ils se présentent : ce sont des agents de l'État et des représentants d'associations familiales et citoyennes, huit hommes et huit femmes.

L'homme le plus âgé prend ensuite la parole :

— Vous êtes convoqué ici, car ça fait trois ans que vous ne remplissez pas votre devoir citoyen : travailler pour la société.

— Ce n'est pas faute d'avoir essayé, Monsieur ! Mais, déjà je suis limité pour trouver un travail, je n'ai pas de moyen de déplacement !

— Un scooter volant n'est pas si cher ! Voyons, il suffit d'économiser un peu...

— Comment faire ? Je ne touche que les minimaux sociaux.

— Si vous mettiez de côté l'argent que vous dépensez pour fumer des substances hallucinogènes, vous pourriez vous payer un scooter volant !

— Mais je ne fume pas, Monsieur ! J'ai une vie saine et frugale.

— Écoutez, ne pensez pas nous attendrir, les statistiques prouvent le contraire. Les gens inactifs comme vous s'adonnent à ce type de dérivés, et c'est le poison de la société.

Je suis sidéré, je perds mes moyens devant le mensonge et l'humiliation, je regarde mes pieds et garde le silence, c'est peine perdue.

Une représentante d'une association familiale enchaîne :

— Comment se fait-il qu'à votre âge, vous ne soyez pas marié et n'ayez pas d'enfants ?

— Ben... je n'ai pas trouvé d'épouse... Mais j'aurais aimé !

— Et pourtant vous êtes inscrit sur des sites de rencontre sur le Grand Réseau de la Vie ! Vous avez même eu des rendez-vous avec des femmes ! Qu'est-ce qui cloche chez vous, pourquoi ça n'a rien donné ?

Je suis désarçonné par les informations qu'ils ont récoltées sur moi. Tout le monde et tous les objets sont à présent connectés au Grand Réseau de la Vie et le recueil de données personnelles par ce biais est devenu considérable. Je balbutie tout de même un début d'explication :

— Je n'ai pas dû répondre à leurs attentes...

Déterminée à parvenir à ses fins, la femme poursuit :

— Sans vie de couple, vous n'avez pas rempli votre devoir citoyen de procréation, pour renouveler la population... C'est honteux.

Un autre homme membre d'une association citoyenne intervient :

— Mais il y a plus grave ! Nous savons que vous consommez peu ! Vous en voulez à notre économie ?

— J'ai peu de revenus, Monsieur, et mon avenir est incertain. Je préfère économiser si possible, mais la plupart du temps, ce que je touche couvre tout juste mes besoins.

Le président du Comité reprend la parole :

— Déjà nous avons moitié moins de données personnelles sur vous que sur la moyenne des gens. C'est vraiment louche. Ça prouve que vous avez des choses à cacher. Nous sommes mandatés pour faire respecter la loi votée par l'assemblée démocratiquement élue. Nous nous devons de détecter les personnes négatives à la croissance économique. Vous n'êtes pas quelqu'un de positif pour la société, ça se voit tout de suite... Trop de négatif, non seulement dans vos réponses, mais dans votre attitude en général. Nous avons aussi enquêté sur vos anciens lieux de travail. Il apparaît que vous êtes vu comme quelqu'un de renfermé, qui communique peu.

— Si je parle peu, c'est que j'ai peu de choses à raconter... Est-ce un crime ?

— Monsieur, vos réponses frisent l'insolence !

Il s'interrompt, outré, sourcils froncés, et reprend :

— Nous allons délibérer. Rentrez chez vous. Vous recevrez notre décision par message électronique. Au revoir, Monsieur.

Ces dernières paroles sont énoncées sur un ton si grave, sentencieux. Je ne suis pas rassuré. Je me rends bien compte que l'échange n'a pas tourné à mon avantage...

Je rentre chez moi en titubant, pris de vertiges. Les jours suivants en attendant le verdict, je suis rongé par l'angoisse. Je n'arrive plus à fermer l'œil. Je trouve refuge dans la nuit et son obscurité pour mieux supporter cette interminable attente, et me couche dès le lever du jour

pour fuir la réalité. Mon cas semble désespéré, pourtant j'y crois toujours. J'essaie de me rappeler l'entretien et me raccroche aux moindres signaux positifs. J'ai vu quelques sourires dans le comité, j'ai quand même dû en émouvoir quelques-uns... En dépit de tout, j'aime la vie, elle ne va pas me quitter ainsi ! Encore une fois, je vais m'en tirer, j'en suis sûr. Je ferai certainement de la prison, mais pas la mort quand même ! Le son d'un vibreur me sort de ma léthargie. J'ai reçu un message. Ça doit être la sentence. Je chausse ma paire de lunettes 3D, ainsi affublé de mon ordinateur portable, je me déplace dans l'interface virtuelle en trois dimensions pour regarder ma boîte aux lettres électronique. Mon cœur bat la chamade. Je découvre leur arrêté : « le Comité de Répression de l'Oisiveté a le plaisir de vous faire part de sa décision. Vous êtes condamné à l'élimination physique dans le but d'assainir de la société ». Cette lecture me laisse anéanti. Je suis terrorisé par l'idée de ma mort imminente.

Je ne peux même pas faire appel de la décision en justice, ce type de recours été supprimé par les dernières lois votées sur le droit des demandeurs d'emploi. C'est l'Organisme de Régulation des Populations sans Emploi, qui est chargé de mon élimination. Tout le monde les appelle « Police Emploi ». Dans l'absolu, suffirait d'aller cueillir les condamnés chez eux en ne les prévenant pas de leur condamnation, mais pour occuper les agents de Police Emploi, on préfère organiser des chasses à l'homme... On me laisse donc quelques jours pour fuir et après on va me traquer. Je sais qu'ils me localiseront probablement très vite, car la plupart des objets quotidiens sont connectés. Impossible d'éviter les traceurs informatiques implémentés partout, dans les caméras extérieures,

avec les lampadaires, sur les robinets d'eau.

Ça fait trois jours maintenant que je fuis à pied, ou plutôt trois nuits, pour être moins visible. Je ne pensais pas tenir autant. Finalement, je ne suis probablement pas aussi débile que la société le pense... Je suis épuisé. J'avance tel un zombie dans les rues désertes et sombres. Les



piétons sont très rares, tout le monde se déplace en voiture volante ou en scooter des airs. Une chance pour moi, n'y a plus de magasins dans les rues, depuis des années tous les achats se font par le Grand Réseau de la Vie. Pas de vitrine... tout ça de caméras en moins ! Mais je meurs de soif. C'est une torture. J'avais pris de l'eau avant ma cavale, mais je l'ai terminée... Je tombe sur une fontaine publique. Je sais que si je cède, je scelle ma mort, je serai repéré. Mais c'est intenable, et surtout insoluble. Je ne trouverai pas d'eau ailleurs... Je dois boire !

Je m'approche et essaie de masquer l'utilisation de la fontaine en la hackant. Je crois y être parvenu. Je lape abondamment l'eau qui coule, soulagé, mais je m'aperçois vite que dans mon empressement à épancher ma soif et avec la fatigue accumulée, j'ai dû manquer de concentration. Mon piratage a échoué. Je suis repéré.

Un agent régulateur de Police Emploi va me tomber dessus... Ça ne tarde pas ! Le vrombissement d'un scooter volant se précise... Il se rapproche vite. Par réflexe, je me sauve, mais je sais bien que c'est sans espoir. Je me réfugie au fond d'une impasse. Le scooter s'est posé. Une ombre vient dans ma direction. Je suis foutu. Je me vois déjà carbonisé... Est-ce grave ? Ma vie ne valait plus rien depuis un bail... Merde ! J'ai pas envie de crever ! Repéré par un traceur en plus...

Une idée me traverse l'esprit comme un éclair ; son arme est sûrement connectée elle aussi. Je mets en vitesse mes lunettes-ordinateur et je scanne autour de moi pour identifier les objets connectés. Ça y est, j'ai détecté son fusil laser ! Je dois pouvoir le hacker rapidement pour le neutraliser ! Ces années de chômage vont enfin payer ! Pour tuer le temps, j'ai développé mes capacités informatiques... Je vais échapper au pire, du moins provisoirement... L'ombre est toute proche à présent. Je suis localisé. Je jette un œil par-dessus ma cachette, et reconnais l'uniforme de Police Emploi. L'agent pointe son arme vers moi. C'est une femme. Elle tire, mais rien ne sort. Elle ne s'est même pas rendu compte que j'ai annihilé son arme, la quiche ! J'ai réussi mon coup ! Me voilà tout ragaillard !

Elle reste complètement décontenancée. Ces fusils lasers désintégrateurs sont réputés infaillibles... Je profite de son désarroi, je bondis vers elle et lui arrache l'arme des mains. Maintenant, tout a basculé, c'est elle qui est à ma merci. Et quoi ? J'ai gagné un sursis ? Combien de temps ? Tout ça est si absurde... Je ne me sens pas la force de jouer à ce petit jeu indéfiniment... Je la regarde et finalement, je réactive le fusil et lui redonne, résigné.

Elle récupère son laser, totalement ahurie par le déroulement de la scène. Elle se reprend :

— Mais comment faites-vous ça ?

— La magie de l'informatique moderne... Madame...

— Mais qui vous a appris un truc pareil ?

— Moi-même, Madame, tout seul comme un grand ! Je me suis autoformé, faute de trouver un emploi, pour ne pas mourir idiot... Pour ce que ça m'aura servi...

— Moi qui croyais que tous les chômeurs condamnés à l'élimination étaient des bons à rien !

— Et non ! Surprise ! On a aussi un cerveau... Vous avez trop écouté les médias.

— Vous avez raison... Jusqu'à aujourd'hui, j'étais fière de mon boulot. J'avais l'impression de faire œuvre de salubrité publique en éliminant des parasites... Mais là...

— Vous savez, ça sera peut-être vous, un jour, qui serez déclarée inutile et nuisible à la société...

Là, je dois pousser un peu le bouchon, je vois qu'elle tique :

— Dites donc, faut pas exagérer... Je suis une citoyenne modèle. Mais je me rends compte que j'ai eu des œillères. Je me suis trompée.

Maintenant, elle semble tout à fait désabusée. Je lui demande :

— Vous étiez bien dans votre vie jusqu'à présent ?

— Disons que je vis sans peur du lendemain, c'est déjà ça. Je suis fier de ma famille, de ce que j'ai construit, mais c'est une vie sans éclat. J'ai des enfants que j'adore, même si leur éducation n'est pas toujours simple. Ils sont adolescents ; c'est un âge difficile. Avec mon mari, nous avons été amoureux, mais ça, c'était il y a longtemps. Aujourd'hui nous sommes indifférents. Nous vivons sous le même toit, c'est sûr, mais simplement côte à côte, chacun dans notre coin. Côté boulot, j'ai longtemps travaillé dans les bureaux de Police Emploi, mais je m'ennuyais. J'ai alors choisi le terrain et plus d'adrénaline en rejoignant la section d'élimination. Mais à présent, tout s'écroule... Mes certitudes... Je crois que j'ai fait fausse route. Ma vie semble bien remplie en apparence, mais en réalité, je ressens un grand vide.

— Moi, c'est pas du tout le même parcours. Depuis toujours, je vis sur le fil du rasoir. J'ai fait plein de boulots différents, mais j'ai jamais réussi à faire mon trou. À l'adolescence, je me suis renfermé. Depuis lors, j'ai eu du mal à communiquer en société. Alors, je suis vu comme quelqu'un de différent. J'ai souvent été rejeté. Mais cet isolement m'a permis de prendre du recul et de penser autrement, pas comme la masse des gens. Sans me vanter, j'ai développé des capacités d'apprentissage alternatives. Vous en avez vu la démonstration tout à l'heure, dans le domaine informatique.

— Oui, maintenant je comprends que vous n'êtes pas vraiment responsable de votre situation. Pas facile de s'intégrer quand on est différent. Les gens ont peur. Les portes se ferment...

L'armure froide de l'agent de Police Emploi s'est fissurée. J'ai maintenant devant moi une femme douce, débordant d'humanité. Au fil de la discussion, on s'est assis côte à côte dans l'impasse. Nos corps se frôlent. Quand on se parle, nos regards se croisent, troublés. Elle finit par me prendre la main. Nos cerveaux ne décident plus rien, nos cœurs ont pris le contrôle, élan irrésistible, nos lèvres se rapprochent

et se touchent tendrement. Plus rien n'existe autour de nous, que ce long et délicieux baiser. Le temps semble avoir suspendu son cours. Dans cet océan de douceur et de passion, j'arrive tout de même à garder un peu de raison. Si on était dans le monde de Walt Disney, je reprendrais espoir et tout finirait bien... Mais non. Je réalise que sur le logiciel de Police Emploi, je suis programmé pour être anéanti. Si elle échoue dans sa mission, elle sera punie elle aussi, voire éliminée, car il faut à tout prix bannir l'échec du système et le dissimuler à la population. Et un autre traqueur sera lancé à mes trousses...

Je reprends son arme, posée devant elle, je la lui pose délicatement dans les mains et lui dis :

— Tire ! Tue-moi sinon nous serons éliminés tous les deux. Son regard se remplit d'effroi, de chagrin, elle semble désespérée, puis me répond :

— Non ! Pas question ! Il doit y avoir une autre solution ! Attends, réfléchissons. Je travaille aussi dans l'administration de Police Emploi... Je peux changer le verdict mentionné dans ton dossier... La condamnation effacée, tout rentrera dans l'ordre.

Cette fois, je reprends vraiment espoir. Serait-ce possible ? Elle met ses lunettes-ordinateur, se rend dans le bureau virtuel du service administratif de Police Emploi, mais elle n'arrive pas à rentrer. Elle réessaie, mais rien ne marche. Elle me regarde, inquiète, elle ne comprend pas ce qui coince. Nous sommes abattus. Une fois de plus, l'espoir s'envole... Mais je ne vais pas m'avouer vaincu alors que j'ai une si belle opportunité. Déterminé, je prends ses lunettes et analyse la situation. Par mesure de sécurité, le bureau virtuel de Police Emploi est couplé avec le lieu réel. Il faut être physiquement dans les vrais locaux de Police Emploi, pour pouvoir accéder au bureau virtuel. C'est reparti, je vois la solution ! Je lance un programme pirate de localisation. Ça marche ! L'accès aux dossiers de Police Emploi se déverrouille. Je lui redonne très vite les lunettes, car elle seule peut y

accéder, et le chrono est court ! Je la vois concentrée pendant plusieurs minutes. C'est long ; les minutes passent et je m'inquiète... Soudain elle pose les lunettes, souriante :

— Voilà ! C'est fait.

Je chausse mes lunettes, fonce dans ma messagerie, je regarde le message électronique de mon verdict : il a changé. Il s'est transformé en sursis de trois ans ! Je suis sauvé. ! Je reste un instant stupéfait, étonné par la facilité de la manœuvre, mais jusque là Police Emploi n'avait jamais échoué dans sa mission, le succès a endormi leur vigilance...

Nous sommes soulagés et nous nous enlaçons. Ça me fait un bien fou de la sentir contre moi. C'est tellement fort... Je sens sa douceur et son énergie, comme si elles me transperçaient et m'alimentaient. Je voudrais que ça dure toujours. Mais je fais encore un effort de lucidité et je lui dis :

— Un agent de Police Emploi et un chômeur de longue durée dans ce monde-là, c'est un amour impossible. Tu as des enfants que tu aimes, un emploi. N'essaie pas de bouleverser ta vie pour moi, ça te mettrait en danger. Tu m'as fait le plus beau cadeau d'amour qui soit : une prolongation de vie de trois ans... Et ce baiser... une pure magie. Ça faisait si longtemps que j'en rêvais...

Elle ne me répond pas. Je vois qu'elle lutte pour retenir des larmes. Je me rends compte que le temps défile. Je lui demande :

— Je suis sûr que tu as peu de temps devant toi, non ?

— Oui, à chaque fin de journée, on doit retourner pointer au service de Police Emploi. En chair et en os... Et déposer son rapport d'élimination.

— Pars vite ! Si tu traînes, ça va éveiller les soupçons. Je ne veux pas que tu prennes encore plus de risques à cause de moi.

Elle comprend la situation et ajoute :

— Je vais arrêter les missions d'élimination, reprendre le travail de bureau, avant de changer de voie dès que possible. Je ne t'oublierai jamais. Ce monde-là finira bien par changer un jour et redevenir humain. Et alors tout sera possible pour nous...

— Espérons qu'il ne change pas trop tard alors ! Notre rencontre me redonne foi en l'avenir, ma belle. Les humains ne seront jamais tous des robots froids, mais il restera des êtres vivants traversés par leurs sentiments. On nous a fait oublier notre vraie nature, elle finira bien par reprendre le dessus !

Sur ces paroles porteuses d'espoir, nous nous faisons un dernier baiser langoureux. Je le savoure, je m'en imprègne comme si c'était le dernier de ma vie ! Elle se détache de moi à regret, s'éloigne lentement, en me regardant. Je la vois reprendre son scooter volant et démarrer, les yeux pleins de larmes. Moi aussi je suis ému. Mon cœur bat à une vitesse folle, tout désordonné. J'ai gagné trois ans de sursis... Mais ces quelques instants d'amour m'ont redonné plein d'énergie pour affronter la vie, toujours aussi incertaine et encore semée d'embûches... mais capable de réserver de merveilleuses surprises !

Nathalie Coudène

## **Une femme rebelle**

J'arrive à la fin de ma vie, presque 80 ans de bons et loyaux services, avec des moments formidables, mais je suis fatiguée. Le temps sera bientôt venu de me reposer définitivement, et j'avoue que ça me convient bien... Pourtant, avant de laisser la place aux jeunes, je voudrais vous parler d'une sacrée belle rencontre, qui a embelli ma vie. Ma petite-fille... Nathalie. Si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer !

Elle avait déjà 5 ans, quand j'ai fait sa connaissance, vous comprendrez plus tard pourquoi les choses se sont déroulées de cette étrange manière... Mais nous étions en 1969 quand cette fillette arriva pour la première fois à la ferme, et je m'en souviens comme si c'était hier... Premier contact avec une enfant timide, effacée... Très souvent triste. Mais jolie, vivante... Et surtout avec cet éclat singulier dans le regard. Peu de temps après, Monique, la femme de mon fils, me la confia quinze jours pour les vacances... Et là... Quelle surprise de découvrir au quotidien une Nathalie vive, curieuse de tout, joyeuse et si facile à vivre ! Un rien lui faisait plaisir... Que ce soit moi ou mon mari Rossel qui lui proposons de participer à une corvée de la ferme, et la voilà qui sautille de bonheur enthousiaste pour tout, surtout si ça concerne les animaux ! Plus tard, j'ai retrouvé chez elle peu de traces de cette personnalité, elle est devenue une femme complexe et blessée, mais aussi forte et tenace.

Elle a un peu de mal avec son image, voire beaucoup, même si elle met beaucoup d'énergie pour se réparer un peu. Elle ne sait pas si on parle vraiment d'elle quand on la trouve jolie ou mignonne... Depuis 2 ans elle a beaucoup minci, elle prend plaisir à s'habiller, à soigner son apparence ; malgré un tout petit budget, puisqu'elle n'a que le RSA pour vivre. Vraiment très brune, voire noire, avec ou sans coloration, avec une coupe mi-longue en dégradé. Elle a les cheveux très fins, au

départ peu dociles... Comme elle ! Mais depuis le temps qu'ils sont dégradés, effilés, coiffés ils ont acquis une certaine tenue ! Des yeux marron très en amande, soulignés par de longs cils sombres, un regard fort, intense, même s'il reste souvent chargé de tristesse. Visage ovale, un front très prononcé, qu'elle dissimule un peu par un semblant de frange, souvent balayée sur le côté, les joues un peu plates, elle se trouve quelconque et redoute de paraître orgueilleuse ! Mais elle ne l'est pas... elle est simplement coquette et charmante... si seulement elle ne dissimulait pas une aussi atroce blessure.

Elle a énormément de caractère, des gestes et des phrases bruts de décoffrage, elle réagit d'abord et réfléchit ensuite, tempérament de fonceuse... L'œil vite noir quand elle se retient de parler... Faussement calme, ça bout à l'intérieur. Spontanément très rebelle, trop vive, elle se contient mal quand elle se retrouve en désaccord... Mais c'est juste une trop grande impulsivité, elle ne cherche vraiment pas et surtout pas à imposer ses opinions... Elle donne juste son point de vue pour discuter... Un peu véhément parfois... Elle a si souvent une très grosse boule, un nœud sur le bas de la poitrine, vers l'estomac, cela doit-être dû au chagrin tenace et intense qui ne veut pas s'effacer. Heureusement avec les années, elle a compris comment l'appivoiser et tenter de vivre avec... Mais cela n'a pas été simple...

Enfant, elle se doutait que quelque chose clochait dans son histoire, elle le percevait, mais elle était incapable d'identifier le problème... Elle se sentait rejetée, incomprise, mais ça restait confus. Il faut dire que Monique n'était pas affectueuse, et pas expressive non plus, avec une éducation très autoritaire. Moi, évidemment, je connaissais le fin mot de l'histoire, mais on m'avait imposé de garder le silence... Alors cette petite, aussi souvent que je pouvais, je la gâtai... J'adorais quand elle me rendait visite, c'était mon petit rayon de soleil ! Je guettais leur arrivée, sur le perron, comme notre hameau surplombait le coteau et la route, je voyais la voiture de loin... Je m'avançais dès qu'ils étaient garés, la gamine bondissait de la voiture en criant « *Émilie !* » Et elle



me sautait dans les bras, quel plaisir d'embrasser cette gosse si affectueuse ! Et même si avec ma belle-fille, la relation était un peu glaciale, j'appréciais aussi de retrouver mon fils Michel.

Ma Nathalie, je savais toujours comment la combler... Un panier de cerises avant l'été... Une poêlée de châtaignes en automne, elle se régalaient avec ça ! La tournée des poules, des lapins et des chevreaux, c'était facile de lui plaire ! Quand elle venait chez nous, elle se plaisait avec les animaux ! Les chiens Bergère, Laïka, Bobby, elle a joué de longs moments avec ! Et tant d'autres ! Un jour, c'était dans les premiers temps où elle venait, alors que Nathalie faisait pipi dehors, derrière la maison, car nous n'avions pas encore de toilettes et de salle de bain, un coq s'est approché d'elle et lui a donné plusieurs coups de bec ! Vous imaginez la peur de la petite ! À la suite de ça, souvent, s'il était trop près de la maison, elle avait peur de sortir... Le volatile avait signé son arrêt de mort !

Bon an mal an, elle a grandi sans marque d'affection ou de tendresse de la part de sa mère. Cela s'est fait sans trop de difficulté vu les circonstances, elle était sage et assez raisonnable, il faut dire qu'elle avait plutôt intérêt... On ne lui permettait aucune erreur, aucun écart... C'était une fillette assez bien située à l'école, pour sa gentillesse et sa recherche d'affection, mais aussi pour ses résultats scolaires satisfaisants. Une fillette en apparence comme toutes les autres, sauf qu'elle avait déjà le cœur brisé... Elle ne savait pas pourquoi, et moi si ; peut-être que devoir lui dissimuler la vérité a été une de mes plus désagréables épreuves...

Adolescente, elle a plus ou moins choisi de devenir secrétaire, car il y avait encore les métiers pour les garçons et les autres pour les filles, et elle ne voulait en aucun cas devenir femme d'intérieur, dépendre d'un homme. D'où l'école Pigier et son CAP de sténodactylo... à l'époque c'était les dernières machines à écrire non électriques puis les premières électriques, à boules pour les différents caractères d'écritures... Si on voulait faire en plusieurs exemplaires, le même

document, on mettait une feuille de carbone entre la/les feuilles blanches... Si on faisait une faute de frappe, on avait le crayon-gomme d'un bout avec le balai à l'autre bout... Des heures de galère pour obtenir un travail impeccable... Autant vous dire qu'à l'arrivée des ordinateurs en France, cette fonceuse a tout de suite été intéressée ! Moi, je ne comprenais pas l'enjeu, mais pour elle, cela semblait être une évidence que d'apprendre la bureautique. Elle revenait en visite le week-end, enthousiaste, et *claironnait* « *Émilie, si tu savais... L'informatique c'est tout à fait autre chose... Génial !* »

Ensuite, elle a travaillé pendant de nombreuses années comme secrétaire, dans différentes entreprises et secteurs d'activité, dont beaucoup d'intérim, ça a été formateur. Elle a toujours été obstinée, courageuse, volontaire... Quand c'était dur, elle a accepté des postes en grandes surfaces, en labo photo, en usines, au tri des salades à la chaîne, aux inventaires... Elle a toujours préféré même un contrat précaire à temps partiel plutôt qu'être au chômage, ne rien faire, *glander*, comme elle dit ou profiter des aides... Mais elle n'a jamais eu la chance d'être embauchée sur un vrai poste, une forme d'injustice de la vie...

En 1984, elle désire se marier avec Christian, pour constituer son dossier pré-nuptial, il lui faut des papiers officiels... C'est là que la lecture de son acte de naissance lui fait perdre pied... Elle vient d'avoir 21 ans et c'est un séisme intérieur... Tout s'effondre, elle découvre que son père ne l'a reconnue qu'à ses cinq ans passés, quand il a épousé sa mère. Elle comprend que son histoire de petite enfance est bien plus complexe que ce qu'on lui en a dit... Le secret de ses primes années est pourtant bien caché. Monique règne sur ce tabou avec autorité, et menace si nécessaire, c'est l'omerta familiale, Nathalie questionne tout le monde... Évidemment sans rien obtenir !

Son mariage ne durera que cinq ans, leur couple ne tiendra pas le choc face à la stérilité. Ils voulaient une famille, Nathalie rêve de devenir maman, et comme il refuse de faire les examens médicaux pour savoir

ce qui fait obstacle, les rancœurs s'enveniment et ils finissent par divorcer.

Plus tard, elle a eu durant plusieurs années, une sublime histoire d'amour avec Georges. Je ne l'avais jamais vue aussi heureuse, virevoltante ! Dès le premier regard, elle a ressenti pour lui des sentiments extrêmement forts, et c'était réciproque, ça se voyait. Mais ça a été compliqué, il était plus âgé qu'elle de 15 ans, il avait des problèmes personnels qu'il n'arrivait pas à résoudre, Nathalie était entière, voulait fonder une famille, c'était normal ! Leur idylle existait en pointillés et au fil des années il avait peur d'être un poids pour elle, et elle voulait plus... Finalement, elle a rompu. Mais c'est le seul homme avec lequel je l'ai vue avoir une totale complicité, entente, harmonie... symbiose ! C'était l'homme de sa vie.

Elle a été secouée, presque anéantie, par cette séparation, bouleversée et perdue. Et peu de temps après, son père était mourant. Presque à son dernier souffle, mon fils, sans doute dans un élan de culpabilité, lui avoue qu'il n'est pas son vrai père. Nathalie est tellement désorientée, qu'elle ne le croit pas « Mais tu t'es trompé papa, ça ne peut pas être vrai... » Mais il n'est plus en état de lui raconter la longue et tumultueuse histoire de sa prime enfance... Elle n'en saura donc pas plus, car Monique, interrogée sur ces derniers mots se met à hurler que c'est n'importe quoi, la rabroue et Nathalie, éprouvée, bat en retrait. Le décès de Michel vient refermer la chape de plomb sur un secret toujours enfoui... C'est à cette période, alors qu'elle va vraiment très mal, qu'elle rencontre Jean-Luc. Ils sont tous les deux en deuil d'un être très cher... Il a perdu sa femme en janvier et courant mars elle a enterré son papa. Probablement à cause des souffrances en échos, elle tombe assez vite amoureuse. Ils ont une assez grande différence d'âge, presque 13 ans... Il est papa d'un fils Nicolas de presque 17 ans... Rapidement elle ressent à nouveau le désir d'enfant, et commence à être pressée par son horloge

biologique. Elle lui en parle, longuement, sincèrement, et il accepte de fonder à nouveau une famille... Tout semble enfin s'arranger pour elle.

Quelques années après, à presque 36 ans, elle a le grand bonheur de devenir maman. Malgré tout, sa vie de couple est difficile, la vie quotidienne avec Jean-Luc lui pèse, elle doit sans cesse composer avec son grand-fils et la présence de la première femme... Malgré un caractère sympathique, il a une vision de la vie de couple un peu archaïque, et ça ne peut pas correspondre à ma Nathalie, si indépendante, si vive, si curieuse de tout... Il voudrait qu'elle soit ce qu'elle n'est pas... Il a du mal à accepter ses différences, et la frustration, la colère le poussent souvent à des paroles violentes, destructrices pour une jeune femme déjà bien troublée.

Parfois Nathalie ne savait plus quoi faire, un jour, trop lasse, elle m'en glisse quelques mots au téléphone « *Quand je travaille cela ne va pas, car je ne suis pas présente à la maison et ça l'exaspère ! Mais quand je suis au chômage, ça ne va pas non plus, car je ne gagne pas d'argent et il m'en veut. Qu'est-ce que je dois faire ? Il m'insulte et ne cesse de me répéter que je suis nulle, ou pire.* » Mais elle ne renonce pas, énergie folle dépensée entre son emploi de l'époque, à EDF en intérim, la construction de sa maison, l'éducation de sa fille, à élucider le mystère de sa naissance...

Elle cherche pendant des années et affronte les méandres de l'administration pour retrouver des informations et un dossier complet et puis au début des années 2000, le sujet des enfants nés sous X perce dans les médias, comme celui du poids des secrets de famille. La situation n'est pas identique à la sienne puisque sa mère est connue et déclarée, mais leurs revendications vont faire évoluer la loi et aboutir à la mise en place du Conseil National pour l'Accès aux Origines Personnelles (CNAOP) en 2002. C'est grâce à ça qu'elle élucide enfin, en avril 2005 toute son histoire, en obtenant une copie de son dossier DDASS. Elle est allée le consulter seule, à Valence, car son compagnon a refusé de la soutenir dans cette épreuve. Il ne comprend pas qu'elle

souffre de son histoire familiale, selon lui, elle n'a rien subi de particulier.

Nathalie découvre qu'elle été conçue, dans le péché comme on disait. Michel et sa mère étaient fiancés, mais il a été appelé en octobre 1960 pour faire son service militaire en Algérie, pendant deux ans. Une longue et douloureuse expérience de soldat sans permission, sans argent pour revenir en France dans l'intervalle... Pendant ce temps, la fiancée a perdu patience... Elle était jolie, courtisée... Et comme il n'y avait pas encore de moyen de contraception... Elle s'est retrouvée enceinte. Dans un village d'Ardèche... Au secours pour la réputation... Fille-mère ! Je n'avais pas d'affinité avec elle, on ne s'était jamais appréciées toutes les deux, pourtant, je ne l'ai pas condamnée. Je savais trop ce que c'était... Le rejet, le mépris... Se retrouver au ban de toute la communauté... J'avais vécu la même chose avec la famille de Rossel. J'étais tombée enceinte au début de la Seconde Guerre mondiale, évidemment, l'ambiance n'était pas au mariage puisqu'il avait été mobilisé... Puis l'occupation... Tout le monde me jetait la pierre et ses frères et sœurs refusaient de m'adresser la parole. Heureusement, en 1945 il a tenu tête à tout le monde, il m'a épousée et a reconnu notre fils. Mais je n'ai jamais oublié ces années noires. Même si je ne l'aimais pas, je pouvais comprendre sa détresse. Elle a disparu avec son enfant.

Nathalie a découvert que sa mère avait contacté son père biologique, mais il a rapidement tranché « *Désolé pour le futur enfant, mais je ne veux strictement rien savoir... Fallait faire attention.* » Et il s'est envolé ; il n'a par la suite absolument jamais cherché à savoir ce qu'était devenu cet enfant. Et sa fille n'a jamais pu découvrir sa véritable identité.

Imaginez un peu la surprise que Michel, mon fils, a eue en rentrant d'Algérie... Quelle nouvelle ! Il avait une totale confiance en sa fiancée. Le choc ! Il revenait d'un pays en guerre, des images d'horreur plein la tête. Quel choc ! Il l'a très mal pris, et il a rompu. La jeune femme s'est

retrouvée toute seule, à plusieurs reprises, elle est partie, on ne sait trop où, ne s'occupant pas du tout du bébé. Nous avons appris longtemps après qu'elle l'avait laissée à l'abandon chez Violette, une nourrice... Heureusement, c'était une brave femme qui a choyé Nathalie pendant cinq ans. Mais comme personne ne revenait ni récupérer l'enfant ni payer pour sa pension, elle a fini par saisir la DDASS... Il y a eu des recherches faites dans l'intérêt des familles. La petite a failli être reconnue Pupille de l'État... Elle a eu la chance d'être accueillie par Violette, et de vivre en famille avec ses propres filles, Marie-José et Ghislaine, elle a été traitée avec égards et a reçu beaucoup d'affection.

Au printemps 1965, Michel renoue finalement avec Monique. Il est toujours très amoureux, il a digéré son infidélité et il est prêt à s'engager. J'approuve, je pense qu'il est bon que cette enfant ait enfin un père... Ils envisagent de se marier. C'est alors qu'il lui demande de contacter les services sociaux pour récupérer la garde de la petite, il veut qu'elle les rejoigne et qu'elle vive avec eux.

Il ignore probablement que durant les quatre années passées depuis sa naissance, Monique ne s'est jamais manifestée auprès de la nourrice, ni pour payer ses frais ni pour prendre des nouvelles. Elle tait ce qui ne lui donne pas le beau rôle et explique qu'elle travaillait beaucoup pour sa subsistance et celle du bébé... Ce qui est probablement vrai en partie, mais qu'en ce qui la concerne, car elle n'a jamais donné signe aux autorités ou à la nourrice durant tout ce temps. Comment peut-on rester de si longues années sans reprendre contact avec son propre enfant ?

À la lecture de son dossier, Nathalie comprend qu'ayant été signalée par les services de l'État, elle est sous surveillance administrative et c'est par les services de renseignement que la DDASS apprend que la mère a prévu de se marier et de faire reconnaître l'enfant par son futur mari, qu'elle présente alors comme son père biologique, il faudra que la nourrice démente... C'est alors que se met en place un protocole de

visites. La fillette a 4 ans, et rencontre « cette dame » pour la première fois... mais la mère reste plus que distante et l'enfant ne ressent rien et surtout ne comprend pas ce qu'on lui explique. C'est normal, jusque là, son quotidien, c'est l'affection de Violette et de sa fille. La première fois où ses parents ont pu venir la voir chez la nourrice, la rencontre se passe dans une ruelle du vieux Montélimar, devant le logement de Violette, Nathalie lui tient la main et un monsieur s'approche d'elle avec douceur, c'est Michel. Il deviendra son papa, mais elle ne le sait pas encore, il s'agenouille pour lui parler à hauteur d'enfant. Quant à la mère, elle reste en arrière, sans un geste, sans un sourire, comme totalement indifférente. Je pense que cette femme a trop honte de ce qu'elle a fait, elle porte le poids d'une faute qu'elle est incapable d'assumer, et elle refusera obstinément de dire la vérité. Même si je ne la comprends pas, peut-être est-ce la seule manière qu'elle a trouvée pour se protéger ? Tout nier... toujours... Se retrancher derrière la colère, comme si tout ce qui arrive est la faute de l'enfant non désiré...

Le mariage a finalement lieu, Michel reconnaît Nathalie et elle prend notre nom de famille. Il a probablement eu du mal à comprendre pourquoi les services sociaux ont fait obstacle pendant encore deux ans à ce que la petite rejoigne le foyer, il y a enquête sur enquête, et les témoignages de Violette pèsent lourd contre Monique... Non seulement elle a totalement abandonné la fillette pendant trois ans, dix jours après sa naissance, mais quand elle est revenue, et a obtenu un droit de visite, elle se comportait en dépit du bon sens, passant la prendre ou pas à sa guise, à n'importe quel moment, la gavant de sucreries. À tel point que la Préfecture, sur les plaintes de Violette, a dû la rappeler à l'ordre et à un cadre de visite les dimanches après-midi uniquement, dans l'intérêt de l'enfant. Finalement, quand elle a 5 ans, ses parents louent un appartement correct, travaillent tous les deux, et les services sociaux laissent Nathalie s'installer chez eux. Elle est encore petite, et tout ce qui s'est passé avant va s'estomper

rapidement de sa mémoire, dissimulation facilitée par le silence et l'omerta familiale... Un secret de famille est né.

Évidemment en 2005, quand elle accède enfin à tout ça, c'est un ouragan intérieur... Il est une chose de pressentir un flou et des secrets dans son histoire, il en est une autre de découvrir la lâcheté et l'inconvenance de sa propre mère, l'absence totale d'égards et de dignité. Nathalie comprend alors ses impressions de rejet, d'abandon, éprouvées toutes son enfance, la sensation de toujours déranger, ne pas être à sa place, ne jamais faire assez bien, ne jamais trouver grâce à ses yeux. Monique n'a jamais réussi à l'aimer, la voir, l'avoir quotidiennement sous les yeux, ça lui rappelait sa faute et ses échecs ; elle ne pouvait rien voir d'autre. Mais malgré ses 43 ans, Nathalie mettra plusieurs années à digérer cette découverte ; la colère et la rage prennent toute la place. Elle lui voue dès lors une haine inextinguible... Et se met à divulguer son histoire à qui veut l'entendre pour essayer de se soulager et de se réparer si c'est possible. Ça ne va évidemment pas arranger leur relation, qui était déjà très mauvaise. Monique prendra même une avocate pour tenter d'attaquer sa fille en justice pour diffamation, mais le dossier DDASS de Nathalie pèse lourd contre elle, et l'avocate ne donnera pas suite.

Petite, la fille de Nathalie, Albane, était en surpoids, en plus de veiller à son alimentation, elle l'a beaucoup fait marcher. Peut-être est-ce son héritage physiologique, peut-être est-ce dû aux tensions dans la famille. Il faut dire qu'au fil des années, leur histoire d'amour a dérivé... Fragile intérieurement et affaiblie par un secret de famille qu'elle n'arrivait pas à percer, elle s'est laissée peu à peu glisser sous l'emprise de son compagnon. Il l'humilie fréquemment, il est insultant à la moindre occasion, et se met à la frapper quand il est furieux... Sans emploi, sans ressource, mais surtout sans estime de soi, tenant le coup pour sa fille, Nathalie ne trouve le courage de le quitter qu'en 2008. Ça me fait mal de la voir comme ça, subir, diminuée... Ce n'est tellement pas elle ! Mais que peut faire une grand-mère ? Je crois que découvrir



le secret de ses premières années, une fois la première tempête essuyée, va l'aider à se réparer, à ne plus accepter d'être détruite. Évidemment, ça ne se fera pas sans heurts... Elle reste dans le même village, pour que sa fille puisse garder facilement le lien avec son père. Heureusement, malgré ses violences envers sa femme, avec sa fille, il se comporte bien.

Pour mettre de son côté toutes ses chances de se reconstruire, Nathalie a entamé un suivi thérapeutique ; je suis tellement fière de ma petite fille ! Malgré tout ce qu'elle affronte, elle ne renonce pas ; elle retourne toujours au combat, quel élan vital ! Elle cherche toujours à apprendre, à progresser, elle lit beaucoup sur divers sujets : des ouvrages de psychologie, des romans autour des secrets de famille ou d'autres mettant en scène des relations fortes entre l'humain et l'animal... Elle a une passion pour les animaux, leur protection, leur affection... Il faut la voir avec ses deux chiens ! Je crois même qu'elle a pris la résolution de devenir végétarienne...

Après sa séparation, ça n'a pas non plus été facile. Elle a travaillé deux ans dans une collectivité, elle s'y plaisait énormément et adorait son poste. Elle espérait être embauchée à la fin de son CAE, et comme tout le monde était content de son travail, elle s'acquittait pleinement de toutes ses missions, elle était confiante et comptait réellement signer un CDI. Courant janvier 2010 lors d'un entretien professionnel, on lui annonce brutalement que cela ne sera sûrement pas possible, elle a été anéantie... Pour une fois, si rare, je l'ai vue perdre pied... Elle était totalement désespérée... Elle était toujours allée travailler alors qu'elle était parfois très mal à cause de son histoire personnelle, le secret révélé pas digéré, la rupture violente, sa fille à élever seule... Et voilà la récompense de tant de bataille quotidienne ?

Toujours volontaire, tenace, malgré ses très nombreuses années, d'efforts, de sacrifices, afin de presque toujours avoir du travail, éviter autant que possible le chômage et des désagréments dans sa vie de femme... ce coup dur était de trop. Après un certain temps

d'indemnisation, par Pôle Emploi, elle est passée allocataire du RSA. Elle l'a vécu comme une injustice. Pour elle, c'était un épouvantable échec, elle se sentait lésée par des politiciens et des politiques anti-emplois, qui baissaient les revenus des collectivités territoriales... Au profit du patronat... Et au final, des emplois en moins... Pour les plus précaires, évidemment.

Maman solo avec une préado, elle a eu l'aide des Restos du Cœur, de la Croix-Rouge, cela aussi a été terrible, mais par chance dans notre pays, nous avons ces recours, alors qu'ailleurs... Elle ne voulait qu'une chose, travailler pour élever sa fille dignement, elle ne voulait pas dépendre de la solidarité, mais elle n'a pas eu le choix.

Après tout ça, je comprends que Nathalie soit en colère... Contre Monique, contre le système social qui pénalise toujours les plus faibles, contre les injonctions et les injustices faites aux femmes... Elle a encore de multiples raisons de faire entendre ses coups de gueule ! Mais elle fait ça si bien, avec respect et énergie ! Pour elle, il y a des choses qui se pardonnent et d'autres absolument pas... Et sa souffrance en dit long sur le long chemin qui lui reste à parcourir avant d'envisager de tourner un peu la page de son abandon.

Tout en cherchant constamment un emploi, elle a essayé aussi de vivre sa vie de femme... En conciliant tout au mieux... On en exige beaucoup des femmes, au quotidien... Elle s'investit dans beaucoup de choses, dans des actions de solidarité, et ne rate pas une occasion de faire entendre son désaccord, sa colère... à bon escient bien sûr !

Elle a beaucoup de réussite à son actif, et la première c'est son enfant... Malgré une foule d'épreuves, elle vient de retrouver un emploi dans une école élémentaire, à 54 ans, chapeau bas ! Elle a bien éduqué Albane, jeune fille de 18 ans qui est épanouie, avec une vie amoureuse sereine, loin de nos schémas familiaux torturés... Tant mieux... Elles ont une belle complicité toutes les deux, une liberté de parole, du cinéma, des castings ensemble, du théâtre... Et Nathalie ne

s'arrête pas là, curieuse de nature, elle s'intéresse à une foule de choses, de sujets, elle aime se cultiver sans cesse et avoir des plaisirs simples. D'un tempérament assez solitaire, elle est pourtant sportive : la marche, la gym d'entretien, la natation, et voilà qu'elle a envie de démarrer la musculation ! Elle passe beaucoup de temps à perfectionner sa pratique avec l'ordinateur, c'est capital dans son métier, garder à jour ses compétences en bureautique et aussi par plaisir d'apprendre, en complément de ses nombreuses lectures... Sans oublier ses relations sociales, elle participe à des actions collectives, du bénévolat...

Je me demande où elle trouve le temps et l'énergie de faire tout ça ; mais je suis tellement fière et heureuse que le terrible drame familial qu'elle a subi ne l'ait finalement pas empêché de réussir sa vie... Et si l'amour et la légèreté que je lui offrais, le temps de vacances furtives en Ardèche, l'ont aidé à trouver le chemin de la résilience... Alors j'ai rempli mon rôle de grand-mère. Je n'ai qu'une chose à ajouter « *Vous, cet inconnu qui l'avez croisée un jour d'août 2014, alors que vous déjeuniez au restaurant avec un ami... Puis encore croisée le lendemain, par hasard... Vous qui avez su à nouveau éveiller en elle un sentiment de séduction... Mais qui, bêtement, n'avez pas eu le cran de lui donner votre numéro. Oui, vous ! L'homme au si joli sourire... Mordez-vous les doigts d'avoir manqué une rencontre avec une femme rebelle qui sort de l'ordinaire !* »

## **Arkane et les arcanes intemporels**

La camionnette bringuebale un peu dans les ornières du bitume qui a mal vieilli... Elle avance lentement, comme si le conducteur cherchait quelque chose... Oui... C'est probablement ça, on distingue sa silhouette, au volant, qui tourne la tête de chaque côté de la rue, comme pour déceler les numéros au-dessus de chaque porte... La rue est longue, bordée de maisons fanées, désuètes... Ça a dû être charmant, mais il y a longtemps. Les jardinets sont à présent délaissés, les portails décrépits... Le fourgon s'arrête devant la dernière porte. Un petit immeuble sur trois niveaux, aux balcons rouillés. Les passagers descendent, deux grands costauds d'abord, puis le chauffeur.

C'est un homme ni grand ni petit... Tellement imberbe qu'il est chauve ! Il affiche un léger sourire, porté comme pour accompagner les lunettes corrigeant la myopie.

On a envie de dire typique.

Ou typé... il pourrait venir de l'autre rive de la méditerranée...

Atypique aussi.

Cet homme paraît déterminé et volontaire, dans sa démarche au moins, malgré une part sombre qui affleure, il affiche un regard franc et plein de chaleur... Dynamique, voire agité, on a l'impression qu'il court... À peine descendu de son siège, il est comme en mouvement perpétuel.

L'équipe s'approche de l'entrée, puis pénètre dans le hall, il est exigü et sent le renfermé... l'humidité. Ça fait longtemps que personne n'a pris de soin d'aérer la cage d'escalier... Arkane cherche dans la poche et trouve les clés du premier. Le trio est chargé par entraide-protestante de vider l'appartement de droite. Madame Mogenier est actuellement hospitalisée en service long séjour et ne reviendra plus

chez elle, les enfants doivent vendre l'appartement pour faire face aux frais, mais avec un en Normandie et l'autre à Bordeaux, personne n'a fait le déplacement ! Avec le relais d'une assistante sociale, l'association est chargée de vider l'appartement avant la vente, et en échange, elle garde tous les meubles. C'est une mission pour Arkane, depuis qu'il est bénévole pour cette structure, il a montré sa capacité d'organisation, et une compétence particulière pour remplir à bien ce genre de mission. Il a toujours été actif, investi dans ce qu'il entreprend.

Il y a deux ans, il s'est rendu compte qu'il était devenu progressivement dépendant à l'alcool, ça s'était installé insidieusement, avec les amis, les sorties, les fêtes et les soirées. Alors il est parti à Privas, dans un service de désintoxication pendant six semaines. Il a changé de vie et renoncé à tout ce qu'il possédait à Valence : réseau social, appartement, voiture, biens personnels. Et il a tout gommé. Il a redémarré une vie à Crest, dans un foyer d'hébergement, car il n'avait plus les moyens financiers de se reloger. Il y a découvert un univers de gueules cassées, de gens perdus, ceux dont personne ne veut, les asociaux, les sociopathes, les psychopathes il y avait là un mélange de tout...

*Une distorsion étonnante du réel. Comme une annexe de la psychiatrie, fourre-tout carcéral...*

On ne l'a pas vraiment accompagné, mais heureusement, il est autonome et abstinent depuis deux ans. C'est à cette période qu'il a démarré son engagement bénévole à l'Entraide Protestante. Récupérer le mobilier, les affaires de logements vides, souvent de personnes âgées décédées ou entrées en maison de retraite ; récupérer des meubles parfois tellement déginglués qu'on ne sait par quel bout les rafistoler, pour les donner à des familles tellement pauvres qu'elles vivent dans un dénuement quasi total. Vivre sans rien ; il a vu ce que c'est réellement. Des jeunes, souvent des hommes, en bout de course. Des hommes fracassés. Et pourtant malheureux,

dans une précarité absolue... Touchés aux larmes parce qu'on leur apporte une table ou une simple chaise.

Quand son foyer a fermé brutalement, il y a quelques mois, il a bataillé et consacré beaucoup d'énergie pour trouver un logement décent, dans un endroit qui lui convienne, et ne pas se trouver relégué dans une cité aux mille problématiques, il aspire à vivre en équilibre. Il est satisfait d'avoir réussi à s'installer à Livron, dans un appartement qui lui correspond. Il aime l'aspect zen d'un intérieur, la sobriété, les espaces épurés... Il refuse de stocker chez lui tout ce qu'il récupère. Il collecte, mais se perçoit comme un passeur, il redistribue les livres et les autres objets, il les fait circuler...

Mais ce matin là, étrangement, en ouvrant la serrure de madame Mogenier — qu'il ne connaît pas en dehors de l'étiquette apposée sur le trousseau — il éprouve une sensation inhabituelle.

Il se dit que c'est sans doute la fatigue, voire la contrariété, ces dernières semaines, il a dû se démener pour trouver à se reloger, puis gérer son emménagement et il y a la création de ce collectif de personnes bénéficiaires du RSA, en remplacement des groupes ressources supprimés par le conseil départemental, ça lui tient à cœur et ça lui demande beaucoup d'énergie ! Il veut se battre pour changer les représentations des gens. Il voudrait qu'enfin la société comprenne qu'« être au RSA » ne signifie rien... Ce n'est ni un statut, ni une fin en soi, ni une définition, encore moins une identité ; le RSA est une allocation, ni plus ni moins, elle n'impacte en rien ce que sont les personnes qui la perçoivent ni ce qu'elles ne sont pas.

Avec Stanislas et Georges, ils entrent. Ça sent la naphthaline. Et le vieux papier. Le logement se révèle assez grand, au moins six pièces... La petite troupe découvre l'univers d'une vieille dame cultivée... Des livres, des disques, empilés un peu partout... Une tapisserie fleurie qui a dû être élégante avant de se ternir et de se démoder... En dehors de la poussière, tout est propre, ordonné, chaque chose à sa place.

Comme resté en suspens, jusqu'au retour de la propriétaire. Heureusement, elle ne devait pas être encline à accumuler des objets inutiles, l'aménagement est sobre et plutôt épuré...

Arkane demande à ses deux collègues de se charger des chambres, il faut mettre en cartons tous les vêtements trouvés dans les armoires, et le linge de maison, vider les contenus des tables de nuit. Lui va se charger du salon, des disques et des livres ; quand tout sera emballé, ils descendront les meubles. Il est touché par le contenu de la bibliothèque, presque tous les ouvrages lui font écho, lui qui collectionne les livres... Il en compte plus de cinq cents, stockés dans des cartons au garde-meuble parce qu'il n'a pas de place chez lui. Il aime repérer tous les endroits où il y a les valises **des livres vagabonds**... Il y ramène régulièrement un sac de livres pour alimenter le circuit... Passeur... L'idée de jeter des livres lui est insupportable. Un jour, il était à la déchetterie avec un chargement de l'Entraide Protestante à mettre au rebut, et il voit dans la benne une quantité de livres jetés là... Ça l'a choqué !

*Comment peut-on jeter avec négligence des livres qui pourraient servir encore ?*

Il est allé voir l'agent en charge du tri, et lui a dit qu'à l'avenir, ils pourraient s'il voulait bien, mettre les livres de côté, il viendrait les chercher pour les faire circuler... *Petites graines semées avec persévérance d'eau pour enrayer la progression du vide. Cette société du vide, que j'observe chaque jour, me fait mal. Repli. Rejet de l'autre. Misère. Dénuement total de certaines personnes. Inventaire des souffrances... Vide, c'est entre le néant et le tout. Ambivalence. Le vide c'est mon moteur, tout ce qu'il y a dedans, c'est-à-dire rien. Il y a aussi le vide créé par l'accumulation des objets dans nos logements.*

Chez madame Mogenier, le temps semble s'être arrêté. Arkane est comme sous le charme, pris d'une torpeur singulière devant les piles de bouquins... Un gros volume de couleur rouge attire son attention, il

semble recouvert d'une illustration peinte dans des verts et des bleus, en haut des rayonnages. Il se hisse, l'attrape du bout des doigts, le tire vers lui, mais son poids conséquent le prend par surprise, le livre s'échappe et s'écrase sur sa tête. Tout devient noir...

Quand il rouvre les yeux, il voit les visages de Stanislas et Georges, inquiets, penchés au-dessus de lui.

— « Ben qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu t'es pris un bouquin sur la tête ? Ça va ? »

— « Ben... T'es sonné, on dirait... »

Arkane se redresse lentement. Il a un peu mal à la tête, mais sinon ça va.

— « Allez les gars, c'est rien, on reprend, on n'a pas fini, on a du boulot ! »

Il attrape un carton et commence à empiler les livres dedans.

Mais il les connaît tous... Alors il regarde une à une toutes les couvertures, et il est étreint par une violente et étrange sensation... Ce sont ses livres... Pas juste les mêmes... Ce sont *les siens* ! Il observe autour de lui et reconnaît son canapé... Il secoue la tête, se dirige vers la cuisine, où il découvre sa table, sa vaisselle... Incrédule, il s'approche en silence de la chambre au bout du couloir, et voit ses collègues en train de jeter ses vêtements dans des sacs, pour vider ses commodes... C'est sa chambre... Son appartement... On est en train de vider son appartement...

Arkane perd pied... Il est en fait en train de vider son propre appartement... Qu'est-ce que cela signifie ? Soudain, il a chaud, le sol se dérobe, il a besoin de s'asseoir, sur le carrelage, vite !

Il entend comme une émission de radio.



Il reconnaît la voix. Celle du présentateur. C'est radio Saint Ferréol. C'est sa voix. Qui annonce un documentaire... Qui démarre, avec une voix off :

« Arkane est français officiellement et civilement, francophile et francophone. Et il est aussi haouas, riche de ses origines sahariennes, tout au sud de l'Algérie à la frontière avec la Mauritanie, empreint de paysages où il est né, là où les distances et les horizons, près et loin à la fois, conduisent à l'intériorisation. Les dunes, le sable, le manque d'eau confèrent une sécheresse symbole de vide, alors que ça fourmille aussi de vie, insecte, animale, humaine. Il aime positionner cela en miroir d'une forme de désertification des cœurs et des âmes en occident, depuis que les personnes se recroquevillent par angoisse de l'avenir. Curieux de nature, il va vers tout ce qui le touche, art, culture, solidarité... dès qu'il perçoit un élan. »

Mais bon sang, pourquoi parle-t-on de lui à la radio ?

« Il a grandi dans une famille très tolérante au niveau des cultures et des identités ; ses frères, ses sœurs, chacun a choisi de vivre comme il le voulait, avec qui il le voulait, il y a un grand brassage, des mariages mixtes, avec des Français, des Portugais, tous ses neveux et ses nièces sont métissés...

*Je ne renie pas ma part de féminité, je suis à l'aise dans les univers de femmes. Dans l'accompagnement social, c'est aussi un univers de femmes, je n'y croise pas beaucoup d'hommes. J'ai vécu avec des femmes, avec mes sœurs, issu d'une tribu matriarcale, je porte attention à mon anima et à mon animus, je n'ai pas de problème avec cette dualité, il n'y a pas de conflit intérieur... J'ai intégré pleinement ma part féminine, ma sensibilité, la manière de gérer mes émotions, laisser voir certaines choses qui ne sont pas ma réalité, pour mieux dissimuler mes vrais ressentis, je sais mettre ou enlever un masque selon les circonstances, je peux utiliser aussi ma force physique quand c'est nécessaire. »*

Et ils l'ont interviewé en plus !

« Touche à tout, il a été commerçant ambulant à son compte, pendant 6 ans, il faisait le tour des marchés du sud de la France avec son camion... Puis jusqu'en 1995, pendant une dizaine d'années, avec son réseau personnel en région parisienne et les services d'accueil d'urgence, il a créé une association de réinsertion pour les jeunes en grandes difficultés. Il les amenait en Ardèche, accueillis dans des familles d'accueil improvisées mais volontaires, à l'époque, c'était beaucoup moins réglementé. Quitter leur environnement des Yvelines leur offrait une parenthèse, à l'écart, un espace pour se reconstruire.

Enfin, il a fait une formation à l'AFPA de Romans, où il a appris à travailler le cuir, de manière artisanale, avec différentes techniques. Il a d'abord acquis un savoir-faire en sellerie, puis en maroquinerie, il aimait travailler le cuir trempé, confectionner différents objets, des chaussures par exemple. Et puis pour s'entraîner et prendre un vrai tour de main, il a commencé à sculpter des supports en bois, des visages, il apposait ensuite dessus des pièces de cuir ayant trempé deux ou trois jours, pour façonner des masques. »

Arkane ne comprend plus ce qui se passe. Il sait qu'au présent, il est assis sur le carrelage de l'appartement de Madame Mogenier, mais... C'est comme si plusieurs dimensions se télescopiaient ! Lui, là et ailleurs en même temps, dans son propre appartement, et pourtant en direct à la radio... Peut-il être devenu multiple ?

« Trajectoire singulière et éventuellement chaotique pour un regard extérieur, mais il ne le ressent pas comme ça, pour lui c'est une histoire de vie en recherche continue. Il aspire depuis toujours à trouver une paix intérieure et n'aura de répit jusqu'à l'avoir trouvée. Ayant tenté une analyse jungienne dans les années 80, par curiosité et aspiration profonde, il a poursuivi ce processus pendant 10 ans y découvrant une passerelle entre sa vie intérieure et les archétypes... Il aspire à quelque chose de supérieur aux contraintes du quotidien.

C'est sans doute ce qui fait qu'il ne s'est jamais fixé quelque part ni ancré dans une vie avec une maison, une famille. Son côté nomade affleure à la surface sans cesse, Arkane choisit des déplacements multiples et successifs, les voyages intérieurs. Le mouvement, tout le temps.

*Est-ce que j'ai pu me construire une identité en France ? Oui... avec énormément de souffrance. L'identité définit une personne et la construit. Mes frères et sœurs, nés en France, n'ont pas ces questionnements-là, je suis l'aîné, le seul à être arrivé en France à 6 ans, avec mes parents ; après, je suis reparti vivre en Afrique, puis revenu pour soutenir ma famille. Mes frères et sœurs ne vivent pas la double culture de manière prégnante comme moi. Mais mon identité touareg fait partie de moi, côtoyant ma culture française. Je viens d'une tribu haouas matriarcale, colonisée par les Arabes et islamisée à ce moment-là, mais qui a conservé en secret son identité chamannique maraboutique. Intérieurement je suis tout ça. »*

Arkane renonce à comprendre ; il se laisse sombrer... Une fois qu'il a lâché prise, il est bien. Il a chaud. Il est seul, il a quitté l'appartement, il est dehors, on ne sait où, visage au vent. Il marche. Il aime rester à l'écart, parfois, et là c'est vital.

Il pense.

Quand il marche, il pense.

Quand il mange, il pense.

Quand il respire, il pense...

*Dans mille ans, qu'advientra-t-il de nous ? Cette culture de l'éphémère portera-t-elle des fruits ? Sucrés ou amers ? Dans cet étrange élan, à la fois nous ne sommes rien – grains de sable tout au plus, poussière — et nous sommes tout. L'ici et maintenant, le présent, l'hyper réel sont notre contemporanéité, notre seule force envisageable. Pour tant, je ne la perçois que comme une fuite en avant, vers une destinée inconnue,*

*imperceptible. Alors à 56 ans, je décide de n'exister qu'au présent, mon avenir est actuel.*

L'esprit vagabonde et se ressaisit par surprise de détails infimes, mémorisés, bien gravés et qui disent beaucoup du poids d'un passé parfois occulté. L'espace de l'inconscient... partir de soi et se laisser emporter par son imagination ! Des métaphores de ce qui nous entoure...

*En route, offrez-moi cet horizon. Quand je ne sais plus où je vais. Je m'arrête, je me retourne. Je regarde d'où je viens. Je pourrais vivre en reclus ; puisque parfois, je suis exclu. Mais non. Je fais preuve de plus d'inventivité ! Je sais voir, c'est-à-dire regarder au-delà des illusions, je n'ai pas peur de chercher la vérité... La chercher c'est déjà un peu la découvrir... Je suis pauvre, et alors ? Avoir du bien, s'y attacher, c'est le tout-venant des arides... Moi, je suis riche de savoir donner...*

*Pourquoi je me retrouve à vider mon appartement avec les copains de l'Entraide ? Est-ce que je suis mort ?*

La peur s'installe... Arkane ne sait plus s'il est conscient où s'il rêve. Est-ce lui qui est là sur le carrelage ? Est-ce un autre homme ? Un hybride des deux ? Est-il en train de muer ? Muter ? Est-ce son logement ? Est-il tombé dans une faille temporelle ; un portail vers un autre espace-temps ? Est-ce simplement un autre lieu, ou le piège d'une sensation de déjà-vu ? Lui... Un autre... Un ailleurs... Tout s'emmêle et tournoie...

Arkane lutte pour remonter à la surface, il veut ôter le gros poids qui écrase sa poitrine. Il se repasse le film, de la journée, pour trouver l'aiguillage où il a commis une erreur, où le train s'est emballé, il veut remonter le fil et reprendre pied...

Il entend toujours cette fichue radio, comme si elle le narguait, qui parle de lui comme s'il n'était pas là... Comme s'il n'était pas lui. Sa propre voix qui le raconte... Qui retrace une trajectoire... Spirale élégante... Comme une ellipse renouvelée... Qui prend son départ

auprès de sa mère, généreuse et sage, attentive, qui se nourrit au courage et à la détermination de son père, pragmatique et audacieux, repartant de rien à son rapatriement d'Algérie... Ce parcours de vie qui ramène toujours Arkane à des groupes et à un entourage artistiques : théâtre, musique, sculpture ou autre, il ignore comment se produit cette espèce de synchronisation. C'est automatique et involontaire, il se retrouve toujours proche de gens qui créent. C'est comme ça qu'arrivé à Crest en 2013, il a très vite été intégré à l'équipe bénévole de radio St Ferréol, et est devenu très proche de l'équipe Renc'arts de Aoust sur Sye, lieu d'hébergement pour artistes et organisation de manifestations culturelles.

Cela se reproduit tout le temps, il devrait peut-être l'accepter, à présent, comme une incitation à s'installer lui aussi, définitivement, dans un espace de création ? Il a envie de se poser, de se recentrer... Il cherche à savoir depuis où ça rayonne le mieux, où ça irise le plus autour de lui.

*Mais je laisse l'endroit me choisir...*

Il rêve de créer son entreprise, un lieu de restauration, d'accueil de partage, avec des pratiques artistiques, des scènes ouvertes, des expositions. Un espace ouvert à tous, à n'importe quelle heure. Un havre...

Il a déjà fait différentes formations pour être compétent quand ce sera prêt à se finaliser... Il veut réussir ce projet, s'y épanouir et en tirer assez d'argent pour vivre, pour voyager, pourquoi pas ? Renouer avec son penchant nomade, il aimerait partir au Canada.

*L'identité d'une personne, dans notre société, s'inscrit aussi fortement en fonction de sa vie active. Mais en France, c'est forcément sédentaire : nomadisme et travail ne font pas bon ménage...*

Arkane lutte pour avoir une identité dans une société qu'il sent partir en déliquescence. Il voit plein de drapeaux français depuis quelques

temps, suspendus spontanément partout, du fait des évènements terroristes de 2015. Dans un premier élan, il a été heureux de cela, il trouvait positif que le drapeau ne soit plus confisqué par l'extrême droite. D'un autre côté, il ne sait plus, doute du symbole... *Que veulent exprimer les personnes qui brandissent ces couleurs ? Qu'avons-nous gardé, qu'avons-nous perdu des valeurs du Siècle des Lumières ? L'abominable réanime-t-il un vrai sens dans notre mode de vie ? Ce pays a un rapport très particulier avec ses anciens indigènes. En ce moment, il y a une forte montée des idées d'extrême droite et du rejet, le Français s'imagine tous les Maghrébins de ce pays sur la base d'anciens clichés ou archétypes, qui ne savent pas saisir la complexité des identités qui se sont maillés au fil de quatre voire cinq générations de peuples entremêlés, de ce côté ou de l'autre de la Méditerranée ; tous les schémas ont bougé, se sont brouillés...*

*L'identité est mouvante. Écrire en cela, est génial pour la saisir, elle souligne les nuances, permet les multiples directions, les superpositions... L'identité ne doit surtout pas être un formatage... Or la société actuelle voudrait revenir à une norme.*

Ça le secoue. Ça l'inquiète aussi. Mais surtout ça le secoue.

Pourquoi ça le secoue à ce point ?

Ça n'arrête pas de le secouer... Bon sang... « Réveille-toi » !

« Bon sang, réveille-toi ! On ne va quand même pas appeler les pompiers ! »

Arkane ouvre les yeux... Il voit d'abord un plafond qu'il ne reconnaît pas. Puis la grosse tête de Stanislas, sourcils froncés. Et Georges, ensuite, pâle et inquiet. Penchés au-dessus de lui. Impression de déjà vu.

« Merde, tu nous as fichu une de ces trouilles ! »

« Tu t'es effondré dans le couloir... »

« Il était en plomb ce bouquin ma parole, on dirait qu'il t'a fissuré le crâne ! »

« J'ai combien de doigts ? »

Arkane se redresse : « ça va aller, les gars. Juste un mauvais coup sur la caboche ». « Il faut qu'on finisse ce qu'on a commencé ». Une fois sur ses pieds, une étrange sensation d'équilibre et de bien-être l'envahit. Une certitude. « C'est le dernier déménagement que je fais avec vous... J'ai des projets à réaliser, je dois penser à moi à présent, le moment est venu ».

Myriam Marcon

## **Une vie pour la vie**

Mes cheveux sont blancs depuis des années, alors je leur donne des couleurs ! Je ne veux pas paraître flétrie, je me sens tellement jeune à l'intérieur. Heureusement, mes lèvres fines et claires s'allient à mes joues pleines en un camaïeu de roses qui varie selon les saisons, une bonne mine pour estomper la petite bosse qui me chagrine sur le nez...

Vu mes 59 ans, je vieillis bien !

Ce que je préfère ? Mes yeux verts, frappants ! Ils montrent tant de tristesse, mais aussi l'ouverture vers le rêve, l'imaginaire, la curiosité, la sensibilité... une nature aérienne. Et les petites rides charmantes qui se forment à leurs coins au moindre sourire ! Alors, n'en déplaise aux sourcils un peu sérieux, le regard pétille et communique une joie de vivre affirmée.

C'est un certain 3 octobre 1956 qui m'a vu naître, dans le Haut-Livron. Rue Jean Boyer, dénommée ainsi en hommage à un résistant du village, fusillé par les Allemands, triste et héroïque mort pour la patrie... Comme si je devais savoir très tôt ce que sont le courage et le sacrifice !

Je suis née chez mes grands-parents paternels, Mémé Marie et Pépé Léon. Il était arrivé du Piémont dans les années 1920, avait poursuivi à Livron son métier de rempailleur et épousé ma grand-mère, originaire du Vaucluse, qui se consacrait aux enfants et à l'entretien de la maison. Mon père, Pierre, était l'aîné, sa sœur, Yvette était partie s'installer avec son mari. Pendant son service militaire, mon père avait rencontré Janine dans les environs de Paris et ils s'étaient installés chez les parents, c'était proche de La Voulte où papa travaillait dans une filature de moulinage.



Avant moi, Josiane et Christian avaient déjà agrandi la famille, chacun à un an d'écart... Ça faisait pas mal de monde dans la modeste maison. Je me souviens de la ruelle pour y accéder, toujours sombre même en plein jour, avec ce conduit d'eau, grillagé qui me terrifia toute mon enfance... j'avais tellement peur de me faire mordre par les rats qui y logeaient que je me forçais à sauter par-dessus la grille à chaque passage... En vérité, aucun rat ne m'a jamais menacée, mais à hauteur d'enfant, les peurs et les légendes, vous savez... L'escalier d'accès à l'habitation me tétanisait aussi. Haut perché sur la façade, il me donnait un vertige tenace, probablement à cause des vides entre chaque marche, simples planches et de la rampe qui branlait plus qu'elle ne tenait ! C'était un échafaudage d'un autre temps... À chaque ascension, ou en sens inverse, je tremblais, je sentais la sueur perler à mon front et mon cœur s'emballait, martelant l'intérieur de ma poitrine comme s'il voulait sortir. Ce monstrueux serpent de bois rampant sur la façade était ma bête noire, menace tenace et sans cesse renouvelée.

Dans ces petites terreurs du quotidien, je pouvais compter sur Pépé Léon. Toujours prêt à me donner la main... Solide comme un roc, ou plutôt comme un chêne, terrien robuste et bien ancré, au regard pétillant d'une tendresse cachée. Ma menotte glissée dans la sienne, il ne pouvait rien m'arriver. Je n'ai pourtant pas eu le loisir de rester petite longtemps, un an après moi Caroline est née, puis encore neuf autres frères et sœurs.

De cette prime enfance, je garde un souvenir doux, mes grands-parents essayaient de nous préserver des réalités quotidiennes, trop dures. Nous étions nombreux à vivre sur de petits revenus, il n'y avait pas de trop des lapins, des œufs, des poules pour nous nourrir correctement. Évidemment, j'ai mis du temps à comprendre que mes chers lapins ne se sauvaient pas dans la nature quand par hasard je ne les retrouvais pas au clapier un matin... pareil pour les poules... Un jour, j'ai subitement compris leur destin et j'en étais désespérée !

Ma grand-mère était installée dans la cour, en train de plumer une poule tout juste ébouillantée... que je reconnais tout de suite... Quel chagrin envahit soudain mon petit cœur !

— *Mais Mémé, pourquoi tu as tué la poulette, elle qui est si gentille ?*

— *Il faut bien qu'on mange, ma petite...* Me répond-elle avec un grand sourire

— *Tu devais la laisser tranquillement vieillir, c'est pas juste, elle avait bien travaillé en nous donnant tout plein de bons œufs !*

— *Mais ma chérie, je n'ai pas le choix, je dois remplir la casserole pour vous nourrir !* Elle est embarrassée par ma peine et mes questions, elle ne sait pas quelle est la bonne réponse.

— *Je n'en mangerai pas ! Pas question ! Je ne veux pas qu'elle soit morte ! Je veux jouer avec elle comme avant !*

Sur ce coup d'éclat, en larmes, je me sauve en courant jusqu'au poulailler rejoindre les poules rescapées du carnage. J'avais déjà constaté que les poules mangeaient vraiment de tout, et même des cailloux pour faire de belles coquilles solides à leurs œufs ! Allongée près de l'enclos grillagé, le menton posé sur les mains, je les observe. Les pauvres, elles mettent du cœur à l'ouvrage pour nous et ne savent pas le cruel sort qui les attend...

Soudain, une idée germe dans mon petit cerveau, alimentée par le chagrin de cette perte irréparable... Je me mets à ramasser du bout des doigts des petits cailloux que j'enfourne dans ma bouche... Pépé Léon n'était pas loin et me surveillait du coin de l'œil, il surgit devant moi, me relève et me fait cracher !

— *Mais qu'est-ce qui te prend ma petite Mimi ?*

— *Je mange des cailloux pour pouvoir pondre des œufs moi aussi !*

— *Je t'interdis d'avaler des cailloux ! C'est dangereux pour ta santé !*

*— Mais si ! Je veux pondre des œufs à la place des poules ! Elles seront moins fatiguées et comme ça personne ne les mangera !*

Démuni devant cette détresse, mes cris, mes larmes et surtout devant cette idée farfelue, et pourtant tellement pleine de compassion, Pépé Léon m'a prise dans ses grands bras et serrée fort, comme pour étouffer mon chagrin.

Par la suite, je n'ai jamais revu Mémé plumer une poule en ma présence, elle s'organisait pour faire ça quand je ne me trouvais pas dans les parages, et Pépé, comme pour se faire pardonner, m'a fabriqué une petite brouette en bois, juste à ma taille, pour m'aider à charrier plus facilement ce que je voulais, au poulailler ou au jardin. Et on n'a jamais reparlé de cette aventure...

\* \* \*

J'étais la troisième, il y a eu encore 10 enfants après moi. Mes parents décidèrent de se marier au cours de l'été 1959. Maman prévoyait la cinquième naissance pour l'hiver, celle de Véronique... l'ambiance chez mes grands-parents devenait pesante et difficilement vivable. À ce moment, ils ont pu faire construire leur maison. Nous étions bien installés ainsi, toute la famille réunie, avec de la place pour nos nombreux animaux domestiques... Mon père avait construit une grande volière pour les oiseaux, des clapiers au fond du jardin, occupés par des lapins et des cochons d'Inde. Mais ça ne suffisait pas ! Il avait installé dans le garage de petites cages grillagées, le fond garni de paille chaude, pour accueillir les petits nés pendant l'hiver, c'était une ribambelle d'oisillons, lapereaux, canetons, chatons et j'en passe... il fallait les nourrir chaque jour, pour le bonheur des enfants ! Tout ce petit monde regagnait le jardin à la fin du printemps...

Si seulement mon père avait eu autant d'égards pour notre chien Zappy ! Je l'adorais, mais c'était un chien-loup à l'allure féroce, et comme les voisins étaient terrorisés par sa présence, il vivait continuellement enchaîné au fond du jardin, à l'abri des regards.

Personne dans la famille ne voulait s'en séparer, mais sa ressemblance avec un loup faisait trop jaser le voisinage et mon père tenait à le faire oublier. Nous, les enfants, le rentrions au chaud, certains soirs et lui donnions quelques morceaux de sucre, pour compenser ce qu'il subissait... Nous jouions avec lui dans la cuisine, le couvrant d'attention et de caresses, allongés par terre avec lui. Moi, je le faisais souvent, j'espérais lui faire oublier quelques instants sa chaîne... Il était impressionnant, mais tellement gentil avec les enfants ! Je trouvais injuste qu'il soit condamné à cette vie, juste par peur de son apparence. Le plus dur, c'est quand on devait le ramener à sa niche, dans la nuit glacée. Au fil du temps, Zappy aboyait et s'agitait de plus en plus, refusant d'être attaché. Malgré nos larmes et nos supplications, mon père a toujours tenu bon et refusé toute autre alternative, « Pour son bien » disait-il... Un soir d'hiver, notre chien s'est pendu. Ayant tiré un peu plus fort que d'habitude sur sa chaîne pour s'en libérer, il a réussi à sauter par-dessus le mur, hélas, en vain... Il y a laissé son dernier souffle, une mort cruelle pour clore une existence malheureuse. Mon père l'enterra dans le jardin, mon chagrin fut démesuré. Pendant longtemps, nous n'avons pas eu d'autre chien, il nous avait marqués et tellement manqué ! Après cette tragédie, je me suis juré de ne jamais prendre un animal pour lui infliger de telles souffrances... C'était indigne.

J'ai adoré vivre dans une famille nombreuse, mais j'ai aussi énormément donné pour tout ce petit monde et vers mes vingt ans, quand ma mère a subi une césarienne à l'issue de sa treizième grossesse, j'ai été soulagée que les médecins lui fassent une ligature des trompes. Elle était au bout de ses forces physiques, diminuée, elle n'aurait pas pu supporter d'être encore enceinte sans mettre sa vie en danger. Notre maisonnée avait encore bien besoin d'elle, nous n'étions pas indépendants, tous encore à l'école ! Ma mère s'investissait beaucoup dans notre éducation et mettait un point d'honneur à notre réussite scolaire...

Quoi qu'il en soit, mon parcours fut bien agité au milieu de tout ce petit monde. Une famille si nombreuse, c'est quelque chose que l'on ne peut pas s'imaginer sans l'avoir vécu ! C'est intense, rempli d'amour fraternel et en parallèle, source de conflits, de disputes quotidiennes, de partages, de sacrifices, de défis et autres provocations, pour exister. C'est unique, un parcours existentiel dont je ne peux me détacher.

Imaginez. 1976. Réveillon de Noël, quinze personnes attablées : nos deux parents et la fratrie, l'aînée a 22 ans et le treizième moins d'un an... Une grande table est dressée, avec deux rallonges, il faut bien ça ! Nappée de dentelle blanche brodée, celle que l'on n'utilise que pour les grandes occasions. Un sapin immense surplombe la petite salle à manger, l'étoile du faite touche presque le plafond et les branches ploient sous les guirlandes et autres suspensions multicolores ! Maman adore les grands sapins très décorés. Le couvert est dressé avec la belle vaisselle en porcelaine du trousseau de mariage et les verres en cristal. Les discussions vont bon train, les cris, les rires des uns et des autres, un vrai brouhaha ! Comme des abeilles dans la ruche, tout le monde s'active, court, gesticule... Chacun joue, parle, chante, s'amuse et se défoule... Et malgré cela, on ne se gêne pas... On sait tous évoluer dans très peu d'espace vital, on s'est adapté, pas par choix, mais par nécessité.

Le lendemain matin, les cadeaux ne se trouvent pas seulement au pied du sapin, ils sont disséminés partout, sous les chaises, sous la table... Quand chacun a repéré ses chaussures garnies par un sachet de chocolat, il a intérêt à les rejoindre sans écraser les paquets des autres ! L'ambiance est très particulière, dense... Riche en émotions, des instants authentiques et si beaux qui sont tous soigneusement rangés dans ma boîte de Pandore. Quand j'en éprouve le besoin, je l'ouvre et laisse opérer la magie pour les savourer à nouveau...

J'ai toujours beaucoup secondé ma maman, pour la prise en charge de cette tribu. Une petite maman d'appoint... Toute ma vie d'ailleurs, même quand j'étais partie de la maison familiale. Jusqu'à la mort de

ma mère, en fait, j'ai rendu des services, beaucoup... J'ai fait office de second, comme sur un navire... on comptait beaucoup sur moi, trop peut-être, car j'avais du mal à dire non, mon dévouement était sans borne.

J'ai eu la chance de pouvoir faire des études, d'abord un bac littéraire, j'étais douée en français et j'ai été orientée vers du secrétariat de direction. Mais ça, je n'ai pas du tout aimé, j'y ai été contrainte juste parce que ma mère refusait que je parte à Grenoble, et pareil pour mes sœurs, seuls les garçons ont été autorisés à étudier loin. J'ai quand même pu débiter des études supérieures de droit, à Valence... j'aurais aimé devenir enseignante, mais j'ai trop assumé la charge de la famille. En rentrant des cours, au lieu de travailler à mes études, je devais préparer le repas, puis servir, et débarrasser ; je faisais mes devoirs entre minuit et trois heures du matin, dans ces conditions, je n'ai pas pu poursuivre longtemps.

Quand j'ai renoncé aux études, j'ai donné des cours particuliers, des cours de soutien scolaire en français aussi, c'est ce que j'ai préféré, mais j'étais une touche-à-tout, j'ai aussi ramassé les fruits quand c'était la saison, souvent gardé des enfants et fait aide à domicile pour des personnes handicapées. J'étais aussi celle qui aidait les personnes âgées à remplir leurs papiers... durant ces longues années de services aux personnes, j'ai été assez peu déclarée, parfois oui, mais souvent non, ou seulement pour une petite partie...

Puis un jour, tout change, un nouveau visage bouleverse ma vie, Marc.

Tout comme moi, il a grandi dans le Haut Livron, issu d'une famille très modeste et nombreuse également, neuf garçons et deux filles. J'entrevois leur maison depuis celle de mes parents, peu éloignée et à la même altitude. Contrairement à nous, les enfants Cordeil sont tous entrés très tôt dans la vie active, dès leur quatorze ans. En 1973, dès sa majorité, Marc s'était marié et avait une petite fille née en 1976. Je le croisais souvent en allant faire les courses, nous discussions quelques

minutes, en voisins, et quand j'étais trop chargée par les multiples sacs de provisions, il me ramenait en voiture. Au fil du temps, c'est devenu un très bon copain. Nous apprécions de parler ensemble, d'un tas de choses, de la vie en général, de nos vies en particulier... Au bout de quelques années, ce visage m'était devenu indispensable. Si je ne le rencontrais pas pendant quelque temps, sa présence me manquait. L'amitié sincère était en train de se muer en un sentiment plus fort... plus profond... Évidemment, comme Marc était marié et papa de surcroît, je ne laissais rien paraître. Pour rien au monde je n'aurais perturbé sa vie de famille.

Je me suis donc éloignée, discrètement. J'ai pris d'autres chemins et ai mis une distance, sans pour autant l'oublier. Après une longue période, je l'ai recroisé par hasard. Soudain, devant lui, mon cœur s'est emballé, je tremblais, j'étais envahie, débordée par mes émotions. L'amour que je lui portais a resurgi sans crier gare... Il s'est immédiatement confié à moi. Il traversait une période très douloureuse, séparé de sa femme qui avait la garde de sa fille, il restait endetté en attendant la vente de leur maison. Nous avons recommencé à nous voir régulièrement pour discuter. Au fil des années, nous avons continué à nous rapprocher de plus en plus, et finalement, l'évidence de l'amour s'imposa et nous avons choisi de « faire un bout de chemin ensemble » au printemps 1989, un peu avant mes 33 ans. ! Quand j'ai annoncé à ma mère que je voulais mener ma propre vie, elle a eu du mal à l'accepter. Elle fut si violente que j'ai dû m'échapper de la maison... J'avais écrit une lettre pour expliquer ma fuite, c'est son refus et son intransigeance qui m'obligeaient à partir en douce, sans dire au revoir à mes frères et sœurs, c'était douloureux, mais j'avais besoin de vivre ma vie, j'avais plus de trente ans... Il a fallu des mois pour que nous renouions le contact. Mais après, à nouveau, elle m'appelait sans cesse pour me demander de l'aide, elle avait besoin de mon soutien.

Marc était à mes côtés dans ces moments compliqués, et pour sa part, il a fini par trouver un emploi aux espaces verts de Livron et est devenu

pour moi le poète des jardins... Il adorait son métier et passer ses journées à l'air libre ! Deux années plus tard, notre famille s'agrandit avec l'arrivée de Jennifer ! Marc avait finalement terminé sa procédure de divorce, et nous étions heureux dans notre petit cocon, tous les trois. 25 années de bonheur, très simplement, à profiter de cette affection profonde que l'on se témoignait.

Dans notre appartement, la vie quotidienne était aussi égayée par les oiseaux. Depuis la vie chez mes grands-parents, en plus de mon attachement aux poules, j'avais une tendresse particulière pour les tourterelles et leur ras-de-cou permanent. Gracieuses et dociles, elles se laissaient volontiers caresser et nourrir, elles se posaient sur ma main, confiantes, le regard vif et rassurant, picorant les graines à même ma paume, agréable chatouillement qui me faisait rire. Elles accompagnaient mes journées de leur roucoulement incessant, j'avais l'impression qu'elles m'écoutaient et me comprenaient quand je leur confiais mes petits chagrins ou mes tracas quotidiens. J'ai pris aussi des colombes, qui m'apaisaient aussi intérieurement, et d'autres oiseaux plus exotiques, perruches, mandarins... Tous logés à l'intérieur, j'avais peur de les laisser dehors et qu'il leur arrive malheur. Mais j'ai toujours gardé une affection plus forte pour les tourterelles, probablement car elles m'avaient aidé à grandir, ces oiseaux élégants et généreux me réconfortent, j'ai besoin de les sentir tout près de moi, et mon compagnon le comprenait bien.

Avec ma fille, Marc était la personne la plus importante dans ma vie de femme et de mère, la plus chère à mon cœur. Cela faisait presque trente ans que nous connaissions, et un jour, il m'offrit une alliance, et me demanda de l'épouser. J'étais heureuse, « Oui, bien sûr que je veux t'épouser ! Il ne reste plus qu'à acheter ton alliance... »

Nous n'avons pas eu le temps de nous marier.

Marc est mort à soixante et un ans... Une maladie soudaine et imprévisible l'a ravagé puis emporté. Jennifer n'avait que vingt-deux



ans, et tout est allé si vite qu'elle a l'a vécu comme quelque chose qui lui échappait totalement... « Oh mon Dieu, maman, je n'ai même pas pu lui dire adieu ! »

Si le sacrement de notre union n'avait pas eu lieu, c'était sans importance, nos longues années partagées, fidèles, aimants, c'était l'essentiel. Charmer, sourire, voir si on peut séduire, oui ! C'est agréable et sans conséquence, mais la fidélité en couple prime par-dessus tout pour moi. Je donne tout, tu donnes tout, et on partage tout, mais il n'y a pas de place pour des aventures avec d'autres. Et à Marc, je lui ai tout donné, jusqu'au bout... jusqu'au dernier souffle. L'accompagner dans la maladie et ses souffrances, ses derniers jours a été une épreuve terrible. Mais d'une certaine manière, encore deux ans après, il est là, toujours là, près de moi.

Une fois la douleur passée, il m'a fallu reprendre le dessus et réorganiser le quotidien. Comme j'ai presque toujours travaillé en étant payée de la main à la main, pour les cotisations sociales, ce n'était pas vraiment ça... Alors quand j'ai eu besoin de faire valoir mes droits, je n'ai pas obtenu grand-chose ! Avec l'aide d'une assistante sociale, on a fait le tour de ma situation, et il n'y avait pas d'autre solution que de toucher le RSA pour survivre... Je suis parfois très seule et démunie, mais je sais m'occuper sans dépenser. Je continue d'écrire beaucoup, notamment mes poèmes, et je lis énormément grâce à la médiathèque, c'est mon évasion... Mais surtout, j'ai Jennifer à mes côtés ! Son soutien reste inconditionnel même si bien sûr, elle a sa vie, elle termine ses études et envisage de s'installer avec son amoureux.

**« Marc, tu es partout où je suis, partout où je vais, partout où j'irai. Tu fais à jamais partie de mon passé, de mon présent, de mon avenir. Le temps, c'est de l'amour et nous en avons eu beaucoup ensemble, personne ne peut enlever ça. »**

**La rose**

De toutes les fleurs que je connais  
Il en est une au cœur caché  
Dont l'univers s'est embaumé  
Et embelli de sa beauté ;  
Celui qui cherche son secret  
En le trouvant, saura aimer.

De toutes les fleurs à peine écloses  
Il en est une qui rend les choses  
Toujours plus belles et moins moroses  
Car elle est celle par qui on ose  
Espérer sans que rien ne s'y oppose  
Ses pétales de couleurs m'arrosent  
Gardant toujours ses charmes roses  
Sa grâce, du regard, jamais ne se repose.

De toutes les fleurs sur terre  
Une seule a su me taire  
L'ardeur d'un bonheur trop éphémère  
Car son parfum est moins amer  
Qu'un bouquet de primevères.

Elle est ma Rose, la première,  
Et je te l'offre pour te plaire.

Lamysur

**François, mon ami**

Mon cher François, déjà presque soixante-cinq ans que nous nous connaissons, nous avons traversé ensemble tellement de moments intenses de joie et de peine, instants inoubliables où tour à tour le bonheur extrême et le malheur brutal ont fait de nous des hommes, avec leur force et leurs faiblesses comme tout un chacun.

Notre première rencontre, tu t'en souviens j'en suis sûr, ce fut à la maternelle. Déjà nos personnalités se différençaient... Moi obéissant, supportant trop souvent les brimades et les injustices à mon endroit, et toi François, chevaleresque, bravant les interdits, méprisant les menaces et les sanctions, essayant de m'entraîner à ta suite ! Je revois avec précision cet épisode où, fraîchement débarqués au sein de ce monde nouveau que l'on nomme école, j'étais déjà pris à partie par un garçon turbulent et n'osant me plaindre, j'endurais les brimades avec l'espoir qu'une maîtresse un peu attentive me libérerait de ce tourment, discipline et obéissance obligent. Toi, témoin de cette situation, plein d'audace, tu rossas cette graine de vaurien, qui arrêtant de perpétrer son méfait, alla en pleurnichant, se plaindre à l'institutrice, ce qui te valut une punition... C'était déjà la justice.

Les marques étant posées, nous vivions des jours heureux dans cette vieille école, sous les platanes séculaires, au milieu de ces maîtresses d'un autre temps, au gré des moulages de plâtre d'un vert ou d'un rouge criards, enfilant des kilomètres de pâtes afin de confectionner des colliers somptueux et autres merveilles que nous offrions à nos parents, à l'occasion de la fête des Mères, des Pères ou de la Noël, comme de véritables trésors. Que de bonheur, de paix et d'insouciance, j'étais à cette époque, très attentif à ne pas mécontenter le Père Noël, tremblant de peur chaque fois que je le voyais dans les magasins avec sa barbe blanche et son habit rouge,

n'osant croiser son regard de peur d'être montré du doigt. Mais toi ! Tu n'avais pas peur, tu le toisais, le regardais droit dans les yeux, il ne pouvait rien contre toi, tu étais trop fort ! Fort comme la fois où au cirque Pinder, tu as voulu tirer la queue d'un tigre qui dépassait de sa cage ! Empêché in extremis d'accomplir cet acte de bravoure par un employé, tu t'écrias « é qu'un go tcha ». Je croyais au Père Noël dur comme fer, car ma mère me le certifiait, et une mère a toujours raison. Toi tu te posais beaucoup de questions... Déjà rebelle à l'autorité et aux évidences imposées.

— « Comment un homme aussi gros peut-il passer par la cheminée alors qu'il n'y a qu'un petit tuyau de poêle ?

— Chut, François, maman peut entendre...

— Oui après tout, l'important c'est d'avoir les jouets. Mais quand même... » Rétorquas-tu.

Après un été fait de jeux et d'insouciance, l'école primaire est arrivée. Nous étions chez les grands, quelle responsabilité sur nos épaules ! Nous avons franchi ces années de classe faisant toujours bloc face à l'adversité, moi avec la peur de mal faire, toi remettant en cause l'autorité pleine de bonhomie de notre vieux maître qui, avec quatre divisions et quarante-six élèves, nous apprenait les bases de la connaissance dans un silence religieux. Quand je pense à cette époque je suis ému et j'ai l'impression d'avoir rêvé, n'est-ce pas François ?

Le lycée approchait, sombre par ses hauts murs et la tête des professeurs qui en sortaient. De nouvelles matières, plus d'heures de classe, plusieurs classes, en fait, tout pour m'angoisser. Ayant été dispensés d'examen d'entrée en sixième (oui, il y avait bien un examen pour les élèves moyens) le jour de la rentrée arriva et tous les deux nous voilà dans l'arène. Moi, j'étais mort de peur : il ne fallait pas décevoir la famille, quand on est arrière-petit-fils, petit fils, fils d'enseignant. Ce qui est en jeu est énorme ! Il en va de l'honneur de la famille et de la sécurité du monde... Le surveillant qui passait toutes les

heures, oui, toutes les heures, pour relever les absents, malades, mourants à la limite, mais tire-au-flanc et déserteurs, au peloton... Ce surveillant énonçait les noms de ceux qui étaient collés et qui devraient venir le jeudi, dans la honte et la réprobation nationale, faire des punitions. Quelle angoisse à l'annonce des noms des suppliciés ! J'étais pourtant certain de n'avoir rien fait... Mais le hasard est si grand ! Toi, François, tu admirais ces garçons qui, le sourire aux lèvres, avec cette touche d'impertinence sanctionnée à l'époque, venaient sur l'estrade, au regard de tous et avec la réprobation du corps enseignant, chercher cette condamnation sans appel. Je les plaignais, tu les admirais en silence. La vie m'apprendra que tu avais raison, car le mal n'était pas si grand et ce sont devenus des hommes.

Nous regardions alors avec une certaine supériorité les petits qui allaient à la communale, nous étions des grands nous, nous allions au lycée. Mais en fait, je me sentais perdu au milieu de tous ces grands, les vrais grands, les très grands des grandes classes, le combat perpétuel des grands et des petits, des forts et des faibles. Toi, François, cela ne t'impressionnait pas, tu avais retenu de l'école primaire, les fables de La Fontaine et tu t'en servais à merveille, *le corbeau et le renard* entre autres, et je reconnais que tu m'as, heureusement pour moi, souvent influencé. Les années de lycée s'écoulèrent à travers le travail, la peur des mauvaises notes, la terreur des heures de colle, et toi toujours, avec ton esprit de révolte, tu me redonnais courage et me faisais accepter petit à petit l'idée que ceux qui avaient été collés étaient toujours en bonne santé... Leurs parents aussi, contrairement à ce que prédisait ma mère ! Leurs copines aussi étaient en bonne santé et les dévoraient des yeux... Ha ! Ces copines ! Bien souvent les performances en sport sont inversement proportionnelles aux notes dans les matières théoriques... J'étais, aux dires des professeurs, un très bon élève, alors le sport... Rondouillard, timide, poli à l'extrême, je faisais la fierté de ma mère, mais les séances d'éducation physique, tant aux agrès que sur un terrain de

sport, restent dans ma mémoire comme le cauchemar d'une adolescence très mal vécue. J'en garde, jusqu'à présent, une agressivité naturelle pour les professeurs de gym en général et le sport en particulier. Toi, par contre, mince, musclé, souple, au gymnase tu faisais mon admiration et celle de toutes les filles qui nous entouraient. Cet âge est sans pitié et pourtant, tu n'as jamais été méchant avec moi, bien au contraire tu essayais, par tes conseils de m'aider.

Alors que je venais d'avoir treize ans, en vacances d'été dans les Alpes, mon papet, mon grand ami, mon copain de toujours, fut terrassé par une crise cardiaque. Il avait cinquante-neuf ans. C'était mon grand-père maternel. Un être exceptionnel qui par sa présence et sa gentillesse, son dévouement en toutes circonstances, était aimé de tous. Comme mes parents étaient accaparés par leurs professions, je passais beaucoup de temps avec lui. Au moment du drame, j'ai cru devenir fou ! La douleur était si terrible, je voulais remonter le temps, mais j'ai eu beau le chercher, l'appeler, c'était vain. Ce jour-là, François, tu restas sans voix, car toi aussi tu l'adorais. Depuis la blessure s'est refermée, mais ne s'est jamais vraiment cicatrisée, sa présence est toujours en moi et toi, François, je sais que tu y penses souvent.

À cette époque très difficile, j'avais une consolation, c'était la musique, la musique classique, le piano. Ma grand-mère maternelle, virtuose, concertiste décédée très jeune avant ma naissance, à quarante-huit ans, m'avait transmis son don, aux dires de ma mère. C'est ainsi que dès l'âge de trois ans, j'ai été perché sur un tabouret avec beaucoup de coussins et mis face à un clavier. Tu m'écoutais avec beaucoup de plaisir, mon cher François, et là pendant des heures je vivais les passions de Beethoven, Chopin, Liszt, Schubert et tant d'autres. Au fil des années d'exercice, j'ai bien remarqué que des fenêtres s'ouvraient dans le quartier et qu'un auditoire se créait, ma fenêtre aussi s'ouvrait aux mêmes moments, la chaleur c'est sûr... Au fil des transports

scolaires, j'étais ravi d'être complimenté sur ma musique par ces « copines » qui semblaient enfin s'intéresser à autre chose qu'à la musculature et aux exploits de singes savants. L'une d'elles se détachait du lot, j'avais quinze ans, elle quatorze, et avec la détermination de la femme amoureuse qui pointait, et avec juste ce qu'il fallait de pudeur, elle me complimenta sur mes morceaux de piano, sur mon expression et me déclara son plaisir à m'écouter. Elle était très jolie, brune, les yeux bleus, la beauté du diable, comme l'on dit... Un premier amour est toujours merveilleux, voyez-vous le petit nuage bien haut dans le ciel ? J'y étais perché, et qu'importe le corbeau et le renard, il est si agréable d'être corbeau face à une superbe renarde. Toi, François, si je t'avais écouté, tu aurais comme l'on dit, mené rondement l'affaire ! Tu ne cessais de me dire, de me crier, « Embrasse-la ! Elle n'attend que ça ! Mais qu'est-ce que tu attends ! » Malheureusement pour moi, oscillant entre l'attirance que je savais depuis longtemps être naturelle et l'ange exterminateur qui pourfend de la foudre éternelle le pécheur, j'ai trop attendu... François, tu as été impitoyable, « Tu n'es qu'un crétin ! » et tu rajoutas « Elle t'a pris pour un impuissant ou un homo ! Tu n'es qu'un pauvre imbécile et tu vas devoir contempler un autre garçon sortir avec elle ». Une fois de plus, tu avais raison.

Quelle grande leçon ! La sexualité, chose naturelle, banale existe depuis le commencement, source de tant de bonheur, de passions de drames sordides et monstrueux. Un enfant est naturellement formé et guidé par ses parents, les miens, êtres gentils honnêtes, travailleurs, étaient tout dévoués à leur métier, l'enseignement. Mon père n'avait pas le temps de s'occuper de moi, les trajets, les grandes classes, les copies à corriger, l'inspecteur qui rôde... Enfin plein d'affaires sérieuses, beaucoup plus sérieuses que les petits problèmes ridicules d'un ado boutonnant. Tu te souviens, François, quand j'avais été sélectionné pour la demi-finale d'un concours de piano à Marseille ? La colère de papa... Ma mère ne conduisant pas refusa que j'y aille seul,

et l'obligea à nous emmener... Aix-Marseille, le bout du monde, le pauvre... Manque de chance, ce jour-là, je fus sélectionné pour la finale l'après-midi, quelle fureur ! Les personnes autour de nous pensaient que je me faisais réprimander, elles avaient raison... Mais c'était pour avoir gagné !

Maman était très fière de son fils, gentil, réussissant en classe, très poli, très serviable, une perfection, à son image. La pauvre, je m'en suis rendu compte au fil des années, trop tard peut-être, pour mieux la comprendre, avait été élevée au sein d'une famille très très très (je crois que ça suffit) catholique, où l'absence à la messe du dimanche était le préambule à la damnation éternelle et une relation intime hors mariage était, d'une manière absolue, l'entrée en enfer. Je n'ai jamais été battu, mais gare au moindre faux pas ! J'aurais provoqué leur mort lente et horrible dans des souffrances qui me condamnaient irrémédiablement... On croit ses parents, ils ont toujours raison, surtout quand on est bien traité, ce sont les autres qui ont forcément tort. François, tu m'as beaucoup aidé en me montrant des exemples de vie, de réactions, de manière de faire qui me faisaient peur, mais qui, au fond de moi je le sentais bien, correspondaient à ce à quoi j'aspirais.

Quand je réfléchis, mon cher François à ces années de lycée, ce sont des enfants qui y entrèrent et de jeunes hommes qui en sortirent. Que de questions résolues plus ou moins avec souffrance, patience et courage ! Ton aide me fut toujours précieuse dans les moments difficiles pour me remonter ou dans les instants d'exaltation pour me calmer, époque où se mêlaient les études devenues sérieuses, et les émois amoureux. Que de souffrances et de bonheur, nous aurions décroché la Lune ou pire, pour un joli sourire, une main prise à la sortie du lycée, le bonheur était là, dans l'espoir, mais souvent déçu.

Irrémédiablement la nature s'impose, logique et implacable. Je me retrouvais pris entre ce corps qui ne demandait qu'à vivre et un formatage religieux absolu, ma vie sexuelle émergea dans la douleur. Te souviens-tu quand à six ans, l'on m'avait surpris à jouer au docteur



avec ma cousine du même âge ? Innocents et simplement curieux de nos différences, nous avons été, elle et moi, le centre d'un typhon familial, d'une volée de claques ainsi que d'un sermon avec sanctions à l'appui qui n'avaient rien de maternel. Choqué et hébété par cet ouragan dont je ne comprenais pas l'origine, tu m'avais incité à la révolte. Coincé entre cette adolescence où les garçons et les filles s'attirent, et cette pression familiale noyée dans un cléricisme intégriste où la parole de Jésus « Je vous laisse un seul commandement, aimez vous les uns les autres » est totalement absente. Je rêvais et vivais tout éveillé des passions qui, le rideau une fois tombé, me laissaient triste et coupable, coupable d'avoir « péché ». Tu essayais toujours de me convaincre que c'est très naturel, mais il me fallait « une autorisation morale ». Je me confiai alors à un prêtre de ma paroisse. Gêné, marchant à reculons, mais décidé, j'avouai ma « faute » qui durait depuis plusieurs mois, à ce prêtre censé me reconforter. Je provoquai quasiment la mort de ce saint homme, horrifié devant l'incarnation du mal, en chair et en os. Il me condamna à une très longue série de prières à réciter en pénitence, en espérant que Dieu ait pitié d'une âme perdue. Effondré, je traînais mon désespoir, marchant tel un condamné à mort et même pire, quand je rencontrai une cousine qui me voyant dans cet état me demanda ce qui m'arrivait. Un peu gêné, je lui expliquai tout de même la situation et elle s'exclama avec spontanéité et naturel « Tu te masturbes et tu l'as dit à ce vieux con ! Ne t'inquiète pas, je vais te faire rencontrer un vrai prêtre, digne de ce nom. » Sa réponse suscita en moi une honte terrible, mon secret deviné, connu, au grand jour... Mais son assurance fit aussi naître en moi un espoir, j'échapperai peut-être à la damnation. François, tu avais raison, encore.

Je me souviens très bien de ce prêtre. Si souriant, grand, mince, une belle barbe, ancien missionnaire, ancien aumônier de la marine, un regard si bienveillant, ma cousine lui expliqua mon problème, puis nous laissa seuls. Je n'osai le regarder. Il posa une main sur mon épaule

puis, d'une voix réconfortante, me dit « Tu n'as tué personne, il faut bien que ça sorte... » Je le regardai, éberlué et soulagé. C'est sûr, j'allais échapper à la damnation ! Nous avons parlé longuement, au fil des mots, une page se tournait, je pus enfin entrer dans la vie. Le même prêtre quelques mois plus tard, provoqua une petite révolution en déclarant au cours d'une messe devant un parterre de gens parfaits et bien pensants « Qu'est ce que vous croyez ! Marie aussi avait ses règles... » Le coup frappa fort, et je crois que beaucoup ne s'en sont jamais remis, les pauvres ! François, toi et moi apprécions énormément, car un vent d'humanité soufflait enfin.

Je reconnais que tu n'as jamais cessé de me faire réfléchir, de me mettre en garde contre ce conditionnement d'apparence et d'hypocrisie, façade pour les uns, habitudes pour les autres, confondant l'Amour avec un grand A et la pratique religieuse, le Christ a été condamné à mort par les prêtres de l'époque, il ne faut jamais l'oublier...

À partir de ce moment-là, ma vie changea. Ma mère en aurait été malade si j'avais manqué la messe, elle ne m'aurait pas battu, mais aurait pleuré toute la journée. Tu me conseillas donc d'y emporter des problèmes de math ou de réfléchir aux idées de ma prochaine dissertation, à l'abri d'une colonne, près du chauffage, de toute manière la messe était en latin, et je n'y comprenais strictement rien. Comme cela, tout le monde était content.

L'année du bac, aboutissement de toute cette scolarité secondaire, était aussi l'année du permis de conduire, passeport pour l'entrée dans le monde des adultes. Modestement, je réussis l'un et l'autre sans difficulté. Mais tout se compliqua... Le moniteur d'auto-école, un ancien champion régional de rallye qui avait gardé des contacts avec le monde des courses, trouva que j'étais très doué. Il voulait que je suive le stage de Renault course au circuit Paul Ricard. Mon rêve ! Passionné de sport automobile depuis toujours, malheureusement pour moi, la majorité étant à 21 ans, je devais avoir l'autorisation parentale. Mon

père était comme d'habitude aux abonnés absents et ma mère refusa de céder. Ni mes supplications ni les promesses du moniteur, sûr de mon succès, ne changèrent sa détermination : « on ne t'a pas élevé jusqu'à dix-huit ans pour que tu te tues en voiture ! » Et voilà, on m'aimait tellement... « Tu me remercieras plus tard ! » Je ne l'ai jamais fait. Mon ami, tu étais fou de rage, tu écumais, proférais des menaces, tu établis même des plans de vengeance, de fugue, de faux papiers... Mais je n'en fis rien... Ah si... Je déchirai rageusement le chèque qu'elle m'établissait en guise de compensation... On ne m'achète pas.

L'automne arriva, et avec lui la rentrée en fac. J'ai toujours détesté cette saison, qui signe pour moi, la mort de la nature, les feuilles jaunissent puis tombent, la lumière baisse, enfin tout se ralentit, bonjour la déprime ! François tu me rappelles « il faut bien qu'elles tombent, pour repousser encore plus belles, puis les jours vont augmenter et la neige c'est beau ! » Tu as toujours été optimiste et plein de bonnes idées, dommage que je ne t'ai pas plus écouté. Très vite, je compris que la faculté de pharmacie de Marseille, c'était tout sauf un lieu de vacances ! L'ambiance était studieuse au-delà de tout ce que je connaissais. Tous les étudiants étaient bacheliers scientifiques, le plus souvent avec mention, nous avions des cours et travaux pratiques de huit heures du matin à dix-neuf heures trente, une heure de pause à midi, six jours sur sept. Le baignon, les travaux forcés ! Malgré cela, comme j'ai une excellente mémoire — il en faut pour « avaler » ces milliers de pages indigestes et assez compliquées — je me suis retrouvé en fin de troisième année m'approchant enfin du diplôme d'état, acharné à travailler sérieusement. Mais la vie en décida autrement. Mon père, gravement malade, subit une intervention chirurgicale très importante. Il traversa deux ans de congé de maladie et ma mère s'enfonça dans une grave dépression. Conséquence pour moi : arrêt des études, pour me retrouver vendeur de voitures. Terrible. Ce fut un grand choc, mais j'ai décidé d'une certaine manière de mon sort. François, tu as décidé pour moi, et je t'ai

écouté « l'Héritier » est devenu simple vendeur. Honnête, travailleur, mais simple vendeur, en un mot : le déshonneur...

Je crois de plus en plus que la vie est une succession de jours et de nuits, d'hivers et d'étés, avec des automnes et des printemps, et comme tu me le dis toujours François, il faut être tenace et confiant. Cette épreuve m'a fortement ébranlé et « l'été » apparut finalement. Je fis connaissance d'une jeune fille qui alliait la beauté, la délicatesse, l'intelligence et le courage. Et quel courage ! Étudiante très brillante, elle avait dû arrêter ses études, car son père venait de mourir. Sa vie avait été très dure, entourée de parents qui, le moins que l'on puisse dire, n'étaient pas des sentimentaux. J'ai obtenu ces quelques renseignements au détour de conversations banales, car très discrète, elle ne se livrait pas facilement. Ce fut le coup de foudre, mais je n'osais lui parler d'autre chose que de banalités. François, ça te rendait fou ! Tu me sermonnais, tu t'emportais, tu me montrais l'être exceptionnel que la vie m'offrait de croiser, moi, incurable, installé dans mon incapacité à me livrer, je me condamnais... Comme tu me le criais sans cesse François, j'attendais que ce soit trop tard... Heureusement pour moi, Cupidon veillait, sans doute alerté par ta fureur, et comme le chante Jean Ferrat « la femme est l'avenir de l'homme ». Elle fit le premier pas, par un beau regard et une main posée sur la mienne qui ne me laissèrent aucun doute... L'incurable se lança, le soleil d'« été » brillait enfin et toi François, tu poussas un énorme soupir de soulagement. Cela dure depuis quarante-cinq ans, je vous l'ai dit qu'elle est exceptionnelle ! Et ce n'est pas toi François, qui l'adores également, qui me contrediras.

Ah jeunesse que tu peux être cruelle ! Que de pleurs, de colère, d'exaltation et de joie tu nous as procurés. La vie en somme, faite de ce mélange subtil où nous sommes tour à tour acteurs et spectateurs. Quand, plus tard, nous avons vécu l'adolescence de nos enfants, nous nous croyions bien préparés à les aider, certes cela avait un goût de déjà vu, mais chaque être est différent, les époques sont différentes et

finalement tout est toujours à recommencer, à réinventer et cela n'est pas si mal ne crois-tu pas mon cher François ?

Quand la retraite pointe son nez et que l'on commence à ressentir le poids des ans, il arrive que le déroulement de la vie, tel un film, se projetant devant nos yeux, fasse ressortir des moments plus importants que d'autres, importants par les regrets, les colères ou les grandes joies qu'ils évoquent. Parmi ces moments intenses en émotion, il y en a trois que je veux évoquer avec toi, mon ami.

Le premier se déroule à l'époque de mes études. Jeune étudiant voulant refaire le monde j'apportais ma modeste contribution au Secours Catholique. Une nouvelle équipe venait de se former dont la tâche consistait à s'occuper de détresses familiales très récentes et très urgentes. On me confia le cas d'une jeune mère avec deux enfants, que le mari avait subitement abandonnés. Fille de l'assistance, elle s'était réfugiée chez un prêtre qu'elle connaissait. Le secours catholique la logeait dans un petit appartement avec ses deux enfants, deux filles âgées de quatre ans et un an. Pendant que les services sociaux prenaient en charge son cas, mon rôle était en urgence de l'épauler, papiers, courses, etc. Je passais tous les jours pour voir si tout allait bien, il se trouvait que son appartement était très proche du domicile de mes parents où je résidais toujours. Une fin d'après midi où je venais les voir, mon sang se glaça. Je vis cette jeune mère qui avait enjambé une partie de la balustrade de son balcon, avec ses filles dans les bras. Les passants l'avaient remarquée et commençaient à se rassembler en dessous, aucun doute, ce n'était pas un film ! C'était la vie, la vraie vie. Je lançai à la cantonade « Prévenez les pompiers ! » et m'engouffrai dans la cage d'escalier. Je montai quatre à quatre les étages (il n'y avait pas d'ascenseur) jusqu'au quatrième, là, j'ouvris avec ma clé (en tant que responsable, j'avais officiellement un trousseau, heureusement !). Je tentais de me remémorer les cours de secourisme suivis au centre d'incendie et de secours, je me dirigeai vers le balcon sans précipitation. Un sourire crispé sur mes lèvres, je

gardais un certain naturel « bonjour, comment vas-tu ce soir ? » en même temps, je m’avançais en faisant mine de caresser les cheveux de la petite... J’empoignai soudain tout ce petit monde et les tirai en sécurité à l’intérieur. Là, je reconnais que le manuel de secourisme passa au second plan, à peine dans la salle à manger, la jeune maman qui était toujours calme, trop calme peut-être, se rua sur moi en criant « Pourquoi tu ne m’as pas laissée mourir ? » Face à cette situation, une première pour moi, et avec la charge d’émotion, je lui décochai une gifle qui la fit éclater en sanglots... Puis elle se précipita dans mes bras. Ouf ! Les pompiers arrivèrent dans les secondes qui suivirent et prirent en main la situation. Dans cette équipe, il y avait mon chef de section (j’étais pompier volontaire) à qui je fis le récit de « mes exploits » et qui me félicita. Moi, en réalité j’étais abasourdi et commençais à peine à réaliser qu’avec l’aide de la providence, j’avais vraisemblablement sauvé trois personnes.

La victime refusa énergiquement d’aller à l’hôpital et d’être séparée de ses enfants, alors le médecin des pompiers après lui avoir administré un puissant calmant, accepta qu’une voisine bienveillante s’occupe d’elle et de ses filles. Dès le lendemain, on lui trouva un petit logement au rez-de-chaussée, ce qui était plus prudent ! Quelques jours s’écoulèrent, parsemés de sermons, de tension et d’espoir. Tu t’en souviens François, je me confiais souvent à toi à cette période, et tu étais aussi très inquiet pour elles trois. Beaucoup parlent de chance, de hasard, moi je dis miracle ou doigt de Dieu. Oui, cette histoire se termine bien. Le mari ne l’avait pas quittée, mais avait été arrêté pour vol au sein de son entreprise, son épouse n’avait pas été prévenue de suite. Elle, prenant peur, s’était enfuie de son domicile. Chacun ne savait pas où l’autre se trouvait, erreur administrative, la faute à personne... Prévenu du retour de l’époux par mon responsable, j’accourus à l’appartement pour trouver une famille réunie en larmes, des larmes de joie. Le mari coupable d’une petite indécatesse avait réglé son différend avec son patron et la plainte avait été retirée. Une

bonne leçon d'après lui, mais qui aurait pu avoir des conséquences dramatiques. François, tu m'as dit à cet instant « Il n'y a que toi pour te mettre dans de telles situations ! » Oui mon cher ami, tu as peut-être raison, mais ces situations, comme tu dis, représentent la vraie richesse, car comme tu le sais, quatre ans après, ils sont venus à mon mariage pour me féliciter, j'ai été très heureux de les revoir, tous ensemble, heureux, les fillettes avaient grandi et un « petit bouchon » était arrivé depuis. Cela a été un instant de grâce en ce jour béni, car au fond de moi, je me sentais un peu artisan de ce bonheur.

Le deuxième moment se déroule alors que je faisais partie des scouts de France et participais à un grand rassemblement de jeunes. J'ai eu la chance extraordinaire de rencontrer, de parler et d'échanger des idées fortes avec un « monument », un de ces hommes qui font l'histoire et dont l'empreinte ne s'efface jamais : Henri Groues dit Abbé Pierre. Cet homme m'a marqué profondément tant par ses qualités de cœur qui n'étaient plus à démontrer, que par sa vive intelligence, son calme, sa foi en l'Homme et en Dieu. Je me trouvais alors en pleine « révolte cléricale » et il parvint à fissurer la carapace de l'insoumis. Par sa réflexion, il remit en question cette routine dominicale, les interdits, les blocages décidés par Rome, notamment le mariage des prêtres, tout ce qui vidait les Églises et désabusait une partie de la jeunesse, bloquant ainsi bon nombre de vocations. Cet homme m'apaisa et m'expliqua qu'il faut être patient, que lui-même, révolté, en avait parlé au Pape à plusieurs reprises et avait reçu des assurances dans ce sens. « Cela est inéluctable et ça finira par arriver... », m'avait-il dit. Visionnaire, terriblement jeune d'esprit et homme d'action il aimait dire ces deux phrases qui ont marqué toute ma vie : « La prière me fait agir, l'action me fait prier » et « Tu ne crois pas en Dieu ou tu doutes, ce n'est pas grave, l'important c'est que Dieu croit en toi » je sais que toi aussi, François, tu as été très impressionné par cette rencontre, par ce grand homme, et que tu l'admirais profondément. « Nous avons vécu un moment intense qui marquera nos vies », me confias-tu.

Enfin, le troisième moment fut la naissance de mon fils, « mon fils », je reconnais que beaucoup d'hommes ont tendance à dire « mon fils » quand ils en sont fiers, mais « ton fils » quand une bêtise pointe le bout du nez, ou plus rarement « notre fils ». Je dis donc « notre fils », car enfin il faut bien le reconnaître, malgré tout l'amour, l'aide et l'attention que nous pouvons prodiguer à nos épouses, il n'en reste pas moins que ce sont ces dames qui pendant neuf longs mois supportent, souffrent, subissent cette période d'une manière plus ou moins heureuse jusqu'au moment de la délivrance, selon la formule médicale consacrée. Mon épouse, malheureusement pour nous et surtout pour elle, a fait partie des « moins heureuses ». Début de grossesse très difficile, multiples analyses, examens divers puis enfin le grand jour. Elle, toujours confiante et très courageuse, moi malade d'angoisse sentant le moment critique approcher. François, tu étais là, témoin de mon stress, j'aurais voulu repousser le moment de l'accouchement, dans ma famille plusieurs femmes sont mortes en couche.

Ce fameux quatorze février, vers une heure du matin, mon épouse m'a réveillé, très calme « Ne t'inquiète pas, mais il va falloir aller à la maternité, je viens de perdre les eaux. » Une seconde plus tard, j'étais debout, habillé, et quelques minutes après nous voilà partis. Il tombait quelques flocons, mais en ville et dans le sud, la route n'est pas un problème. Dix minutes après, elle se retrouvait prise en charge par la sage femme de garde. Mais notre fils n'était pas pressé ! Il se trouvait manifestement très bien là où il était. Après tout, quel est ce monde inconnu ? Quoi qu'il en soit, les heures passaient, et toujours rien, déjà douze heures ! Le médecin prit alors les choses en main, salle de travail, anesthésiste, sage femme, une puis deux infirmières s'affairaient autour de mon épouse, toujours très calme, mais qui blêmissait à vue d'œil. Je restais là, immobile, vert, j'essayais de la reconforter en lui tenant la main, mais à la vue de mon teint livide, une infirmière voulut me faire sortir avant l'évanouissement. Il n'en était



pas question ! Je m'accrochai. Mais une hémorragie se déclencha, stoppée immédiatement par le médecin, et là j'entendis cet échange que je n'oublierai jamais : « On la descend ? Le bloc est prévenu » réponse lapidaire et glaçante « Non, on n'a plus le temps ! » On se tourna rapidement vers moi avec un sourire très crispé « Monsieur, veuillez sortir s'il vous plaît cela ne va plus être long. » Je sortis, me sentant lâche et impuissant, je l'abandonnais...

J'ai un peu perdu les pédales, comme on dit communément. Heureusement, François, tu étais là, tu me secouas et tu me dis « on t'a demandé de sortir, tu allais les gêner... » Encore sous le coup de cette intense émotion, j'entendis ce cri qui me glace encore plus de trente ans après « Au secours, il est mort, laissez-le tranquille ! » J'ai reconnu la voix de mon épouse, son cri, elle qui d'habitude ne se plaint jamais, qui sourit toujours. J'étais sur le point d'entrer en force quand un autre cri se fit entendre, un cri caractéristique, un cri ô combien agréable, le cri d'un nouveau-né ! L'oreille collée à la porte, je saisis une voix qui disait « Voyez madame, c'est un beau garçon. » Quelques secondes après, le battant s'ouvrait et l'infirmière me trouva l'oreille collée, elle sourit et me dit « vous pouvez aller à la salle d'attente, nous allons faire la toilette. Il n'y en a plus que pour quelques minutes. » Toi, François tu ne disais plus rien, je suis sûr que tu avais eu aussi peur que moi ! On peut dire que c'est un fantôme qui entra dans cette salle d'attente où une vingtaine de couples attendaient pour une conférence sur l'accouchement sans douleur (ce que j'appris plus tard). Oui un fantôme, pas lavé, pas rasé, hirsute avec sa chemise qui sortait du pantalon, tourmenté par des ennuis intestinaux superflus à décrire... Je m'écroulai littéralement sur un fauteuil sans me soucier du monde qui m'entourait, puis au bout de quelques minutes, je réalisai que quelque chose d'étrange se passait. Qu'était devenu le brouhaha ambiant ? Pourquoi ce silence soudain ? Je levai les yeux pour découvrir une vingtaine de regards, tous braqués sur moi avec une véritable angoisse. L'un d'eux osa : « ça s'est mal passé ? » « Oh la

la... » fut ma réponse, tout était dit. Une autre porte s'ouvrit et tout ce petit monde, beaucoup moins enthousiaste avait rejoint la conférence. « Sans le vouloir, tu les as ramenés à la dure réalité ! » me dis-tu. Dans la foulée, la grande porte donnant accès aux salles de travail s'ouvrit à son tour et je vis mon épouse, souriante, mais livide, allongée sur un lit roulant, un petit berceau à roulettes à ses côtés et là... La petite merveille ! Il était si petit et déjà si grand dans notre vie. Plus tard j'apprendrai qu'il ne respirait pas à sa sortie, cyanosé, et qu'il avait fallu le réanimer. Que mon épouse avait fait une seconde hémorragie, que les fers avaient été utilisés sans anesthésie, faute de temps. Il n'y a pas à dire, c'était notre jour de chance... Enfin si l'on veut ! « Vive les accouchements à domicile comme au bon vieux temps, on comprend aisément les issues fatales » t'exclamas-tu, François, aussi tendu que moi. Tu avais gardé un calme inhabituel, sans doute pour me soutenir de ton mieux. En t'écoutant, j'eus une pensée pour deux de mes arrières grands-mères qui sont mortes en couche. Heureusement, notre fils est devenu un grand gaillard sain de corps et d'esprit, militaire, pilote, il nous a bien occupés... Comme trois ! Et nous en sommes très fiers et très heureux. « Vous étiez partis pour trois... Un seul devrait suffire » me glissas-tu, je crois que tu avais besoin de te rassurer...

Il y a encore cet épisode récent, particulièrement pénible et qui pourtant nous a amenés dans cette belle région de la Drôme qu'est le Crétois. En effet, après plusieurs emplois au gré des opportunités et des obligations, il faut bien manger, nous nous retrouvions, mon épouse et moi-même, la cinquantaine bien entamée, chargés de la garde et de l'entretien d'une propriété, château médiéval, onze hectares, huit véhicules, deux piscines, deux chevaux, roseraie, pelouse, forêt, etc. J'en oublie certainement... Les propriétaires, des personnes de notre âge et leurs enfants (adultes), au demeurant charmants, avaient été conquis par notre profil dès notre première rencontre, nous avons obtenu le poste, mais... Oui il y a un mais. Tout

ce petit monde avait la passion (et les moyens) des voyages, Brésil, Afrique du sud, enfin le monde entier. En définitive on ne les voyait quasiment jamais. Cela aurait pu être le paradis, mais comme dans l'Éden, il y avait le serpent ! Un serpent qui n'en était plus à la tentation, mais à l'action. Il avait l'apparence de la grand-mère, que l'on nous avait à peine présentée à l'embauche, mais qui, comme le félin attendant le moment propice pour attaquer, était restée bien sage dans son coin, parfaitement inoffensive. Les globe-trotteurs n'étant plus là, le maléfice pouvait opérer et le démon donner toute sa mesure : un cocktail de hargne, de méchanceté, de mépris, de mauvaise foi, j'en oublie c'est sûr, décidément l'esclavage n'est pas aboli. Le paradis se transforma très vite en enfer. Un travail harassant, sous les incessantes critiques acerbes et injustes de cette mégère méchante.

Au bout de deux mois, dès le retour de la petite famille, nous avons eu une discussion de « mise au point ». On nous avoua alors que la maladie d'Alzheimer commençait son œuvre sur la doyenne et que, cerise sur le gâteau, deux précédents gardiens, dans les années écoulées étaient décédés de crise cardiaque. Devant notre « étonnement », la famille voulut nous rassurer, nous assurer que nous faisons parfaitement l'affaire, que l'on tenait à nous et on nous offrit une augmentation. On nous promit qu'ayant été fermement sermonnée, la sorcière se transformerait en petit ange. Mon épouse, toujours courageuse, m'encouragea à accepter et nous sommes restés. Toi, François, tu ne l'aimais pas, cette châtelaine aux allures de tyran moyenâgeux, peut-être le cadre l'avait-il contaminée ! Combien de fois me susurras-tu « Noie-la dans la piscine, c'est le bon moment... » ou « Jette-la dans les oubliettes ! » (Il y en avait.) Enfin, plein de bonnes idées très agréables, mais malheureusement irréalisables. Après une seconde époque faite de voyages paradisiaques pour les uns et de calvaires journaliers pour nous pauvres pécheurs, c'en était trop. François étouffait de rage et me criait « Qu'est-ce que tu attends pour

foutre le camp, tu attends que vous creviez comme les autres ? » Pour que tu aies employé un tel langage mon cher François, il fallait vraiment que la coupe soit pleine. Partir, oui, mais pour aller où ? Ce travail était notre revenu et notre logement, c'était un peu comme un piège. Finalement, c'est le médecin qui trancha en voyant notre état de délabrement physique et psychique. Un arrêt de travail de trois mois pour tous les deux et un signalement pour harcèlement. Notre fils, à qui nous avons caché notre infortune ne lui laissant entrevoir que le bon côté des choses (nous étions à cinq cents kilomètres ce qui gêne les contacts) apprit de notre bouche cette affaire sordide, et notre détresse. Après un moment de colère, accompagné de termes imagés à l'encontre de cette sorcière (la bienséance m'interdit de les rapporter), il nous avait enjoins fermement de venir le rejoindre à Crest et quitter ce château du malheur au plus vite.

Ancien militaire revenu à la vie civile, courageux et travailleur comme sa mère, il vivait à ce moment dans un petit appartement sous les toits, travaillant de cinq heures du matin jusqu'au soir. Nous avons toujours voulu aider notre fils, ce n'était pas exactement la bonne méthode de venir habiter chez lui. Heureusement, depuis sa situation s'est arrangée, tant pour le travail, que pour l'appartement. À ce moment-là, nous étions perdus, abasourdis par ce changement brusque de vie, sous tranquillisants, même toi François, tu ne disais plus rien. Notre fils nous accueillit, nous mit à l'aise de suite en nous disant que nous pouvions rester chez lui tout le temps nécessaire, ce qui ne nous étonna nullement de lui. Pourtant, il fallait rebondir, vite ! C'est ainsi que nous avons sollicité très rapidement un rendez-vous avec une collaboratrice de Monsieur le Maire de Crest, dans la foulée nous avons rencontré une équipe formidable d'assistantes sociales qui nous indiquèrent les chemins à suivre pour obtenir un appartement, des aides comme entre autres, le RSA. Ensuite, le montage d'un dossier de surendettement nous tira d'affaire. Nous faisons exactement tout ce que les services demandaient, leurs compétences, leurs gentillesse et

la providence se chargèrent du reste. Six mois plus tard, notre vie avait changé à nouveau, en bien.

C'est dans l'adversité que l'on voit ses véritables amis. Nous vérifions, malheureusement mais au fond heureusement, cet état de choses. La famille, à de rares exceptions près, s'est montrée très discrète, absente, ignoble en un mot, nous n'existions plus. Pourtant par le passé, nous avons été mis à contribution plus d'une fois, avec des remerciements larmes aux yeux et main sur le cœur. Mon arrière grand-mère disait « la reconnaissance est écrite sur le sable, l'ingratitude sur le marbre. » Elle avait raison. Par contre, il y a eu des amis formidables, présents efficacement tout au long de cette traversée du désert. François, tu m'as dit qu'il ne fallait jamais baisser les bras, je crois que tu as plagié mon épouse et à ton sourire j'ai compris que c'était vrai.

Le RSA est pour moi bien sûr la survie, mais c'est aussi la honte. Vivre aux crochets des autres est très pénible quand on n'a jamais vécu d'aumônes. Mon épouse reste plus positive et comme toi François, elle ne cesse de me dire « nous avons payé bien des cotisations par le passé » ou « pense à ton grand-père et ta marraine qui ont cotisé toute leur vie pour leur retraite et n'en ont pas profité, cela fait un équilibre » François tu me rappelles aussi « tu ne le voles pas, la loi te le donne, profite-en pour sortir de cette situation » tu es toujours en accord avec mon épouse. C'est ainsi qu'entourés de personnes compétentes et d'une grande qualité morale, nous avons ces derniers mois suivi plusieurs stages que ce soit en informatique, en expression corporelle, avec *le comptoir des lettres*, l'air de rien, et bien d'autres qui, sans oublier le côté thérapeutique de la reconstruction de l'être cassé, nous ont permis d'envisager la vie d'une manière plus constructive et donc plus heureuse. Les rencontres mensuelles destinées aux bénéficiaires du RSA et animées par des personnes de grande qualité ont été pour nous une source de régénération très importante, car dans un monde où maudit soit celui qui ne gagne pas

d'argent et qui en coûte, le RSAïste (j'invente) y est bien accueilli et respecté. Malheureusement ces réunions ont été supprimées depuis peu, toujours l'argent...

Les années ont passé, avec des hauts et des bas, problèmes de travail, d'argent, de logement, d'éducation de notre fils, mais notre couple n'a jamais été en danger, j'ai la chance d'avoir une épouse extraordinaire et c'est cela ma véritable richesse. Tu en as toujours été heureux pour moi, mon cher François, toi toujours présent dans les joies comme dans les peines. Le piano m'a apporté beaucoup de joie et encore maintenant tu m'écoutes avec une attention particulière, assortie d'un sens critique qui m'agace un peu, je te l'avoue, me forçant à retravailler encore et encore certains passages délicats. Quand je réfléchis aux pages innombrables fixées sur des photos ou des vidéos et qui témoignent de notre vie, j'éprouve un certain vertige, témoignages si lointains et si proches à la fois, témoignages de notre vie, oui, de notre vie et qui nous rappellent que les années ont passé, l'automne de la vie est là, avec le ralentissement de la nature, les feuilles qui jaunissent et tombent peu à peu, mais il y a aussi ses couleurs et ses couchers de soleil flamboyants. La retraite, François, comme tu me le dis sans cesse, est une période où on a le temps de faire ce que l'on ne pouvait pas effectuer avant, faute de temps. Notre fils est élevé et vole de ses propres ailes, et quand on a la chance d'avoir une épouse merveilleuse comme la mienne, la vieillesse n'est que le commencement de la sagesse. Tout est délicatesse, lenteur et volupté pourvu que l'on se donne le temps de déguster.

François, te souviens-tu de m'avoir rappelé cette parole de Lavoisier « Rien ne se crée, tout se transforme », il en est ainsi de la vie, elle se transforme et nous transforme en nous conduisant vers l'éternité.

Mon cher ami, que de souvenirs heureux ou tristes, une vie en somme, rien qu'une vie. La nôtre. Et quand je me regarde dans un miroir, je me vois, je te vois, car tu le sais. Tu l'as toujours su. François, tu es Moi.







Al Songe

**Quand A. G. rencontre A. S.**

J'ai un certain âge ou un âge certain à la vue de mes papiers. Mais combien ai-je déjà mangé de mon temps de vie ? La moitié ? Le quart ? Il me reste dix ans, un an, un mois, dix jours, un jour, dix heures, une heure, dix minutes, une minute... Je dois en rester là. Des données, des rendues et des déjà prises, sont fausses, d'autres vraies OU suis-je déjà mort ?

Qui pourra me le dire ?

Il n'y a que les vivants pour dire que je suis vivant

Il n'y a que les vivants pour dire que je suis mort

Il n'y a pas de mort pour dire que je suis vivant

Il n'y a pas de mort pour dire que je suis mort

À MOINS QUE...

À notre naissance, on devrait nous offrir une photo de notre tête la veille de notre mort, pour savoir si nous devons vivre à tue-tête, sans décrier le temps.

Je ne sais même pas si l'écriture...

Je suis assis, debout, allongé, dedans, dehors

Je vis et cela ne me suffit pas

Le silence égale la besogne

Et l'écriture a délié les mains

Le fil est tendu et la corde se pend

J'ai écouté Paul Eluard et ma gorge se noue

La fille que j'aime est désormais parmi vous

Je ne sais même pas si l'écriture...

L'avenir soupèse son encre dans la balance de l'invisible

Je cherche mes mots comme ils ont cherché le clou

Je ne sais même pas si l'écriture...

J'ai trompé mon aisance la laissant à tous vents

Le lecteur de la lecture lit un poème saoul

Je tourne en rond

Je cours dans les bois à la recherche de l'arbre

L'arrosoir dans une main

Et la perte dans l'autre

Je ne sais même pas si l'écriture...

Le silence de mes rêves, la nuit qui s'achève

La vie qui crève et l'amour comme une fève

La vie me court après et je me crie apode

Je fais partie du gang de l'idiotie, je confesse mon sang à de lexicographiques poètes serviles, mes yeux sont dans des mains et se noient dans l'encre qui ne sait même pas si l'écriture souffrira encore de se lire.

Ah souffrance éphémère ! Comme un lit de cimetières !

Je cherche dans le noir mon stylo écrasé et les mains que j'essuie dans le vélin de la solitude laissent une tache d'encre trop claire comme la nuit qui précède mon visage lunatique.

Je suis un rêveur qui déambule

En bas de la morte canule

Je suis un rêveur qui innocente

La main de son bât

Ben ! T'as pas vu mon lecteur ? Je suis un rêveur

Je lis la poésie comme j'écoute la pluie.

### J'AI PEUR DE MANQUER DE POÉSIE

Il y a dans ma vie une femme, une femme Ô monde, (mise au monde), une femme du monde (DU si bien défini) qui m'a lancé JE T'AIME. Elle a embrassé mes pensées de son cœur gamopétale et une source fruitée déclare notre état mental. Le chœur de nos pierres gravées d'ô minérale s'abreuve. Nous crions l'humour et l'eau revêches neufs. Le vœu de la rime s'est forgé dans le feu, pour rythmer le sang neuf avec la veine qui signe l'épreuve des quatre oreilles neuves où coule doucement le roucoulement du battement du cœur fiévreux qui s'accouple tactilement avec le corps à cœur pour enflammer le temps du cœur à corps.

### MANQUER DE POÉSIE ME FAIT PEUR

Je me suis allongé au pré de l'arbre

Et j'ai regardé la terre

Je me suis allongé dans l'herbe

Et j'ai regardé le ciel

Je n'y ai vu aucune différence

« Tout » d'eux, deux sont unis pour faire la fête avec l'humain.

Ma connaissance (à ou à ma langueur alanguie) est stylographe humide. Ô Cieux, un pluriel à, au ciel ? Le ver du stylographe s'allonge dans le sillon du mystère à faire des histoires. Ô Terres, un pluriel à terre, propriétaire, sans commentaire.

Je trouve cela bien singulier.

Le regard égal = le monde légal.

## MANQUER LA PEUR DE LA POÉSIE

Aujourd'hui, j'ai découvert sur moi la poche à écrire qui court ; et il court ; il court le poète mais personne pour l'attraper, le rattraper et glisser à son côté sans regard fuyant. J'ai le visage marqué par la poésie. Tout humblement. Tout amusant. Tout temps que le temps....

## MANQUER LA POÉSIE DE LA PEUR

Aujourd'hui, j'ai découvert sur moi la poche à écrire, celle qui nous permet nos petits délires et qui agrafe toujours nos crayons au noir de nos yeux de graphite. Nos crayons, arc en ciel, se contentent du vélin blanc et de billes calligraphiques qui chantent allègrement sur un texte écervelé, une aubade à l'alphabet cadencé.

Et aussi, la poche à montre que je ne la oncques pas à mon poignet, car il est trop faible pour porter l'heure lourde de séquences.

La poche à clés qui provoque la gamme pour une trame en rut majeur et une ascèse dans un sous sol mineur, qui œuvre pour la baguette portée par un chef qui a la clé des songes et sa muse, qui note la gamme et entame en soupirant un chant qui opéra à temps le déchiffrage du mouvement du sextant, ouvrir la parenthèse, car l'orchestre roucoule, fermer la parenthèse.

La poche à monnaie, pour laquelle je n'ai rien à dire, car j'ai tout dépensé.

Et la poche à penser, dès lors, n'oubliez pas de m'épeler sans vous tromper !

Et aussi la poche à marques, qui a peur de s'exprimer de peur de se démarquer.

La poche d'amour, qui sous tes yeux de prêtresse indique la rue de la poche dans le cœur et de la flèche qui, je l'espère, grave les mauvaises mœurs ; défilé du S du S du S disent certains, du c du c du c disent

certaines et ils s'époumonent en cœur léger, chœur bien employé.  
Allez aux plaisirs, à l'orgasme et à bientôt !

Et aussi la poche à mouchoir, aussi bien je n'en ai pas...

Et la poche à remords, qui, si je n'ai pas tort, ferait mieux de me laisser tranquille, sinon, et ben oui, je lui envoie l'huissier qui annonce les meilleures nouvelles qui soient au monde !

Allez, poche-toi de là et emporte tes rancœurs monocordes !

La poche vide que je remplis de meilleurs souvenirs que l'on a laissés sur la table de multiplication et qui s'attablent, laissant les pieds soutenir la poésie élégiaque et consacrée à l'épithalame, quelques pentamètres, voire même, *c'est tout vu*, hexamètres dithyrambiques et pourquoi pas éthiques et tac à l'heure de mes propos.

Et aussi la poche à poche, qui si j'en crois mes yeux, se dédouble pour que le trou de la parole ne perde pas une miette du temps qu'il faut pour empocher les sentiments au cœur de la poche à l'œil dessillé.

Et aussi la poche à douilles LUMIÈRE, une lumière crémeuse s'étale sur le SEIN de la bouille enjouée et aux papouilles délurées, sans vice pour la forme.

Poche à pochard qui traverse d'un pas pas troublé l'allée qui danse danse sur un air mal embouché un tango tango désargenté Olé Olé, qui mène mène à la maison du coing coing bouche coite.

Et aussi la poche à clés sous la porte à la recherche du paillason.

Et la poche à clés ouvrières qui bossent.

La poche à clé en main proprement dite, par la personne qui décide que ses propres mains ne lui servent plus à rien, pour aussi garder le porte-clés qui colporte un dialogue avec les serrures troubadours.

Et la poche à bêtises, conneries, c'est bête je l'ai laissée tomber dans la poche à trou et elle est retombée dans une pochade à mirage pour se frotter aux miracles.

Et pour finir et tout commencer, la poche sous les yeux, qui aiguise sur la surface du mot, avec un instrument d'écriture, l'être qui se croit plus fort que l'alphabet (bête ?)

*Qui a inventé le diable ? Qui a inventé l'enfer ? Celui qui est mort pour la fable ou celui qui nous regarde du haut de sa chair ?*

**J'ai envie de devenir un génie** Je ramerais sur un nuage  
J'enlèverais le souffle du vent J'effacerais les gestes du temps  
J'arracherais les feuilles des arbres Je lacérerais les pétales des fleurs  
Je nettoierais la froideur du marbre Je ferais la course avec la pluie  
J'allumerais la neige de l'hiver **J'ai envie de devenir un génie**  
Je fondrais les balles des armes J'arrêteraï les marées amères  
J'illuminerais les nuits J'éteindraï le soleil de nos jours  
Je déshabillerais les femmes Je casseraï le jouet de l'enfant  
Je légiférerais avec mon doigt Je fabriqueraï des anges avec l'armée  
**J'ai envie de devenir un génie** J'ôteraï la parole aux politiciens  
Je brûlerais tous les menus sonnant J'écriraï des poètes gagnants  
J'encadrerais les plaisirs de chaque Je psychanalyseraï tous les égaux  
Je théâtraliseraï les rues **J'ai envie de devenir un génie**  
J'arracheraï les dictionnaires J'auréoleraï les dictateurs  
Je vendraï la parole aux animaux J'assainiraï les odeurs  
Je débrancheraï les mémoires J'écouleraï la balance de la justice  
J'effaceraï du tableau les chiffres **J'ai envie de devenir un génie**  
Tiens, je crois que je suis un Un et Un, deux, na !

Puisque le monde me retient... Et qu'il me glisse dans l'oreille

Il faut peu de chose pour ÊTRE un génie : *un monde, une terre, un soleil, une lune, et une, et un être humain et une tombe, des lacs, des mers, des ruisseaux, des forêts, des fleurs, des animaux, des oiseaux.* Un génie, trois points, « *une génie* », merci.

Bien, je vais m'asseoir sur le bord du canal pour écrire des phrases bancales, pour que les gens qui ne le sont pas disent « tiens, un génie nous montre du doigt, laissons-le aller comme il se doit, dans l'œil. » Je fermerai mes paupières pour qu'ils ne m'atteignent pas et derrière ces paupières closes, il y aura l'humour, l'humour d'un génie, l'humour d'« *une génie* ». Ils cligneront des yeux et riront jusqu'à plus rire, et les autres s'énerveront avec leur pince pour rire et regarderont par la FENÊTRE.

La parole vient de Dieu, dieu je ne le connais pas. Et pourtant, je parle de plus en plus. L'encre du stylo attend, entend, celui qui écrit mais ne l'aide pas. La poésie est l'extension de l'encre. La poésie, un fleuve sans navire. La poésie, une bouche sans langue. Enfin, vous voyez le genre.

La vie est terrible, parce que l'on dit qu'elle est terrible, quelle importance après tout ou rien, puisque la fille que j'aime est là, las, lalala comme dit la chanson. Tous les poètes s'en moquent, l'important pour le poète c'est la femme, celle qui est dans les bras, les bras de l'écriture, les bras de l'azur, les bras durs, les bras sûrs, les bras de l'ordure, les bras de moisissures, les bras purs. Et puis merde à la fin ! Les bras de l'écriture.

Et Dieu m'est apparu dans la lumière ? Avec une facture d'électricité dans chaque main. J'ai pleuré tout le jour, les pires larmes, de celles coincées entre le cœur et la tête.

Ta présence fait que je t'aime

Ton absence fait que je te déteste

Ta présence fait que je te déteste

Ton absence fait que je t'aime

LA PORTE ?

Qu'importe le morceau de beurre

Qu'importe le quignon de pain

Qu'importe la confiture

Qu'importe le petit matin

Je suis seul, seul sous la Lune

Je tombe comme le vent de la plume

Qu'importe la lumière du rendez-vous

Mon encre n'est que sciure (de mouche)

Qu'importe la nuit des rendez-vous

Je suis un pauvre de la bouche

Je suis seul, seul sous la Lune

Je tombe comme le vent de la plume

Qu'importe la face montrée de la guerre

Qu'importe la face cachée de la politique

Qu'importe la quête du squelette à ma porte

Qu'importe la rime mercantile de la raison

Le désespoir d'un gosse noyé dans son lait

Je suis le clochard de l'alphabet

Qu'importe, Qu'importe, Qu'importe

J'ai perdu la serrure de la porte

Du bureau où est enfermée mon encre



Du cercueil où est apparue mon encre  
Je suis seul, seul sous la plume  
Je tombe comme la lumière de la Lune  
Pour un peu d'écriture dans le temps  
Qu'importe, il n'y a plus d'encre sous ma dent  
Ai-je trempé mon encre dans la bourse de l'horreur  
J'ai peur des mots qui se multiplient sans bonheur  
J'ai tout perdu, même l'humour des pets  
Et si la camarade vous tend la main  
Coupez-vous le bras.

### **Je souffre d'aliénation comptable**

J'ai parlé de toi aux araignées du soir  
Qui tissent dans leurs toiles ton visage du noir  
J'écris tout ce que la terre me demande  
Que la solitude a du mal à penser  
Que la limite du mal n'existe pas face au bien  
Que la fleur est petite devant notre pied de sept jours  
Que la vie de cent ans a du mal à respirer  
La force excentrique de nos erreurs  
Tout ce qu'il y a autour de moi me fait ressentir l'indifférence  
La plume est indifférente à mon toucher  
L'encre est indifférente à mes phrases  
Les yeux sont indifférents à mon papier  
Je pourrais vous énumérer la terre entière comme cela

Mais j'ai peur d'écrire le best-seller de l'indifférence

Et que l'argent devienne indifférent

La phrase poétique est faite de l'air des mots

J'ai conclu un pacte avec le ciel, oh un petit pacte : je vais rester en vie juste le temps d'écrire la beauté de la terre, celle de tes yeux aux mille courbes, aux mille allégories que tu salues du tréfonds de ton âge, aux mille regards que tu gardes pour moi, tes yeux vicinaux du chemin qui croit, tes yeux immuables aux couleurs de l'étable, tes yeux qui font la loi, ta foi et ton juste moi, tes yeux qui liront *peut-être* ce que la terre pense de toi qui attend chacun de tes pas comme ses sillons leur graine. La terre qui écoute chacune de tes pensées comme ces oiseaux au vol léger qui s'amuse avec le vent, la terre qui pousse l'herbe pour ton nid de lumière, la terre qui t'enlace de sa terre de mystère, la terre qui tend ses bras de misère pour en faire une terre qui espère plaire, la terre et tes yeux mélangés par le ciel songent aux amoureux qui font la terre nouvelle et l'œil vermeil qui colorent les pinceaux de vie éternelle.

Est-ce intéressant ? Est-ce nul ?

Je ne sais même plus le temps qui avance et recule

Je ne sais même plus les gens intéressants et nuls

Je sais que j'aime, comme un homme aux habits de gros nul

Si je dis merde aux rois, changerais-je la royauté ?

Dis-moi, Ô MA SUCCUBE INERTE

Aux sources de l'ennui notre avenir est roi

Un effrayant désir d'écrire m'envahit

Mais où est ma plume ?

Avoir été un enfant reclus m'a fait devenir lisse comme le marbre et idiot comme la pierre (tombale)

J'emploie toujours le même mot et dire d'autres phrases

Je n'ai jamais réussi à parler aux questionneurs

Je n'ai jamais réussi à parler à la foule

Je n'ai jamais réussi à parler aux études

Je n'ai jamais réussi à parler aux humains

Je n'ai jamais réussi à parler aux filles

Et j'écris.

Je parle aux étoiles étranges et sacrées qui m'interrogent

Je parle aux champs de fleurs qui m'interrogent

Je parle aux sibyllins mots qui m'interrogent

Je parle aux témoins mortels qui m'interrogent

Je parle à la paix câline qui m'interroge

Et je parle, je parle tant que je n'entends plus

La mort qui tombe chaque jour

L'absence de vie n'est que funérailles subtilement aurifiées

Vivons dans un seul souffle de paix-monde à la fin

EAU VIVE

Ô Commensal Funèbre Soit Mon Échanson

**Dès ma naissance, on m'a enfermé dans ma bouche.**

Et pour faire acte de présence, je recherche mes souches pour un  
EXTRAIT DU TEMPS

L'or fond devant l'éclat de ta beauté et se transforme en chair d'amour

L'or divorce d'avec l'éclat de l'or pour se marier avec l'éclat de ta  
beauté

L'or a crié l'éclat de ta beauté sans le savoir

L'or se rend compte de sa pauvreté devant l'éclat de ta beauté

L'or est jaloux de l'éclat de ton corps

Notre amour est comme le soleil, aussi violent, aussi grave,  
aussi léger, aussi aimé, aussi souriant, aussi parlant, aussi pour TOI !

J'ai mal à la tête

J'ai trop pensé

J'ai mal au ventre

J'ai trop mangé

J'ai mal au sexe

J'ai trop (pas) fait l'amour

J'ai mal à ma vie

J'ai pas vécu

J'ai mal où ?

J'ai un mal fou

L'amour est un orchestre et nous sommes ses deux chefs.

*Violence* : le poseur d'industrie, moyennant les heures de notre vie, de sa vie, nous offre dans la lecture des médias, la solution de notre âge ; pourquoi là, notre âge, notre fatigue. Dans ces heures de trépas, l'âge de ton âge, l'amour ne le connaît pas. On m'a traité de poète, quand le romantique avenir est là. Instructeurs. Industries. Je renonce à vos pas, car la femme dans nos, vos bras, solutionne votre, notre avenir.

*Dompteur* : je suis ce meuble qui veille lentement sur tes habits du lendemain. Il faut en exagérer des phrases pour découvrir ce qu'est un mot. Un cheveu de Toi que je fais sourire s'étale sur la voix qui pardonne au rire. Et je t'ai vue, au loin, arriver avec mes pas et me lancer tendrement tes bras d'autrefois.

Je suis comme tous les poètes, pas présentable.

Je fais partie du charme des mortels

J'imagine ma voix, ma voie de poésie

Et je cherche la déesse olfactive

Tu es ronde, tes yeux sont ronds, ta bouche est ronde, ton corps est rond, la vie est traversière et la mort m'ennuie. La fenaison de ton âme me suit. J'ai envie d'être montré du doigt. La lumière m'inquiète, la nuit me soustrait. J'ai perdu ma mémoire pour te retrouver. J'ai envie qu'on te montre de la main, du monde en ARCADIE.

Je parfume mon encre citadine...

Au goût des jours qui lutinent

Pour que nos sentiments exigus

S'ouvrent au cœur défendu

Tu es l'explosion d'une clairière, au soleil adamantin

Tu es le volcan de la lumière, au matin câlin

Je colore mes paroles enseignées

À la faveur des instants qui communiquent

Pour que nos dialogues imprégnés

S'écoutent d'une oreille poétique

Tu es l'œuvre nuptiale du cri, aux premiers baisers de ses artistes

Tu es l'éveil de la nuit, aux senteurs altruistes

Tu es le silence de l'amour promenade, aux peintures de nos yeux

Tu es la lente marche du nomade, sur le chemin de Zeus

Je caresse mes gestes chorégraphiques

À la chaleur de l'espace

Pour que nos pérégrinations endémiques

Clôturent notre chasse d'EROS

La clairière multicolore de son ventre

Inonde la scène de tous nos âges

Quand, allongée, le lit du ventre entre  
En contact avec son enfant volage  
L'amour princier de la dictature céleste  
Regarde ton corps et ne te veut que terrestre  
Le silence endormi sur une musique agreste  
Éveille ta beauté pour l'ange pédestre  
La terre noire de virginité ouvre ses pas à la tendresse  
La mythologie chante au commun la danse du havre et la prétentaine  
s'envole vers ton logis.

La fleur a abandonné ses parfums pour te les offrir  
La musique a abandonné ses notes pour t'écouter parler  
Le chat a abandonné son silence pour t'annoncer au monde  
Le pinceau a abandonné ses couleurs pour le peintre de ton  
visage

L'alcool a abandonné ses ivresses pour admirer tes danses  
L'homme a abandonné sa force pour faciliter ta marche  
L'amour a abandonné à la main le svelte ÉROS  
Dieu abandonne ses chefs pour conduire ton destin  
Le diable a abandonné ses feux à l'éternel soleil de ta beauté

La mémoire a abandonné l'histoire pour envelopper ton âme de  
chance

Les poètes ont abandonné leur muse pour écrire tes cordes vocales  
Les orchestres ont abandonné leur temps pour habiller ton corps  
d'accords

La colombe a abandonné sa blancheur pour nourrir ton identité  
INVISIBLE

**Mur et Amour s'élèvent doucement**

**Mur et Amour ne sont-ils qu'événement ?**

**Mur et Amour diable ou dieu !**

**Amour et Mur vestale ou *plie-dieu***

**Nul ne peut distinguer dans ses incantations**

**Universelles, son guide, sa raison.**

**Eh ! Tas d'âmes tricolores**

**L'Amour du mur vous décore**

**Lent mur de l'Amour, la porte**

**Entrouverte est accorte et t'escorte**

**Alors, Mur diable, Amour dieu**

**Mur dieu, Amour diable**

**Oserez-vous présenter à la terre**

**Un mur sans amour et fait de prières**

**Reprend tes diables, Ô dieu merci**

**Allumons tous les cierges**

**Multiplions toutes les prières**

**Oublions nos différences fatales**

**Unissons nos esprits animaux**

**Retournons à nos dieux, à nos diables**

**Et dieu diable pour NU ET UNE DEUX**

**En relisant ce qu'a écrit le monde**

**Dans sa fraîche matinée et sa présence profonde**

**J'ai soulevé la pierre de l'iris ébloui**



Par un flot de lumière suavement croupie  
Quand un chien paresseux, d'une paresse apprise  
M'a montré du doigt qui frappe l'horizon  
La couleur du ciel, de la mer, de sa lise.  
Je me suis mis à croire à l'honneur du pardon  
Et en l'honneur du pardon, j'ai demandé pardon  
Sans oser regarder son visage précaire  
Qui me faisait marcher à reculons.  
Alors, je suis tombé les deux pieds dans la terre  
Et la terre a souri, chatouillée par mes vœux.  
Je me suis allongé près de la fleur attendue  
Quand un champ de paroles et de cœurs frileux  
À embrassé mes yeux, ma misère et mon dû.  
Le monde se regardant si humble et si surpris  
Par tant de simplicité qu'on ne lui a jamais appris  
À dit « continuons à enfanter de douces leçons  
Qui s'attachent au sol et croient au vent de renom »

#### UN ET NU DEUX

Nous sommes partis, tête dans tête, bras en bras  
Dans le pays qui plombe les mystères  
Nous sommes revenus tête à tête, bras dans bras,  
Habiter le village qui surplombe les misères  
Pour écouter LÉO, FERRÉ

J'me *fou* du regard oblique

De ces fêtes civiques

De la terre cathodique

Et de l'enfance pratique

Je suis fou de vos yeux qui dégèlent la connaissance

De votre corps qui course la présence

De votre vie qui protège la conscience

De vos doigts qui peignent la patience

*J'me fou* du vide des jours animaux

De la trace des mots qui se prennent pour des héros

De notes éthyliques à ne pas dépasser pour chanter

De la force magique de la contrariété rassemblée

Je suis fou de l'histoire de vos pas passagers

De l'ivresse de vos essences primitives

De votre main où se nichent les oiseaux familiers

Des fantômes laissés par votre aura affective

*J'me fou* de pratiquer les échecs commerciaux

De ne pas posséder l'idéal regard

De n'avoir sur moi que des habits familiaux

De ne pas être l'appât perdu de la gare

Je suis fou de vos racines qui bonifient l'errance

De votre bain de lumière élégiaque

De l'angélique pression de vos instances

De votre flamme onirique qui m'attache

*J'me fou* de l'égalité céleste qui consacre les années

De ne pas pourlécher les langues historiques

De prendre les voiles devant *les innés*

De partager mon pain soporifique

Je suis fou des décibels de votre sève romantique

De vos habits nuptiaux étrangement parmi nous

De la glace qui possède votre image hectique

Je suis fou d'être fou d'une folie comme VOUS

FERRÉ et ℓ

Je suis fou des caresses que je vous éviterai

Je suis (*peu être*) poète et je m'en FOU

Un vagabond des mots

Clochard de l'alphabet

Mendiant ses phrases

Et qui SONGE

Il n'y a que la mort la juge.

Abouchons nos efforts oublieux.

Le songe se promène dans les ailes

D'un oiseau noir et blanc

Noir ou blanc.

Le temps. Offrande des deux.

Beau comme le désir du tonnerre.

Un jour de décembre.

Ravage mon visage

Et je cours vendre

Ma jeunesse orage.

**La misère ne s'écrit pas, ne se chante pas, ne se donne pas,**

**Ne se politise surtout pas**

**Elle se vit dans la misère**

**Et dire que même l'air n'est plus libre d'air.**

**Paradoxes**

**J'aimerais trouver un toit de liberté.**

Ce que la terre est pâle à côté de toi !

Et fière d'être avec TOI.

Le pouvoir est une torture

L'amour est une torture

Peut-être est une fissure.

Le souffle court à trouver haleine.

Point de point d'interrogation aux questions posées

Je songe trop à la réponse.

Je ne pense pas ou plus.

Segment des questions, segment de vie

Pourquoi, pour quoi appelle-t-on ?

Pour naviguer entre deux peaux !

Que doit-on faire quand le vide aime le plein ?

Lutter contre le système décimal qui annihile tout.

A-t-on le droit de ne pas aimer l'Amour ?

Quand le serment du Moi Toi n'a plus de carapace.

Doit-on obligatoirement parler

Au baiser de Rodin dans un cimetière ?

Qui y a-t-il dans le regard d'un aveugle ?

Le regarde-t-on dans les yeux ?

Le songe des questions de la terre pose

À l'écriture

Qui n'est qu'ordure

### **THE END**

Merci mon stylo

Qui s'est vidé

De défauts

Et qui attend

Le regard de la faux

Pour construire.....

Claude Villedier

## Souvenirs

1<sup>er</sup> juillet 1958, j'ouvre les yeux pour la première fois. Cadeau du ciel pour ma mère et désolation pour mon père qui espérait une fille... je grandis comme n'importe quel enfant, à mon rythme... sauf que je suis élevé par ma grand-mère, chez qui je vis. Maman me chouchoute autant qu'elle peut, mais travaillant dans une usine pharmaceutique et sans soutien, c'est difficile. Papa, alcoolique, travaille à la SNCF et ne s'occupe jamais de moi.

J'ai sept ans quand mes parents me reprennent en charge et m'installent à Livron avec eux. Je démarre l'école, mais ça se passe mal. L'instituteur s'acharne sur moi, comme si lui et mon père s'étaient passés le mot... Jamais de répit, ni la journée ni la soirée. Comment apprendre dans ces conditions ?

Mon père rentre toujours du travail ivre, il pique des colères pour n'importe quel motif, et dans ces accès de violence, il me bat. Quelquefois, il bat sa femme aussi. Ce climat familial finit par créer aussi des tensions entre ma mère et moi, mon père répétant à l'envi que je suis un fainéant, et peu à peu je m'éloigne. Malgré la peur et le stress quotidien, je réussis mon certificat d'études et entre au collège et y reste jusqu'en troisième. Après cela, me voilà à la croisée des chemins, à 17 ans, ne souhaitant pas poursuivre mes études.

À plein temps au foyer familial, arrive ce qui devait arriver, un soir mon père en état d'ébriété s'en prend à moi une énième fois, m'insulte et me frappe, je me rebiffe et nous nous bagarrons. Mais c'est chez lui... Il a gain de cause et me met à la porte. C'est la dernière fois que nous nous voyons, que nous nous parlons. Je ne parviendrai jamais à revenir sur cette rupture, jusqu'à son décès.

Je suis recueilli par le directeur de la MJC, il me soutient et m'héberge. Je m'investis en retour dans l'association, aidant comme je peux...

C'est une nouvelle vie, qui me redonne du souffle, je trouve un appartement, il m'aide à me meubler, parfois à manger... Sorti du contexte familial pesant, je trouve rapidement un emploi dans une usine textile, ma vie se construit pas à pas, c'est une jeunesse agréable !

Un soir, tard, on frappe à ma porte. Je découvre sur mon palier une jeune femme désespérée. Je la connais du collège, mais l'avais perdue de vue... Je l'héberge pour la dépanner, mais cela se transforme en une belle histoire d'amour qui durera plus de deux ans. Hélas, sans que j'aie vu venir les choses, elle me quitte brutalement, ayant rencontré un autre homme, elle part avec lui. Je m'effondre. Je n'ai plus goût à rien, j'ai du mal à m'en remettre.

Dans le même temps, je suis contraint de changer de travail, mais je me reconvertis rapidement dans le nettoyage industriel, et hasard des choses, je me retrouve dans la même usine pharmaceutique que ma mère. Nous renouons le contact, et ça me fait beaucoup de bien ; je remonte la pente, et retrouve une certaine harmonie dans ma vie.

Au bout de six ans, je suis embauché par un artisan pour gérer son activité de nettoyage industriel. Cette reconnaissance et ces responsabilités me donnent enfin un peu d'assurance, j'organise le travail à ma convenance et mes qualités sont appréciées. Une réussite n'arrivant jamais seule, c'est à cette période que je fais à nouveau une belle rencontre.

Je tombe à nouveau amoureux, et nous nous marions, puis nous décidons de fonder une famille. Rapidement, Sylvie est enceinte... Quel bonheur en attendant le nouveau-né ! C'est Jennifer, merveilleuse petite fille, qui naît au printemps 1997. Quelle joie pour nous tous ! La vie de famille se poursuit, ma femme s'occupe de la petite et je travaille beaucoup pour leur offrir tout ce dont elles ont besoin. Trois ans plus tard, j'ai à nouveau le grand bonheur d'être papa, en plein été Xavier naît ! Tout accaparé par ce nouveau bonheur, je ne

comprends pas que notre couple se détériore... Ma femme rencontre un autre homme et demande le divorce. Le procès se passe mal... Ce sont des moments douloureux où je vois mon ex-femme rejeter ses enfants. Je ne comprends pas comment cela se peut, c'est une immense désillusion. Comme si ça ne suffisait pas, en 1991, je suis victime d'un grave accident du travail, blessé à la jambe, je vais rester immobilisé longtemps et en arrêt pendant un an et demi, avec des soins lourds et de la rééducation. Cet évènement m'atteint alors physiquement et moralement... Je me sens abattu, déraciné, alors que je devrais être fort pour faire face à la procédure de divorce.

Mais je n'ai pas le choix, je ne peux pas sombrer, me voilà papa-solo, à une époque où ce n'est pas encore courant... Je dois m'occuper des enfants encore petits et gérer l'entreprise de nettoyage que j'ai créée, les horaires sont difficilement conciliables et c'est un calvaire, je sens rapidement que je ne vais pas y arriver. À cette période, ma mère divorce, quittant mon père et s'installe à Portes-Lès-Valence. Elle va beaucoup m'aider.

Malgré les difficultés, mes enfants grandissent bien, sages et polis, ils font de moi un papa comblé ! À la maison, l'ambiance est joyeuse, nous aimons passer du temps ensemble et savons profiter des instants partagés en famille ! Jennifer a des facilités pour apprendre, elle fait naturellement des études ; c'est plus compliqué pour mon fils, mais il s'accroche.

En 1999, je suis contraint d'arrêter mon activité de nettoyage, je ne peux plus faire face aux charges dans un contexte où la concurrence s'est multipliée. Je cherche un emploi, c'est une période où ma vie professionnelle va être souvent bousculée... Je vais être manutentionnaire pour une entreprise de transport pendant un an et demi, puis préparateur de commande chez Mercedes pendant un peu plus d'une année, puis commercial à faire du porte-à-porte, rude apprentissage ! Alternant aussi des périodes de chômage, je ne me décourage pas et finis toujours par retrouver un emploi. En 2006, je



prends le taureau par les cornes, je fais une formation et je deviens agent de sécurité réussissant tous mes diplômes ! Je suis rapidement embauché au Géant Casino Sud, pendant les travaux de rénovation, j'aime ce travail, il y a une bonne ambiance et je vais y rester un an. Mais j'ai des séquelles de l'ancien accident, je dois être opéré à nouveau, l'intervention est lourde et m'occasionne beaucoup de soucis périphériques. À partir de là, à cinquante ans, ma santé ne va plus me permettre d'occuper un poste à temps plein. Hélas, je ne trouve pas d'emploi adapté à ma situation et me voilà bénéficiaire du RSA.

C'est le début de difficultés qui ne s'arrêtent plus... pas de travail... des soucis de santé en série... Après la jambe et mon genou fragilisé, je tombe dans la rue et me fracture l'épaule, les médecins me rafistolent avec une vis qui va de l'humérus au coude ! Mais voilà... Mon organisme ne la tolère pas bien, elle déclenche des problèmes cardiovasculaires. Mon artère fémorale se bouche, encore une opération en urgence, cette fois pour me sauver la vie en me posant 6 stents !

À présent, de l'épaule à la jambe, c'est tout mon côté droit qui est mortifié, vivre normalement devient une lourde bataille... Surtout quand la litanie des pathologies se poursuit, hypertension, problèmes cardiaques, hernie inguinale, colon opéré, la surveillance médicale est permanente et pesante... Comment travailler avec un corps dans cet état ? Je suis réaliste, j'ai renoncé à toute vie professionnelle, mais avec juste le RSA pour subsister, la vie est de plus en plus dure.

Il y a des moments où j'ai une boule à l'estomac. Ça me brûle ; ça pourrait être comme les rayons du soleil, mais il y a la douleur, forte, trop forte. Qui se répand dans tout mon corps. Mais voilà... il n'y a qu'une solution... la combattre. Combattre la souffrance avec le bonheur ! Le baume au cœur apporté par mes enfants, mes petits enfants... Avec la force et l'énergie qu'ils me donnent, j'oublie ma boule de feu dans le ventre.

Aujourd'hui, mon rêve serait de vivre sereinement... Je voulais rencontrer une femme, et vivre encore une belle histoire d'amour. Nous aurions voyagé. J'ai envie d'aventure, de découverte... Je suis curieux de connaître d'autres modes de vie, explorer des pays étrangers. Bien sûr, mes finances ne me le permettent pas... Pourtant, quel bien ça me ferait ! M'évader de ce quotidien si dur, de ces contraintes physiques, comme une métamorphose, un nouvel état d'esprit... Que puis-je espérer dans la réalité ? Peut-être que ma foi en Jésus me donnera assez de force pour me battre encore... Et être heureux à la fin de l'histoire !

Et voilà qu'à force de l'attendre, l'amour est revenu dans ma vie... J'ai rencontré une femme avec qui je redécouvre la force de sentiments forts. L'envie de s'aimer, de se toucher, explorer à nouveau les caresses et sentir dans nos cœurs et dans nos corps un élan charnel. C'est beau, c'est doux, ce sont des moments précieux, soyeux, nos deux corps qui se confondent en un seul. Notre histoire se peaufine, avec à l'horizon des projets partagés... Une vie de couple qui pourrait s'éterniser au-delà de la réalité... Je veux rattraper toutes ces années perdues, maintenant, avec elle. Nos idées, nos secrets, et mille petites choses précieuses, notre amour qui file à présent au quotidien... Je veux tout, le plus vite possible ! Mais ce parcours à deux se prépare ! Nous avons les mêmes envies... Elle apprécie les bijoux, les parfums, comme moi. Même si on a des goûts légèrement différents, nous partageons le désir de vivre à deux, l'attrait de l'esthétique, de belles couleurs, des décorations soignées pour nos appartements, des idées créatives et des assortiments d'objets élégants. Ensemble, nous allons danser, nous balader, découvrir de petits restaurants, faire les boutiques. Le bleu de ses yeux et ses cheveux couleur de sable blond me donnent envie... de voyager ! Ce que c'est bon de s'aimer, ça donne une foule d'idées chouettes !

Je suis très sensible aux odeurs agréables, et elle est coquette, attentive à toujours déposer sur sa peau des fragrances délicates... Ça

me chavire. J'ai envie de sentir son corps contre moi, elle éveille beaucoup de sensualité et de tendresse. Cette chaleur qui monte en nous est si agréable, si forte... Pourquoi résisterions-nous à faire l'amour ? Ce lien est profond et explorer tous nos sens le rend encore plus fort... Tout ce que je vis avec elle me redonne confiance en moi et en l'avenir.

Je me souviens d'une anecdote, assez récente, où lors d'un entretien d'embauche, le patron me confirme que j'ai bien le profil de l'emploi, mais... que je suis trop vieux ! Ça a été pour moi d'une violence terrible ! J'ai ressenti une exclusion complète. Déjà fragile, à force d'épreuves traversées, je l'ai vécu comme une énième tentative de destruction... Avec mon amoureuse, je suis bien, elle m'accepte comme je suis, et je ne me pose plus de question, ce genre de rejet ne me touche plus de la même façon, maintenant j'aspire à faire de nouvelles expériences et vivre tranquille. Certes, je suis toujours bénéficiaire du RSA, mais ma compagne est à la retraite, et quand nous pourrions nous installer ensemble, la vie sera meilleure, moins de souci pour boucler les fins de mois !

Regarder ce qui m'entoure à travers le prisme de l'amour me donne un tout autre point de vue, comme quand on porte un masque et qu'il nous montre les choses de manière différente qu'à l'œil nu ! L'aspect du masque nous cache de l'entourage et nous incite à imaginer, il nous incite à voir d'autres choses, révèle le caractère, le juste, le faux, de nouvelles nuances... Une foule de choses à découvrir... Un jeu délicieux à partager à deux...

À présent, je voudrais simplement un peu de bonheur, j'ai eu assez de souffrance, je vis au jour le jour, sans rien attendre du lendemain, me contentant d'attraper au vol les bons moments qui passent à ma portée... Et de les savourer.

Nidia

## Correspondances

**Samedi 30 janvier 2016, 6 h 43**

Ah, mes petit(e) s arsouilles... si vous saviez tout ce que mère-grand voudrait vous dire...

Pour l'instant, vous êtes trois, mais bien sûr, tout nouvel (le) arsouillot miniature sera le ou la bienvenu(e) ! D'accord, je suis maintenant une vieille grand-mère, mais dès toute jeune j'ai aimé le rock n'roll et il ne m'a pas quittée ! C'est une pulsation qui me nourrit et réveille la vie, continuellement !

Hirsute !

Hirsute ?

Qui a dit que j'étais hirsute ? Je laisse mes cheveux s'exprimer... voilà tout !

Et mes dents ? Elles sont fausses... Et alors ? Ça m'empêche ni de sourire ni de rigoler !

Ah ! Les yeux ! Un peu flapis ce matin... j'ai trop poncé les murs, ils ont reçu plein de poussière, et le marchand de sable a eu du mal à m'attraper. Alors mon regard est un peu *biaisieux*, comme dit mon fils ! (Il ne s'est pas regardé, il a le même !)

Et ma corpulence, me direz-vous ? Eh ! C'est que je fais des réserves pour affronter le froid ! On va dire comme ça...

Houlala ! Quelle tempête sous cette coiffure en bataille ! Peu importe que je sois belle ou laide, je ne le saurai jamais, je ne me vois que de l'intérieur ! À la fois endormie, excitée, découragée, pleine d'espoirs, fatiguée et soulevée par des courants d'énergie... Au-dedans, jeunesse et malice se mêlent au poids des ans, comme la magie de Noël s'immisce dans le spleen de l'hiver. Si on inventait un miroir qui reflète notre look intérieur, on gagnerait un temps fou !

La paix extérieure ne sera possible que lorsque j'aurai retrouvé la paix intérieure. Et c'est valable pour tout un chacun. Tout ce qui ne fonctionne pas est du domaine de l'être... Évidemment, ce n'est pas que moi qui le dis et le pense !

Écrire, facile ! Me direz-vous... Il suffit de penser, et hop ! Sur la feuille ! Le stylo qui s'affole...

Eh ben non.

Je sais faire plein de choses, lire, parler, penser, compter, aimer, travailler, cuisiner, jardiner... Il y a encore deux minutes, blottie au fond de mon lit, les mots, les idées, les phrases jaillissaient dans mon esprit, avec, ma foi, de bien jolies tournures... Et là, devant le cahier... Pouf ! Blocage ! Plus rien !

Puisque c'est ça, je vais me recoucher. Au moins, j'ai fait le premier pas... ou plutôt le premier geste ! J'ai pris le papier et le stylo près de moi. J'en ai mis du temps... le projet de vous écrire me tourmente depuis quatre mois ! Je vous raconterai, si... Si quoi ? Et voilà... Le retour de la panne, sèche de sèche cette fois...

### ***Samedi 6 février 2016, 5 h 56***

Allez au bout de vos désirs et de vos rêves, mes arsouilles, ne laissez personne les grignoter ou les rogner. N'écoutez pas les « C'est pas possible » ni les « C'est pas pensable » encore moins les « Arrête de rêver » ou « mais qu'est-ce qu'on va faire de toi ! ». Tout ce que vous ferez avec amour sera automatiquement légitime. Pas de compromissions, de mesquinerie, ayez le courage de vos idées, de vos actes et fondamentalement d'être qui vous êtes ! L'essentiel dans la vie, c'est d'être... être... être... Sembler, paraître, peuvent attirer, comme des paillettes, mais quel désastre au final ! C'est comme être assis à côté de son pantalon ! Ça ne tient pas chaud longtemps !

Développez vos talents, ce ne sera jamais de l'énergie ou du temps perdus ! Ils vous rapprochent comme par magie de qui vous êtes... Tant que vous serez petits, forcez les adultes à vous aider à accomplir ces rêves. C'est leur rôle, leur responsabilité. Obligez-les à vous regarder, à vous témoigner de la bienveillance. La pire des misères, c'est d'être transparent aux yeux de ses proches. Douleur des enfants mal-aimés et des adultes mal-socialisés.

Petite dernière d'une famille qui ne me désirait pas, toute mon enfance, j'étais perçue comme un boulet, sauf par ma mère qui m'a désirée et aimée. Je n'ai jamais trouvé ma place ni auprès de mon père, ni auprès de ma sœur aînée, plus âgée de 8 ans, sauf par quelques moments fugaces partagés avec mon père, quand il se revoyait enfant à travers moi, lors d'une baignade ou d'une balade à escalader des rochers. Enfant timide, introvertie, je me sentais tellement seule, isolée, je me suis inventé un monde intérieur riche et fascinant. Nourri de mes rêves... L'imaginer me suffisait... Je n'avais pas besoin de vivre des moments intéressants, les sensations imaginaires étaient aussi fortes que celles de l'existence réelle... Voire mieux, le plus souvent ! Cela ne m'a pas empêché de faire beaucoup de conneries pour casser un peu ma coquille ! J'ai entretenu précieusement ce penchant pour l'irréel tout au long des années... Mais j'ai aussi gardé de cette famille aux liens compliqués, l'habitude de ne pas partager mes sentiments. Personne ne me le demandait, d'ailleurs ! Simplement confier un mal-être ou des difficultés, même à des amies, ne me venait pas à l'idée. J'ai commencé à fumer à 13 ans, avec mes copines et j'ai eu une correspondance nourrie et riche avec une amie qui était partie habiter ailleurs. Je ne lui racontais pas forcément ma vie, mais je lui livrais, en tartines copieuses, mes pensées, mes réflexions, mon avis sur le monde, mes rêves et que sais-je encore. Curieusement, à 20 ans quand j'ai arrêté de fumer, ce flot s'est soudainement tari... Comme si la nicotine avait aidé un robinet à s'ouvrir, mais restait nécessaire au débit... Devant ce désert, qui

envahissait de nouveau ma vie, je redevais ours, au bout d'un an, j'ai recommencé à fumer... Hélas, l'élan d'écriture et de complicité n'est pas réapparu ! Mais pour vous, j'affronte mes petits démons et je brave mes limites, je reprends le fil des mots restés en suspens...

### ***Samedi 13 février 2016, 9 h 36***

Aimer, c'est pétillant, ça illumine le regard... Communiquez avec vos yeux, c'est comme cela que vous touchez l'âme des autres ! Vous allez grandir, quand vous serez adolescents, le désir et l'amour vont déborder par tous les pores de votre peau, aimez alors avec sincérité et respect avant tout. Ne soyez ni blessant ni dominant, mais aidez les autres à se révéler. Laissez l'amour circuler et vous envahir comme la double boucle de l'infini ! Il y a tellement de gens qui refusent de comprendre ça... Pourquoi aiment-ils si mal ? Alors même qu'ils sont jeunes et beaux ?

J'ai aimé des hommes, drôle d'aventure que l'amour... Pas facile, houleux, mais ça nous emporte, c'est important et délicieux... Aimer c'est être vivant. C'est aussi terrible et ça fait souffrir. Mais je ne regrette rien, mes amours étaient vrais, même si ça a été difficile parfois. Et ces élans m'ont apporté une autre forme d'amour, celui d'une mère. Mes histoires de couple m'ont offert deux enfants, Ronaldo et Angela. Je les ai élevés en grande partie en solo, à devoir concilier tous les rôles : père, mère, éducatrice... Un défi !

Maintenant, j'ai un amoureux, avec qui je n'habite pas. La vie à deux, j'ai donné, je n'ai rencontré que des hommes compliqués, et j'ai porté des histoires lourdes. Partager le quotidien, dans ces conditions, ça use, il y a les problèmes et la routine qui saccagent le sentiment amoureux, ça tourne à l'enfer... Maintenant, je préfère profiter de la douceur, ne partager que les bons moments, choisis et rester amoureuse... c'est plus léger. Plus jamais je ne laisserai personne me demander « t'étais où ? ». Pour moi, c'est insupportable. Quel que soit

le ton, je le vis comme une entrave... Donc maintenant, je choisis la liberté, juste la saveur précieuse du partage et de l'écoute, me sentir accompagnée... me ressourcer avec l'autre... sans contrainte.

En plus, j'ai besoin d'être disponible comme grand-mère ! Je suis LA grand-mère... Je ne sais pas dire non, alors je suis souvent sollicitée, « *ah, j'ai oublié mon RDV avec la sage-femme, tu peux garder Mélanie ?* » ou « *Je dois filer chez le dentiste, je te laisse Julien ?* » Moi, même si j'ai des choses à faire, je ne sais pas refuser, alors je vous garde avec délice, quitte à me retrouver en porte à faux par rapport à d'autres engagements... Je suis incorrigible !



***Samedi 27 février 2016, 7 h 12***

Se résigner, c'est errer sur l'eau comme un vieux morceau de plastique, poussé vers le sixième continent, immense tourbillon de détritiques qui tourmente la planète entière ! Observez les gens qui passent à côté d'une personne qui fait la manche : ils jouent l'indifférence, sont très mal à l'aise et tentent de fuir au plus vite, ils ne supportent pas que les moins que rien prennent un tant soit peu de consistance. J'adore quand vous, petits, vous vous dirigez spontanément et avec candeur vers ces « mendiants » pour leur donner une petite pièce. Leur regard brillant indiquerait-il qu'ils sont en réalité les derniers adultes encore vivants ? Vous me rendez fière.

Le plaisir de donner, de partager est le même que celui de ne jamais manquer de rien. Chez les Indiens d'Amérique du Nord, la plus grande richesse est d'offrir avec le plus d'élan du cœur et de plaisir. Rappelez-vous, au cours de votre longue vie, donner c'est recevoir des tonnes de bonheur ! Gardez-vous des vieux Picsou, des avarés et des voleurs en costume-cravate.

J'aimerais qu'ils aient disparu quand vous serez grands, qu'ils ne soient plus que des personnages de films anciens, aux vieilles tronches aigries ! Créer ou participer au malheur des autres ne devrait jamais rendre heureux...

Les enfants, ce n'est pas quand ils sont vieux qu'il faut leur transmettre un héritage ; c'est quand ils sont jeunes, quand ils se lancent dans la vie, qu'ils ont besoin de notre aide, de notre présence... mes petits n'ont pas eu une enfance toute rose, mais j'ai essayé de faire au mieux... de faire obstacle à ce qui pouvait les blesser... je n'ai pas toujours réussi. J'étais seule, tous mes amis s'étaient éloignés dans les moments difficiles, je croyais toujours que notre situation allait s'améliorer, je n'avais pas d'argent, je ne savais pas où j'aurais pu aller avec mes enfants. C'était un engrenage... J'étais épuisée, je n'avais plus la force d'essayer de partir. Une fois, j'ai rassemblé tout mon courage,

quelques économies, j'ai chargé mes enfants dans la voiture avec deux valises et je suis partie, bien déterminée. Je croyais trouver du soutien chez mes parents, mais mon père m'a dit « tu ne restes pas là... Tes enfants sont trop turbulents. » C'est vrai qu'ils étaient agités, ils étaient perturbés par les conflits incessants. Les enfants, encore petits ne pouvaient pas comprendre ce qui se jouait, à leur âge, c'était trop compliqué.

Du coup, rejetée de la maison familiale, pas un copain pour m'accueillir, où aller ? Je suis retournée à mon quotidien douloureux... Si j'avais eu plus confiance en moi, si j'avais trouvé un peu de soutien, j'aurais fait des choix plus audacieux. Mais le manque d'estime s'était accumulé. Durant l'enfance, où j'étais transparente notamment aux yeux de mon père, durant l'adolescence aussi. J'étais passionnée par les chevaux, pratiquant dès que je pouvais, dans une revue d'équitation, j'avais déniché une annonce qui proposait un emploi de palefrenier dans un élevage pas loin de chez nous. Je m'en sentais capable, j'étais débrouillarde, costaud et surtout motivée ! Je réussis à convaincre mes parents de m'y emmener, et là, douche froide. Le propriétaire, imbu de sa personne, confortablement installé dans ses certitudes au milieu de son superbe haras me toise. « *Une fille ? Pffffff ! Pour une fille, j'ai dix gars qui se présentent ! Alors vous pensez bien que je ne vais pas l'embaucher comme palefrenier !* » Par contre, il me propose des heures de ménage et de la garde d'enfants... Avec parfois la possibilité de monter un peu si j'ai le temps... Je refuse, et il me lance « *Nul n'est irremplaçable* »... Ça me fouette. Mes parents le remercient naturellement et nous quittons les lieux... « *Nul n'est irremplaçable* »... Donc que j'existe, ou pas, ne fait aucune différence... Je ne suis rien. Niée. Tout le monde s'accorde là dessus...

Je saignais, en dedans... Tellement sa méchanceté m'avait cinglée. Mais je n'ai rien montré. À la vérité, je n'ai pas non plus compris tout de suite à quel point sa violence m'avait marquée. Et pourtant... Après ça, c'est comme si mon amour propre avait été anéanti... J'ai accepté,

souvent, qu'on me fasse vivre tout et n'importe quoi... Comme si je ne valais pas quelques égards, puisque de toute façon, *je n'étais pas irremplaçable...*

### **Samedi 12 mars 2016, 16 h 35**

Parfois, au cours de cette longue et tumultueuse aventure qu'est la vie, j'ai été très seule. Peut-être que ça vous arrivera... Mais il n'y a rien d'inéluctable ! Vous aurez toujours les cartes en main pour changer la donne...

Ma vie sociale avait été bien saccagée. Tout le temps des vaches maigres. Nous n'étions plus invités nulle part. Après, je me suis retrouvée seule pour élever mes enfants, galère pour concilier vie active et vie de famille, toujours le souci de boucler les fins de mois, je n'avais pas la disponibilité ni l'énergie de retisser des liens amicaux.

Alors que je n'avais jamais tenu, plus jeune, mes tentatives pour arrêter de fumer, car elles m'isolaient du monde, à quarante ans, j'ai décidé de refaire une tentative, définitive cette fois, mais en comprenant pourquoi j'avais autant besoin de la cigarette. Je me suis sevrée progressivement, en douceur, et à force d'introspection, j'ai pris conscience que je fumais pour tasser ma colère ; l'empêcher d'exploser... Et ça a marché ! J'ai réussi, et en plus, je suis devenue bavarde comme une pie ! Ceux qui me connaissent maintenant, complètement extravertie, n'arrivent pas à m'imaginer avant, mutique, incapable de prendre la parole en public, ou même de m'adresser spontanément à une personne inconnue. Sauf dans des accès de colère, quand tout débordait et que la parole jaillissait ! Cette colère c'était une accumulation de rancœur, héritage de mon enfance où je ne pouvais jamais en placer une, n'ayant pas voix au chapitre dans ma famille ; je me souviens, à table, chaque fois que j'essayais de m'exprimer, mon père ou ma sœur me renvoyait dans les cordes « Tais-toi ! Écoute »... Ce qu'ils avaient à dire ou la radio. À force, j'ai

pris le réflexe de me taire... Usage tellement imprimé profond qu'il m'a fallu tout ce temps ensuite pour m'en dégager et trouver le plaisir de la parole libérée...

Chaque fois que je me suis mise en colère, durant cette période, c'est en raison d'injustices, principalement au travail. C'était rarement quand il s'agissait de moi, ou des choses qui me touchaient directement, mais quand j'étais témoin d'une situation d'injustice, j'explosais ! Ça m'était insupportable ! Et à chaque fois, mes collègues, mes patrons, étaient stupéfaits de cette véhémence, de ce déferlement, moi si discrète d'habitude ! Ces explosions ont toujours été fondées, déclenchées par un motif juste, j'avais des arguments, la parole enfin déliée.

Quand Angéla est entrée à l'université, j'ai enfin cru que j'allais souffler, avoir un peu de temps à moi et renouer avec « ma vie »... Mais voyez-vous, en 2007, le jour où j'étais à Montpellier pour l'installer dans son appartement, on m'appelle d'urgence, il faut que je remonte à Montélimar pour gérer l'hospitalisation de ma mère ! Évidemment, j'ai dû ensuite m'occuper d'elle en permanence, mon père étant aussi à l'hôpital. Impossible d'avoir une sortie et même un repas entre amis se passait avec elle... Dans ces conditions, je n'ai pas entretenu certains liens, beaucoup se sont distendus. Sont restés quelques amis, à distance, avec qui je renoue le fil à présent...

J'ai accompagné mes deux parents jusqu'à leur dernier souffle ; s'éclipsant doucement, moi à leurs côtés, ma mère en 2012 et mon père en 2014. J'avais mis ma vie entre parenthèses pendant presque sept ans pour leur dernière ligne droite...

Récemment, une autre chose m'a aidée à relativiser les priorités, les empêchements : j'avais un copain du groupe RSA, Horatio. Je l'appréciais beaucoup. Il avait eu des soucis à une jambe : en faisant trop d'efforts il s'était blessé, il avait été opéré, mais sans succès, il se trimbalait une jambe énorme depuis deux ans, et puis cet été,

justement pendant que je me bagarrais pour tenter de sauver mon potager, ça s'est aggravé, il a été hospitalisé, puis est tombé dans le coma et il a fini par mourir. Moi, j'étais accaparée par la lutte contre la sécheresse, je n'ai pas pris le temps d'aller le voir, et ensuite il était trop tard. Je regrette, j'aurais voulu me déplacer, être près de lui et lui parler, lui montrer que j'étais là et surtout dire au revoir. Et vous savez quoi ? Depuis mon jardin, je vois le cimetière où il est enterré... De loin, lui et moi, à présent, on se voit... Et je sais qu'il faut prendre le temps quand c'est encore possible... les relations, c'est important, c'est à vivre au présent, et à ne pas reléguer après tout le reste...

Ça m'a incité à renouer des liens, à créer des opportunités pour revoir les gens que j'apprécie, et je m'aperçois que je connais des gens supers, et quel dommage d'avoir passé des années sans entretenir ces relations. Ce qui n'a pas été vécu ne sera pas forcément vécu à l'avenir si je ne me laisse pas cette chance !

### ***Samedi 26 mars 2016, 11 h 15***

Des voyages... J'aurais aimé pouvoir en faire... Mais...

Je n'arrive plus à me projeter ; je vis au jour le jour. Quand je fais des projets, ça ne marche jamais... Au niveau professionnel, je suis dans l'impasse, pourtant je ne serai à la retraite que dans 9 ans... J'avais l'idée de donner des cours de soutien en maths, ou des cours à domicile, je m'en sens capable, mais je n'ai pas le niveau d'études requis ! Pourtant, j'ai aidé tellement d'enfants de mon entourage à remonter la pente en maths... Mais bon, c'est comme ça, on s'attache à présent au diplôme et pas aux compétences...

Moi, électron libre... Mes rêves sont mal compris par les gens, par mon entourage... Comment je rêverai ma vie, comment j'imagine la société, ça dérange les autres. Quand je dévoile mon monde intérieur, je perturbe leur représentation... Mais je m'en fiche, je ne me cache plus,

ça suffit ! Et vos petits regards confiants posés sur moi, ça me propulse ! Vous attendez tant, mes arsouilles... Et vous avez raison !

Je voudrais que la communauté protège les mères qui portent un enfant, mais ce n'est pas la réalité, il n'y a pas de douceur pour les mères, et on n'accueille pas les enfants qui naissent au mieux des possibilités humaines. On a des progrès techniques et scientifiques qui devraient rendre l'existence moins rude qu'à la préhistoire, mais où sont le respect et l'attention que pourraient recevoir les nourrissons ? Dans un monde idéal, chaque mère et chaque nouveau-né devraient être cocoonés dès la première seconde, quelle que soit leur origine sociale... ça ferait pour chacun un beau début, un tremplin de douceur pour envisager la suite sous de bons auspices ! J'ai la conviction que si le départ d'une vie est apaisé, la chimie des cellules, la magie du lien entre les particules et la spiritualité va opérer, créant une harmonie et permettant l'éclosion d'êtres humains aux potentiels fantastiques. Concrètement, pour moi, il devrait, au moins en France, y avoir une loi plus protectrice pour les femmes enceintes, qu'elles ne soient plus obligées de travailler, ou de passer par exemple des trajets à être secouées dans le métro... Que la grossesse soit le plus possible un espace de sérénité préservé. Je souhaiterais que les parents soient mieux accompagnés dans leur rôle, pas seulement informés, ça c'est déjà fait, mais ça ne donne pas forcément les clés pour agir... Il faudrait des moyens pour concrétiser, pour chaque enfant dans sa famille, une bonne alimentation, une bonne éducation, un épanouissement individuel, ainsi, par la suite, confronté aux difficultés de l'existence, chacun serait armé pour bien réagir. De cette manière, chaque être pourrait trouver en lui la ressource, la sécurité intérieure pour faire face...

Le monde me lasse, j'y décèle trop de bêtise, trop de temps et d'énergie perdue. Au fil des années, il y a de moins en moins de personnes qui m'intéressent, qui me plaisent. Un peu étreinte par une grande déception... Je devrais accepter avec plus de philosophie que

tout va de travers... Mais je n'y parviens pas. Mon engagement dans les groupes ressource RSA visait à faire bouger les représentations et contribuer à mettre en place des changements concrets pour les plus pauvres. J'avais par exemple créé un jardin partagé pour que nous puissions avoir, ensemble, une alimentation variée et de qualité. Mais le projet n'était soutenu par personne, même pas les AS, alors que l'alimentation est la clé pour beaucoup de choses, la santé des plus fragiles, et le carburant pour nos neurones ! Or on a plus que tout besoin de neurones efficaces quand il faut imaginer des scénarios pas possibles pour se sortir de la merde ! Et pourtant, je n'ai pas réussi, je ne suis pas une locomotive... Le petit wagonnet de charbon qui alimente le train oui, mais je ne peux pas tirer le collectif, je ne suis pas leader, je manque de charisme. Je peux nourrir une dynamique, mais pas l'initier. Alors tout ce que j'ai tenté ne fonctionne pas... Et pourtant, je ne supporte pas qu'on ne fasse rien, collectivement, pour les gens qui sont dans une merde noire ; attention, je ne parle pas de moi, je mène ma barque et je me débrouille toujours, mais je suis entourée. Certains n'ont pas mes ressources. Je n'arrive pas à les ignorer, à être heureuse quand tout va bien pour moi, tant que je sais des personnes en détresse, ça me préoccupe. Et je ne supporte pas, quand j'exprime cette compassion, qu'on me réponde « Ils n'ont qu'à se bouger ! » Ça me fait mal. C'est si facile à dire... Quand on se retrouve dans cette misère, c'est qu'il y a des obstacles à surmonter, différents pour chacun, mais tous voudraient sortir de ça si c'était facile. Une personne se retrouvant au RSA n'y est pas par hasard, il y a des raisons, si tout était simple, s'il suffisait de ne pas être paresseux, ça se saurait ! Il y a des parcours douloureux, des personnes sans ressources intérieures, des maladies visibles ou masquées, des blessures passées insurmontables... Quelle lâcheté de nier ça d'un revers de parole « *ils n'ont qu'à se bouger* » ! C'est un mépris et une méconnaissance crasses.

Heureusement, j'ai une passion qui me console de tout... Mon plaisir... Mon jardin ! Jardiner... Manger dans mon jardin... Lire dans mon jardin... C'est mon petit bonheur. J'ai voulu vivre de cette passion et transformer mon grand potager en maraîchage, pour vendre les légumes et en vivre ; mais je n'avais pas mesuré la somme d'efforts physiques, et mon âge. Je me suis épuisée à travailler cette terre en friche depuis trop longtemps, peu fertile et trop peu arrosée... En retournant la terre, au printemps, les graines d'ambrosie se sont libérées et disséminées partout... Pfffft... Comme une nuée... Et voilà mon terrain totalement recouvert ! J'ai dû faire venir une entreprise pour débroussailler l'ambrosie, ça m'a coûté cher. La canicule s'est ajoutée à ça, la sécheresse et au final je n'ai rien vendu. Mais j'ai essayé jusqu'à y laisser toutes mes forces... En plein été, j'ai charrié de l'eau pour tenter de sauver mon potager, seau après seau, dans le coffre... Et puis ma voiture est tombée en panne... j'ai dû courir pour qu'on me prête une voiture, courir, charger de l'eau, arroser, refaire une tournée, encore une, puis filer rendre la voiture... Trouver un autre emprunt le lendemain, faire ces allers-retours avec une voiture de plus en plus petite... Et la terre, chaque matin, était plus sèche et plus dure, ne produisant que du chiendent... J'ai perdu une cinquantaine de plants de tomate...

J'avais déjà fait ça, préparer et vendre des paniers de légumes en maraîchage, après des débuts difficiles, au bout de 4 ans, ça commençait à fonctionner et voilà que je me fais marcher sur le pied par un cheval ! Impossible de me déplacer sans béquille, au plein boum de la saison de jardinage... Dans la foulée, mon père, puis ma mère sont hospitalisés, chacun pour des raisons différentes, mais ne s'en remettent pas... Il n'y a plus de question à se poser, mon projet tombe à l'eau et je pars pour 7 ans à soutenir mes parents en perte d'autonomie puis en fin de vie... C'est à cause de cette interruption impromptue en plein lancement que je voulais reprendre le maraîchage à mon compte... Mais ce n'est plus raisonnable. Je me suis



rendue à l'évidence, je suis trop usée pour ça physiquement, il faudrait que je sois associée à un jeune, le jardin doit et va rester ma passion et surtout mon loisir... C'est quand même ce qui me permet de bien manger, de ne pas acheter mes légumes, et vous fournir tous, mes arsouilles, en bons produits bien frais !

Et vous savez quoi ?

À force d'insister, et de remettre sans cesse mon idée sur le tapis, je crois que cette fois, ça va se réaliser... La MJC de Montélimar va peut-être me soutenir, elle trouve que c'est une belle idée ce jardin partagé pour contribuer à une meilleure alimentation des personnes vivant dans la précarité... La discussion est ouverte !

Mes arsouilles, quand vous tenez une idée dont vous avez la conviction qu'elle a tout son sens, ne la lâchez pas... même à l'usure... la ténacité finit par porter ses fruits !

### ***Samedi 30 avril 2016, 6 h 15***

Tout au long de mon histoire, j'ai toujours eu un regard sur le monde extérieur, mais sans m'y sentir incluse.

Aujourd'hui, mes êtres intérieur et extérieur ont choisi de se rencontrer pleinement. Circulation de fluides invisibles à travers la peau, sensation de porosité, comme un voyage entre deux mondes : le ciel et la mer. Ou, plus terre à terre, entre deux pays aux frontières jadis infranchissables...

Ces trajectoires transversales se relient au rythme de ma respiration, ou plus exactement à mon souffle. Il circule immanquablement entre ces deux mondes depuis ma nuit des temps, l'intérieur et l'extérieur inspirent et expirent alternativement, tels le yin et le yang qui se relaient... L'air que mon corps expulse est inspiré par le monde, et celui qu'il expire, à mon tour je le respire... Michel Blanc, défoncé dans le

film *Marche à l'ombre*, nous offre cette formule de lucidité « Je ne suis plus étanche ! »

La conclusion que j'en tire, et là j'en appelle à mon esprit mathématique : autant que cet oxygène, qui voyage d'un monde à l'autre, de mon dehors à mon dedans et vice-versa, soit le plus pur possible ! On a tous à y gagner...

Quant à vous, mes précieux arsouilles, ayez confiance, la vie est belle. Et vous pourrez participer à transformer le monde, en dépassant les peurs. Peur du noir, peur du vide, de la guerre, de la misère, de la violence, de la souffrance...

C'est une disposition de l'esprit : celui qui a peur attire le malheur et en retour il craint l'avenir, c'est un cercle vicieux. Le courage et le dépassement de soi transcendent la vie et rendent possibles les rêves, alors osez, faites le pari de la vie !

Pour moi, ce défi est relevé. Après vingt ans à m'occuper de tout le monde, mes hommes, mes enfants, mes parents et j'en passe, je change de cap et je pense à moi. Je commence à bien me connaître, je sais ce qu'il me faut. Les mains dans la terre !

Jardiner, ça m'apaise. Ça dilue tous les soucis qui tournent en rond dans mon esprit... Je me sens dans mon élément. On me parle beaucoup de permaculture, mais ça ne me convient pas, parce qu'il s'agit d'apporter tout un tas de terreau, d'éléments, de substrats pour fertiliser, en telle quantité qu'on ne décèle même plus la terre d'origine. Or moi, c'est la terre que j'aime ! Sa matière ! Je préfère être moins efficace, mais j'aime préparer la terre, naturelle, la travailler, semer, planter... Une fois que ça pousse, avec une griffe, remuer autour, aérer... Gratter légèrement autour de chaque plat pour lui permettre une respiration, c'est comme une caresse... C'est irrationnel, mais c'est justement cette magie de la matière, de la matrice, qui me nourrit. C'est ferme et définitif... je suis une jardinière.

Voilà mes petits lapins, vous avez maintenant un aperçu de la vie telle que la rêve votre mère-grand. Cette réflexion a pris forme à la suite d'une conversation à propos d'un chantier d'insertion.

Je me suis mise à le rêver, ce chantier d'insertion ! Le rêver comme un endroit pour fabriquer des confitures pour les petits gourmands... Comme un modèle d'art de vivre... On irait cueillir les fruits directement sur les arbres de personnes partageant leur récolte, on achèterait du bon sucre (pas celui trop raffiné qui donne des caries et laisse trop de toxines), issu du commerce équitable, pour que tout le monde vive bien ! On choisirait une recette différente à chaque fois, chacun son tour, meilleur moyen de ne pas se lasser ou s'ennuyer ! Et on offrirait aux *Restos du Cœur*, une partie de nos pots, mettons, un sur dix – je ne vous parle pas de pourcentage, je vais vous embrouiller ! Ça serait nos « confitures du cœur », faites avec amour.

On pourrait aussi faire de bonnes soupes, j'ai quelques recettes secrètes que vous adorez ! Est-ce la gourmandise qui développe l'imagination ?

Voilà comment le travail deviendrait un acte d'amour... Est-ce que je rêve trop ? Où est-ce que ce sera la réalité de demain ? La vôtre ? Le sens de vos vies ? Dégustez-vous l'existence avec bonheur ?

Moi, je dis que oui...

Les plus belles réalisations naissent dans des cœurs d'enfants... J'ai confiance en vous, mes chéris, en ce que vous allez construire... et surtout, je vous aime !

***Samedi 21 mai 2016... Dernière lettre***

Coucou mes petits soleils

Aujourd'hui j'achève ces quelques pages au milieu des cartons : je déménage !

Que de trésors retrouvés au fond d'un tiroir, d'une malle, des petits bouts de papier qui me replongent dans une belle histoire d'amour... Fugitive et que j'avais oublié ou d'autres, qui me serrent le cœur, car liées à de grandes souffrances. L'élan du cœur m'a parfois propulsée dans de sordides histoires de violences et de désespoir où pourtant, la passion de ces esprits, malades de ne pas savoir aimer, illumine les quelques mots d'une lettre.

Le présent c'est vous quand vous vous élancez dans mes bras criant avec vos regards ensoleillés de bonheur et même mon petit bout de chou de 5 mois m'accueille avec un sourire fendu jusqu'aux oreilles (sans exagérer), des yeux brillants et des éclats de rire.

Et que dire des copains, des amis, qui en cette période de chaos du cœur et du corps, de bousculade, de désorganisation et de *déboussollement*, m'appellent, me proposent leur aide... Au moment opportun ! Chaleur a sa lumière ! Si ça, c'est pas de l'amour ? C'est que je n'y comprends rien !

L'amour c'est mon moteur, mon seul moteur.

Si j'en avais reçu plus, enfant, je n'aurais pas autant souffert.

L'amour, c'est la fête du corps, du cœur, de l'esprit, il n'y a pas plus beau. J'en ai reçu, avec les hommes que j'ai aimés, mais hélas, ça n'a jamais duré. C'est comme la rencontre fugace de deux planètes trop éloignées. Je n'ai vécu que des chassés-croisés, folles poursuites, plutôt que le long cheminement partagé auquel j'aspirais. J'aurais rêvé de complicité, de courbes emmêlées, qui s'arrondissent de concert, qui s'amplifient. Mais cette magie vibratoire est tellement fragile... J'ai aussi eu des relations reconfortantes, avec une confiance, une affection solide, mais sans ce grain de folie qui transcende tout ! C'est important pour moi, pour mon équilibre, mais c'est différent, plus calme.

L'amitié c'est central, c'est là que je trouve la complicité et la fantaisie que je recherche, mais sans la relation charnelle ! Souvent, les hommes de mon âge sont éloignés de ça, par peur, par besoin de tranquillité, ils ne vivent pas cette effervescence que j'apprécie ! Alors, avec mes amies, je m'autorise toutes les audaces... Nous rigolons de tout, sans barrières...

Voilà, j'achève ces quelques pages en écoutant du blues, la musique de l'âme... our par excellence ! N'hésitez pas dans quelques années, quand je ne serai plus là, à mettre un bon vieux disque de blues en pensant à votre mère-grand. Je suis sûre qu'il se passera quelque chose entre nous !

Béatrice Brunel

## Chahutée

J'aime bien rire. J'aime bien les choses, les moments gais.

C'est pour ça que je me revois souvent dans la quarantaine... des années douces. Cheveux châtons, longs jusqu'en dessous des épaules, détachés. Le matin, je prends le temps de me maquiller soigneusement ! Mascara et trait noir soulignant l'œil, fard bleu sur les paupières et rouge à lèvres cerise... Pas de fond de teint, ma peau ne le supporte pas.

Mais maintenant, plus de maquillage du tout. Je suis devenue allergique alors mon visage reste neutre, un peu caché par mes lunettes. Je garde tout le temps mes cheveux coupés courts, c'est plus pratique à coiffer et ça me va mieux, depuis que j'ai passé la cinquantaine, si je les laisse pousser ils se mettent en pétard et j'ai l'air d'une folle !

Mais attention ! J'aime toujours autant rigoler. Oh oui ! La parole vive, la plupart du temps je suis gentille, mais il suffit d'une critique ou d'une attaque et je deviens méchante ! Je ne mâche pas mes mots, j'ai la colère facile et la rancune tenace... mes sœurs en savent quelque chose ! Pas d'inquiétude, c'est rare, je sais rendre service et être là pour les gens qui comptent.

La famille, on voudrait se voir tous, mais en fait on ne se retrouve que pour les enterrements... Avec mes cousins, tout petits on se voyait beaucoup grâce à nos parents qui se fréquentaient, mais après, au fil de la vie et des changements, on s'est éloigné, certains sont partis à Donzère, à Pierrelatte, à Valence... nous sommes éparpillés dans la région !

Dans le projet, je suis la seule de Saulce, je sais que le groupe ne se croisera pas après le projet, c'est dommage, ça m'est déjà arrivé,

avec d'autres groupes, quand l'action est finie, chacun repart chez soi, on se donne nos numéros de téléphone, mais ça ne suffit pas. Moi, j'ai rappelé les personnes, pour garder le lien, mais ça allait à sens unique, on ne me téléphonait jamais, alors j'ai arrêté. Et puis maintenant, je ne suis plus très disponible, mon papa est mort il y a 7 ans et je suis très souvent chez ma maman pour la soutenir. Elle habite à la campagne, elle a 76 ans et a besoin d'être aidée ; je vais chez elle à pied, à la ferme Grimaud où mon père a passé sa vie comme ouvrier agricole.

Mon papa est du coin, le hameau des Tourettes à Mirmande, ma mère était à l'assistance publique de Lyon depuis l'âge de 5 ans (on ne pouvait jamais en parler... c'était secret et douloureux). Lui et ses huit frères et sœurs avaient grandi dans un château où leurs parents étaient gardiens. Moi, je suis l'aînée de la fratrie, j'ai deux sœurs et deux frères. Mais je ne les ai pas vus grandir, j'étais depuis très jeune en pension à Montpellier pour me soigner. Dès ma naissance, tout est allé de travers pour ma santé, née prématurée, je ne pouvais pas respirer, je suis restée plusieurs semaines en couveuses et sous respirateur à l'hôpital de Montélimar... par la suite, ça n'a été qu'une litanie, une opération pour mes yeux, de multiples fractures aux membres, plusieurs opérations aux bras, la main. J'avais une maladie des os, on m'a soignée avec de grosses doses de cortisone en injections, mais j'ai eu des effets secondaires et vers mes 8 ans, mon état nécessitait des soins constants donc ma mère m'a envoyée en pension à Montpellier où des infirmières me soignaient en même temps que je poursuivais ma scolarité, jusqu'à mes dix-sept ans, c'était pris en charge par les allocations familiales, c'était une pension pour filles « les oiseaux ». Hélas, cette arthrite aiguë ne m'a jamais lâchée, additionnée à l'asthme à partir de mes dix-huit ans... Comme si ce n'était pas suffisant de traîner ça tout au long de ma vie, j'ai aussi attrapé un lupus en arrivant à mes cinquante ans ! Maladie de la peau spécialement dédiée aux femmes, heureusement rare, mais c'était pour moi !

Mon père est mort le 17 août, en rentrant de ma fête d'anniversaire... j'avais 48 ans. Il faisait très chaud, il était très fatigué, mais il bricolait quand même dans son jardin... malgré sa bouteille d'oxygène ! Et voilà que dans la soirée, ramené de la fête par ma sœur, en voiture, son cœur s'arrête ! Je ne veux plus jamais fêter mon anniversaire à cette date !

Petite, je mangeais toujours debout, je refusais de m'asseoir... mauvaise volonté ou trop de douleurs en position assise, qui saurait le dire à présent, comme je n'avais pas droit au lait, ma grand-mère me faisait des soupes de pâtes pour le goûter... Ce régime de faveur m'a valu le titre de « la gâtée » de la part du reste de la famille...

Je suis arrivée à l'école à Montpellier à la rentrée de 1970, j'avais 8 ans. Mes parents m'avaient emmenée en train depuis Montélimar. Ce pensionnat était l'institut médico-éducatif « Les oiseaux », spécialement dédié aux filles. Nous avions classe tous les jours, mais il s'agissait aussi de nous apprendre à nous débrouiller toutes seules dans la vie, on nous habitua à ranger nos chambres et les nettoyer, à coudre, à cuisiner. Les jeudis après-midi, c'était chouette, on prenait le bus avec les enseignantes et on allait se balader, parfois au jardin des plantes, parfois au zoo, on nous faisait faire aussi de la gymnastique. Petite, j'y restais aussi les week-ends, car mes parents ne pouvaient pas venir me chercher en train à cause du prix des billets. Mon papa était simple ouvrier agricole, le budget était serré, d'ailleurs, c'est la CAF qui finançait ma scolarité en institut. Le dimanche, une monitrice m'emmenait à la messe avec les autres filles qui restaient, on avait eu le droit de regarder la télé, la veille au soir, comme le mercredi soir, car il n'y avait pas cours le lendemain matin... mais on ne choisissait pas le programme ! Un dimanche par mois, on pouvait recevoir la visite de nos familles, mais moi, toujours à cause du coût pour 5 billets de train, c'était rare... Souvent, ma maman venait toute seule, elle m'apportait des photos de mes frères et sœurs... précieux moments de tendresse.



Plus grande, j'avais le droit d'aller me promener au centre-ville de Montpellier, d'abord accompagnée d'un professeur, avec mes copines, puis quand on a été autonomes, toute seule... Parfum de liberté. À cet âge, aussi, j'ai pu prendre le train toute seule et revenir plus souvent chez moi, de temps en temps pour un week-end, et surtout à chaque période de vacances ! Mes parents me donnaient de l'argent de poche, alors les balades en ville en étaient égayées, à la recherche de quelque chose à s'acheter dans une jolie boutique !

Tout le temps où j'étais en pension, je revenais aussitôt que je pouvais. En train. Trois semaines l'été, pour les vacances, et ensuite un week-end sur deux, là j'étais contente, car je profitais de ma famille, sinon, comme les vacances de Montpellier étaient décalées avec celles d'ici, je profitais moins de mes frères et mes sœurs.

L'été, nous allions chez des amis de mes parents, en Ardèche, le pays s'appelle Boffres. C'est un petit village médiéval, nous prenions les glacières et allions pique-niquer dans la campagne, sous les châtaigniers. Après le repas, nous ramassions des fruits des bois délicieux, des framboises que nous mangions tout de suite avec gourmandise. Quand on en trouvait beaucoup, on faisait une provision pour les cuire en confiture, une fois de retour à la maison. On riait, on courait dans les champs, on respirait le bon air, nous étions tous heureux !

À l'automne, on y retournait pour ramasser des châtaignes. Mais cette fois, ça piquait, les bogues sont redoutables ! Il ne fallait surtout pas oublier les gants. Et pas de récompense gourmande immédiate ! Pour se régaler, il fallait attendre notre retour et que maman ait fait la confiture...

Après ça, je ne rentrais que le lundi à la pension, j'arrivais en fin de matinée et les sœurs n'aimaient pas trop ça... J'étais une bonne élève, mais on m'a surtout appris à faire le ménage et la cuisine et je n'ai passé aucun diplôme.

Dès ma majorité, j'ai travaillé comme ouvrière agricole pendant 4 ans, je ramassais les fruits, à Loriol puis à Saulce, j'ai fait ça pendant des années à la belle saison. J'étais inscrite à l'ANPE et je cherchais activement du travail, mais mes soucis de santé me limitaient. J'étais assez seule, la pension m'avait éloignée des jeunes du coin qui étaient de ma génération et je n'ai pas vraiment réussi à retisser ces liens.

Ensuite, j'ai travaillé au restaurant scolaire pendant quatre ans, j'encadrais les enfants pendant le repas de midi ; j'ai laissé cette place quand je suis partie habiter à Ancône. Une heure trente par jour, ça ne payait pas assez pour continuer les trajets.

Je n'ai jamais réussi à retrouver du travail, chaque fois que j'annonçais me déplacer en bus, ma candidature était mise de côté, mes soucis de santé jouaient aussi beaucoup contre moi, mais je ne me voyais pas les cacher. Un jour, en 1989, l'ANPE a fini par me radier et je me suis retrouvée au RMI, puis au RSA. Je n'ai jamais pu trouver un travail qui me convenait, je ne pouvais pas apprendre à conduire avec ma vue. J'aurais beaucoup aimé travailler avec des personnes âgées, m'occuper des repas, mais je n'ai jamais été recrutée pour ça. Il y a quelques années, j'ai renoncé à trouver du travail ; après tellement de réponses aux annonces, de courriers, de convocations, d'entretiens pour rien, j'en ai eu marre, j'étais épuisée de toute cette énergie consacrée pour rien. Maintenant, je ne cherche plus, et ça va très bien comme ça.

J'ai vécu 9 ans avec mon amoureux, Georges, d'abord à Ancône puis sur Viviers. C'était une rencontre toute bête, à un repas de famille chez l'un de mes beaux-frères, c'était son oncle. Mais comme il était plus âgé que moi, quand je l'ai présenté à mes parents parce que je voulais m'installer avec lui, ça s'est mal passé. Il y a eu une coupure avec ma famille, ils ne voulaient pas le voir. Il avait déjà des enfants, 5 d'un premier mariage, mais je ne les ai jamais rencontrés, ils ne voulaient pas voir leur père et avec une autre compagne, une fille qui était toute petite quand nous sommes rencontrés.

Je n'ai jamais pu avoir d'enfant à cause de ma santé, mon corps n'aurait pas supporté, les médecins m'avaient alertée très jeune. J'ai été heureuse avec lui, il était routier et quand on pouvait je partais avec lui sur les routes ! J'ai vu des endroits magnifiques... j'ai pu aller à Paris avec lui. Mes parents refusaient de me recevoir à cette époque, mais tant pis. Après, ça a été moins le bonheur quand il a été licencié, il a découvert en même temps qu'il avait des dettes de son précédent couple, sa compagne avait compte commun avec lui et l'avait déclaré au chômage pour toucher les Assedic sans qu'il le sache... Juste quand il ne pouvait plus les payer !

Il est décédé en décembre il y a 17 ans, il était malade, des artères qui se bouchaient. À la suite d'une opération, il est resté paralysé, et l'un de ses frères a contacté ses enfants les plus grands. Je ne les connaissais pas, mais les ennuis ont commencé... Ils refusaient de payer les soins restés à leur charge. Comme nous n'étions pas mariés, moi, je n'avais pas le droit d'accéder au compte bancaire de Georges pour régler ça... ça a été un bazar pas possible et des conflits ! Sa petite fille avait un peu plus de 10 ans... je l'avais connue petite, je l'avais choyée quand elle était avec nous, et soudain sa mère a refusé que je la revoie, après le décès de Georges. C'était tellement dur pour moi, j'ai baissé les bras et j'ai renoncé à ce lien. Après ça, j'ai mis ma vie sentimentale de côté, je ne voulais pas revivre une histoire avec un homme ayant des enfants, et à nos âges... En plus, à sa mort, il avait des dettes, et ses enfants m'ont obligée à les payer, j'ai dû rembourser pendant cinq ans, en ponctionnant mon RSA mensuel déjà peu confortable !

Après, je suis revenue habiter à Saulce, pour me rapprocher de ma famille... J'ai tout laissé aux enfants, je n'ai rien emporté. Je leur ai juste appris qu'ils avaient une petite sœur de 10 ans, ils ne le savaient pas... ils ont dû partager l'héritage avec elle.

\* \* \*

Parfois, avec mes frères et sœurs, on regarde des photos et on se rappelle notre enfance. Quand on a été un peu grands et qu'on avait le droit de se promener tout seuls... d'abord à pieds, puis en vélo, là, on allait à Montélimar faire les magasins, ou à Loriol ! J'aimais bien les balades quand une copine venait avec moi de Montpellier et couchait chez moi. On passait la plupart du temps dehors, on préférait ; après, le soir, on regardait un peu la télé, puis on se racontait des secrets... Sur les vieilles photos, on me voit souriante, vers mes 14 ans, heureuse de la liberté gagnée avec le droit de me déplacer avec une mobylette ! Parfois, j'allais jusqu'en Ardèche...

Actuellement, ma santé me handicape beaucoup, l'arthrite, l'asthme, le lupus, l'appareil respiratoire, mes problèmes de vue qui ont découlé des traitements mal adaptés, tout ça m'a valu la reconnaissance de travailleuse handicapée, mais sans allocation, alors je dois vivre avec le RSA. Un jour, en 2012, j'ai eu une violente crise d'asthme et le médecin m'a donné dans la précipitation le médicament qu'il n'aurait pas fallu... me voilà directement aux urgences de la clinique Kennedy à Montélimar.

Le matin, je vais faire mon tour au village, à pied, j'achète ce qui m'est nécessaire, et après je vais souvent jusqu'à la ferme où habite ma maman, voir si elle a besoin de quelque chose, nous mangeons ensemble et je rentre l'après-midi chez moi ; j'aime marcher... Je m'occupe avec elle du potager et quand c'est la saison, de la cueillette et des conserves !

Je vais voir parfois des personnes âgées du village, ou des amis. On m'a baissé le taux d'invalidité reconnu par la sécurité sociale, sous prétexte que je peux me laver et m'habiller seule ; je n'ai pas compris leur logique, c'est vrai que je peux prendre soin de moi, mais à cause du lupus je suis fatiguée, si souvent, parfois dès le matin, le moindre geste quotidien est alors un combat... Quant à pouvoir travailler dans mon état... inenvisageable. Mais ce n'est pas reconnu, alors je reste dans le circuit RSA.

J'aurais aimé être puéricultrice, c'était mon rêve... Quand j'étais jeune, à l'école, on me disait que je réussirais, que j'étais douée, que j'avais quelque chose avec les enfants... mais je n'ai jamais fait d'études.

Sans emploi adapté à ma santé, je suis donc bénéficiaire du RSA depuis des années. Vous voulez savoir à quoi ressemble ma semaine ? Comment je fais pour vivre comme ça ? Je pourrais vous dire que même au RSA, tout est permis... Mais...

Lundi : impossible de sortir voir des amis, je ne peux pas me déplacer... je suis trop fatiguée et je souffre.

Mardi : journée réussie, la blague ! Panne de réfrigérateur...

Mercredi : ça ne va pas mieux, je reste au lit...

Jeudi : journée avec mes amies. Ça me fait du bien, on échange sur nos ressentis, nos vies, nos histoires personnelles...

Vendredi : j'aimerais sortir marcher, mais je ne peux pas !

Samedi : je vais au cinéma avec les copines !

Dimanche : repos forcé. Je réfléchis et fais l'inventaire de tout ce que je ne peux pas m'offrir ! C'est comme si toutes les portes se fermaient devant moi, quand j'essaie de forcer, elles claquent et se referment sur mes doigts, sorte de punition ! Je n'ai pas de droit... Pas d'autres droits que le RSA... Je me dis que ma vie c'est trop la routine... Qu'est-ce que je pourrai faire la semaine prochaine ?

Encore un lundi... Je rêve d'un magnifique voyage. Ça serait l'été, le soleil répandrait sa lumière et sa chaleur, je suis assise dans un car, il m'emmène à travers des paysages paradisiaques... le téléphone sonne, avec insistance, jusqu'à ce que je sorte de ma douce torpeur. Le rêve est bel et bien fini, c'est mon banquier qui m'annonce que mon compte est à découvert, que je dois vite régulariser la situation. Rude retour à la réalité. Malade et au RSA, il ne me suffit pas de fermer les yeux pour repartir dans mes rêves... Ma vie de chaque jour me pèse et

m'empêche tout écart, tout dépassement. Chaque effort est compté, chaque euro aussi. Il n'y a aucune place pour les loisirs, encore moins pour les voyages... Mes seules escapades sont imaginaires, quand je reçois une carte postale...

Depuis toujours, j'adore les photos. En prendre... En partager... J'aurais aimé en faire ma passion, voire mon métier, qui sait ? Mais avec mon parcours et ses multiples obstacles, ça n'a pas été possible. Et maintenant, les appareils sont de plus sophistiqués et coûteux... l'idée d'apprendre s'éloigne de moi, vu mon âge et l'impossibilité d'obtenir des aides pour ça. Déjà, pour me loger, ça a été difficile... C'est dingue comme les gens peuvent couper court à toute discussion dès qu'on annonce toucher le RSA... C'est violent. Déjà qu'on me rappelle sans cesse que je ne suis pas instruite ! J'ai le sentiment qu'on m'a toujours rabaissée, sans jamais me donner la chance de prouver que j'étais capable de quelque chose. C'est démoralisant de m'apercevoir que nous sommes en 2016 et que rien n'a changé, les préjugés claquent toujours comme des couperets... C'est une manière de maintenir l'exclusion de la société, on nous aide juste un peu, sans nous aider vraiment...

Alors, au quotidien, je fais du mieux que je peux. Quand je ne souffre pas trop, je me sens plutôt bien dans ma vie, je n'ai envie de rien de spécial, ça tombe bien, je ne peux pas vraiment m'offrir plus ! J'aime bien les histoires, les films, où qu'on me raconte une aventure, j'apprécie les lectures aussi mais je ne vais pas souvent à la bibliothèque. Ce qui me convient le plus, c'est d'aller marcher dans la campagne, seule, à mon rythme, quand mon corps me le permet... Sinon, en dehors de voir un peu ma famille et mes copines, j'aime rester allongée et m'adonner à la rêverie... Plus douce, ô combien, que la réalité...

J.F.

### Toc-toc... Qui est là ?

Mais qui est cet homme surgi du coin de la rue sur une moto ?

Sous le casque :

Cheveux courts, poivre et sel, et herbes de Provence.

Yeux (ou) verts le jour, noirs la nuit.

Oreilles (dé) collées, à l'écoute du monde.

Nez mal né, bouche bée...

Il saute de sa moto et traverse la rue d'un pas assuré, en direction de l'entrée d'un immeuble au décor Pop Art.

\* \* \*

Je suis dans la cuisine, je me suis préparé un café qui termine de couler. Petit appartement, agencé autour d'une grande pièce de vie. À portée de main, sur une étagère, un poste radio Tivoli à la technologie hi-fi au son incomparable. Sans aucune touche superflue, pas d'écran aveuglant, aucune fonction compliquée. C'est le *Model One*, créé par Henri Kloss. La seule question à se poser quand on veut l'acheter, c'est de savoir de quelle couleur on veut le choisir. J'appuie sur la position *On*. Le poste se met en route, un led bleu indigo indique son état de marche, et en synchronisé, j'entends :

– *Vous venez d'écouter le classique des Rolling Stones, « **Satisfaction** », suivi de l'incontournable tube de Led Zeppelin « **Whole Lotta Love** » !*

J'aime écouter la radio assez fort, ça me donne de l'énergie. Je reprends quelques gorgées un peu amères, encore bien chaudes, j'aime le café bien noir. À ce moment-là, je regarde l'horloge rouge vif, en forme de guitare Gibson Les Paul, il est 16 h 30. Le printemps est là.

Un aboiement se fait entendre à travers la cloison, c'est le chien de la voisine, un Shih Tzu, petit animal joyeux et joueur. Il fait beau, le ciel ensoleillé fait remonter les souvenirs. Je ne sais pas pourquoi chaque jour ma mère donnait un prénom différent à mon père. Elle était quasiment née avec un chiffon à la main, qu'elle utilisait de manière habile pour traquer la moindre poussière. Elle l'attrapait toujours, comme par magie. L'illusion était parfaite.

*– Il est où le progrès s'il n'est pas partagé par tous ? Quel progrès si on respire un air pollué et si on mange une nourriture empoisonnée ? Si le poisson se raréfie et les espèces animales disparaissent ?*

Il faut que je m'y mette. Je dois impérativement faire le ménage. Je n'ai pas le choix. Après avoir trié, classé, rangé, lavé, il faut faire la poussière. Ah ! La poussière, quelle calamité ! Saleté de poussière, je la hais. Elle resurgit tout le temps, sournoise. Qui a inventé la poussière ? Quelqu'un peut-il me le dire ? Ce que je sais, c'est qu'il ne mérite pas le prix Nobel, quelle qu'en soit la catégorie.

*– On nous fait avaler des couleuvres. On nous assène des discours soporifiques. Pourtant le rôle des politiques n'est-il pas de relever le niveau de vie des citoyens-électeurs ? Défendre des causes est essentiel pour le mieux vivre ensemble, alors que l'on a l'impression que leurs politiques engendrent le développement de dysfonctionnements dans la société. Intox et enfumage sont sur un bateau, si l'un tombe à l'eau, l'autre reste !*

Aujourd'hui, objectif poussière ! Je dois la débusquer, être précis et traquer le moindre grain. Un coup de balai et elle est dissimulée sous le tapis, mais ce n'est pas une bonne idée. Utiliser plutôt un pinceau souple, un chiffon mouillé ou un plumeau qui l'attire comme un



aimant, cela fera bien mieux l'affaire. Épousseter, l'enlever même où elle n'est pas visible... Je commence ?

*– L'idéaliste a du mal à composer avec la dure réalité du quotidien. Du coup, il se protège en se réfugiant dans les rêves, ce qui n'arrange rien, il faut le reconnaître. De même, on oppose souvent les rêveurs aux pragmatiques. Si les rêveurs mettaient un peu de pragmatisme dans leur vision, ils seraient plus écoutés.*

C'est vrai ça. Comment les hommes peuvent-ils s'entendre puisqu'ils ne voient pas le monde tel qu'il est, mais tel qu'ils sont ? Le gauchiste voit un monde idéalisé, l'homme politique le voit selon ses idées, le religieux voit un monde régi par ses croyances, le capitaliste le voit selon ses intérêts financiers. Comment les hommes peuvent-ils s'entendre s'ils ne comprennent pas le sens figuré, le second degré, la métaphore ou la satire ? Attention, je suis en train de me laisser distraire de mes bonnes résolutions ménagères par ce que j'entends. Je regarde sous le lit. Je vois une multitude de moutons, je décide de les laisser tranquilles. Ça me fait tout de même penser que bientôt, les moutons vont aller voter. Un troupeau docile qui courbe l'échine. On nous formate, c'est la condition sine qua non du conditionnement.

*– Les gens qui sont au RSA sont aussi des consommateurs, tout leur pécule mensuel est directement réinvesti dans la société de consommation, aucune économie, ou si peu.*

Oui, nous on a peu, on doit gérer très très sérieusement, c'est difficile de boucler le budget, si jamais on arrive à économiser un peu, c'est 20 ou 30 euros. Avant d'avoir un bas de laine, il peut couler de l'eau sous les ponts et certaines personnes bénéficiaires du RSA ne mangent pas deux repas par jour, quant à se chauffer tout l'hiver convenablement, un véritable défi ! Pourtant, on paye aussi des impôts, ça s'appelle la TVA, et même les SDF n'en sont pas exclus !

– Après le bulletin météo, la pensée du jour est celle de Jean Yanne « tout le monde veut sauver la terre, mais personne ne veut descendre les poubelles ! »

Si un monde meilleur a cessé d'être un objectif, ce qui compte alors c'est de préserver les acquis. Battons-nous en mémoire de la lutte des anciens ! Rendons ainsi hommage à leur volonté d'améliorer le sort des humains.

– Et pour terminer le programme musical de cette heure, écoutons les Beatles avec « **Because** », puis Jeff Buckley et son interprétation magistrale de « **Hallelujah** » de Léonard Cohen.

Comme il est écrit dans la Genèse 3:19 « tu es poussière et tu retourneras à la poussière ». Je contemple un miroir. Lui aussi a de la poussière. Le reflet n'est pas parfait. Alors ? Ce que l'on voit, est-ce la réalité ? Oui... Mais inversée. Nous voyons donc une réalité qui n'est pas la vérité. Je me souviens de cette phrase entendue dans le poste « Un travail qui ne sert à rien, sinon à faire baisser les chiffres du chômage. Donc rien signifie quelque chose. » Je tends l'oreille...

– Le monde et sa complexité : augmentation de la pollution, dangers écologiques, réchauffement climatique, diminution des ressources. Aujourd'hui l'héritage que les hommes laissent à un coût. Qui va payer l'addition ? Nos enfants, bien sûr.

Je n'ai rien contre le travail. C'est normal de travailler, cela dit, le temps passe. Aujourd'hui, je ne ferai ni la vaisselle, ni les sols, ni les vitres. Je suis aux abonnés absents. Et cette satanée poussière qui fait

semblant de partir, mais qui, immanquablement tel un boomerang revient toujours. Demain, lundi, j'm'y mets !

Au fait, je ne me suis pas présenté, je suis Charlie.



### Mes phares dans le guidon

**Ce matin-là, je suis à vélo, je vais au marché me ravitailler en fruits et épices. Le téléphone sonne. C'est une amie, elle est en plein désarroi, c'est important. Je m'arrête sur le bas-côté un peu malhabile sur mon vélo, je me hâte de prendre l'appel, j'entends sa voix, son émotion et je perçois qu'elle est très troublée, pleine de remous. Je lui apporte mon soutien dans un moment difficile pour elle. Puis je raccroche. Je ne peux m'empêcher de penser à cette citation : « la vie ne se gaspille pas, pas même une journée ».**

Puis une onde d'émotion me fait basculer de mon vélo. Je ne pensais pas qu'une brèche s'ouvrirait ce jour-là... mais soudain je me revois fillette, à l'époque sur mon tout petit vélo rose, à tourner en rond autour de la table du salon. Mon cerveau me projette dans une autre dimension, un autre univers, où le monde est celui des grands qui courent, brassent du mouvement, des mots.

Soudain, cet enfant intérieur revient me parler, cette fillette avec ses deux polarités, positive ET négative, en synergie quelquefois. Mes deux pôles d'énergie bio, ceux qui me créent encore un vrai chantier intérieur, j'appelle cela mes canaux. Circuit d'énergie, émotif et émotionnel. Je débordais d'un élan vital positif, j'étais très vivante, mais parfois j'étais saisie de trouble, confuse, le sommeil me gagnait brutalement. Je devais recharger ma centrale énergétique, j'avais trop brassé. Le flux énorme de toutes les informations d'une journée m'était parvenu, j'avais besoin de souffler, j'intériorisais mes impressions, je vivais alors mon vrai monde intérieur, invisible de tous, en silence.

Dans mon éveil progressif d'enfant, entre 4 et 6 ans j'ai beaucoup apprécié la route des grandes vacances. C'est resté longtemps un moment de bonheur, gravé. Avec mon père, l'invitation au voyage

prenait tout son sens. Il avait l'art d'improviser, je me souviens de sa question surprise « *Est-ce que tu veux venir chez mémé ou rester à la maison ?* ». Là, c'était ma maison de tous les jours. Là-bas, chez mémé, c'était les vacances... et bien plus que ça ! Tout un monde à observer... La générosité et l'ambiance étaient dignes d'une maison d'hôte ! Ma grand-mère réservait toujours un accueil formidable, et la marmite était toujours prévue pour dix ! Alors oui ! La question de mon père me remplissait de joie, j'étais évidemment décidée dans l'instant ! Son visage me renvoyait une précieuse complicité, lui aussi avait le regard rempli d'un contentement doux.

Avant le grand départ, les préparatifs allaient bon train, je surveillais le moindre geste parfois j'étais toute en démonstration ! Quand je n'étais pas interdite de séjour dans son sillage, je collais aux basques de mon père et scrutais la progression des bagages et évaluais l'imminence du départ. Enfin, me voilà en partance... assise sur le siège arrière, côté passager, direction la longue route des vacances, j'étais calme à présent : cette fois c'était sûr, nous étions partis.

Je me souviens ne rien voir de la route, ma petite taille m'obligeant à me rehausser de cette manière, curieuse de reconnaître des endroits où nous passions à chaque fois, cela calmait mon impatience. Le long du trajet, il y avait un lieu qui ne trompait pas : je reconnaissais de loin la grande cheminée de Feyzin, la raffinerie se trouve en bordure d'autoroute, et l'odeur qu'elle laisse échapper était une alerte ! Mélange de soufre ou d'œuf pourri, quelle traversée, mon père s'activait à la manœuvre : pour fermer les vitres et couper les ventilateurs dans la précipitation, puis tracer la route avec le sourire... pendant que moi je me bouchais le nez et pestais en me rapetissant sur mon siège. Parfois je trouvais le trajet trop long, pour me sentir bientôt arrivée, je me laissais conduire sans prêter attention à rien... Près de mon père, j'avais le sentiment que rien ne pouvait m'arriver, j'étais en sécurité, à mes yeux d'enfant il était une forteresse. J'ai longtemps aimé être à ses côtés, j'éprouvais le sentiment de recevoir

beaucoup d'humanité, c'est ce qu'il dégageait et l'émotion que j'ai conservée. Dans ces moments précieux, le *je* se manifeste en silence, l'enfant garde, imprime emmagasine ses propres modèles. L'enfant réveille l'adulte qui sommeille depuis longtemps ! L'adulte se réactualise grâce à l'enfant...

Pour ma part, je grandissais principalement dans mon monde intérieur. J'écoutais beaucoup les discussions de mon entourage, jusqu'à ce que mes yeux brûlent de fatigue et mes paupières s'alourdissent, mais je luttai encore, alternant veille et sommeil. Les réactions des adultes m'étaient comme des énigmes que je tentais d'élucider... par exemple, quand on demandait à ma mère, en ma présence, si j'étais l'aînée, j'étais soudain étreinte par la gêne ! *Que devais-je en penser ? Était-ce une question normale ? Était-ce bien d'être l'aînée ?* Un flot de questions sans réponses assaillait mon esprit d'enfant. Cette quête incessante m'a poussée à rechercher la compagnie des plus grands. Je me suis immergée dans leur monde, facilement car ma famille m'offrait une panoplie d'adultes divers et variés, mais surtout nombreux. Je voulais découvrir toute seule les mystères des grands et ce qui est important. Je me suis mise à rêver ardemment du jour où je serais moi aussi enfin grande...

Parfois, ma mère m'accordait un peu de liberté. J'avais l'autorisation de rejoindre mes cousins, cousines et autres voisins au stade, passant une longue journée de bonheur avec ces grands. Ils avaient de la musique, qu'ils mettaient fort, les filles chantaient les tubes, et je me joignais à elles avec plaisir, ensuite elles parlaient de la vie, de leur vie, je n'en perdais pas un mot ! Quelle effervescence de me retrouver mêlée à leur univers adolescent. Ces soirs-là, pour m'endormir, inutile de lire les aventures de Martine !

Mon enfance est aussi marquée par grand-mère. Dans ces moments de liberté, elle restait à la surveillance, postée derrière ses volets, gardant l'œil sur tout ce qui concernait sa tribu ; si elle le jugeait nécessaire, elle intervenait vivement, le verbe haut, j'étais vite impressionnée !

**Doucement, j'émerge du sentier où je me suis embourbée avec mon vélo, et me voilà à l'horizon de mes 9 ans, avec mon père et mon frère.**

Comme tous les dimanches matins, nous partons tous les trois au marché à Bourg-Lès-Valence pour faire le plein de fruits et légumes. Sur le trottoir, mon frère et moi avançons les premiers, mon père ferme la marche. C'est lui qui porte le sac vide... Rien ne pouvait entraver notre avance, nous filions d'un pas régulier. J'adorais ce moment ; je sentais les bienfaits de la marche, mes bras ballants et détendus, l'air sur mon visage qui avait déjà un peu chaud... Nous attendions le moment où notre père nous confierait le cabas... Impatients de savoir à quel niveau du parcours ce serait, qui prendrait le premier tour... il arbitrait tout pour éviter la surenchère de nos enfantillages et les disputes sans fin. Il nous allouait exactement la même distance à parcourir, que ce soit à vide ou une fois les provisions achetées. J'étais si fière de cette responsabilité quand mon tour venait ! Sans doute que cette habitude hebdomadaire m'a appris le goût de l'effort, et celui de la marche.

**L'idée du sac à moitié vide ou à moitié plein restera en moi toujours un lien précieux ! Une filiation avec mon père, et ma grand-mère. Tout comme les fruits qui redonnent à l'âme son coup de fouet pour stimuler la maturation. Et je regarde, ce matin, mon filet vide pendouiller au guidon de mon vélo.**

Filet à provisions ou pas, j'ai finalement grandi et ce fut le moment de choisir un métier, pour moi ce serait la coiffure... Avec l'apprentissage, je suis entrée très vite dans la vie active, gagnant mes premiers petits revenus. Je me suis vite laissée accaparer par ma vie professionnelle, j'aimais ça, je prenais peu à peu de l'assurance, mes initiatives reconnues et les tâches que l'on me confiait, de plus en plus intéressantes, m'ont confortée dans ce choix. J'avais le goût de progresser et du travail bien fait, je me découvrais la persévérance nécessaire pour bientôt savoir accomplir tout ce qui m'incombait.



J'avais une maîtresse d'apprentissage super, Nicole, elle m'a donné ma chance en me formant solidement et m'a ouvert la voie. J'ai manqué mon anniversaire des 18 ans, mais c'est une autre histoire... Par contre j'ai réussi mon CAP de coiffure ! Ouf... Durant l'interminable attente des résultats, je redoutais chaque jour de devoir tout recommencer, je tournais en boucle le pénible souvenir de la tête à coiffer, arrimée à son étau, me permettant, chrono à l'appui de répéter pendant des heures les mêmes gestes, répétés jusqu'à la perfection. Quand la récompense de ces deux ans de labeur est tombée, j'ai eu envie de raser les longs cheveux de cette fichue tête ! Jouer à la poupée n'était vraiment pas mon truc...

Un beau matin de printemps me ravive ! Pleine d'énergie, je suis partie, sourire aux lèvres et CAP en poche, me placer sur le marché du travail. Pourtant, j'aurais pu ne jamais devenir coiffeuse ; ce projet est passé à deux doigts de s'envoler, c'est le cas de le dire ! J'avais treize ans, nous étions un soir d'été, je portais mes sabots en bois, que j'adorais. J'apporte à mon père qui est au fond du jardin, deux bouteilles d'eau fraîche pour le repas du soir, que je serre contre moi. Je dévale les escaliers, confiante. Trop confiante. La vitesse m'emporte l'un de mes sabots ripe méchamment et je vole dans le décor avec pertes et fracas. Je me récupère en bas, étourdie par le vol plané, et je vois que ma main a décidé de faire corps avec un gros tesson de bouteille... L'entaille est profonde, le sang remonte de loin, à profusion. Je cours rejoindre ma mère, elle panse la blessure et me rassure « *Ce n'est rien, ça va passer !* ». Je ne sais pas trop quoi en penser et ne suis qu'à demi-confiante avec son diagnostic... mais je n'ai pas le temps de m'éterniser sur mes doutes, vite fait bien fait, je remplis deux nouvelles bouteilles et je rejoins enfin mon père.

Je sais qu'il est la bonne oreille pour écouter mes plaintes... « *Papa, je ne me sens pas bien... Je suis tombée dans l'escalier et j'ai un bout de verre qui m'a entaillé la main. J'ai mal, j'ai envie de vomir.* » Il me rassure et semble confiant dans le bandage soigneux de ma mère, mais

je répète mes jérémiades en boucle, en vain... Finalement, je ne partagerai pas le repas de la famille ce soir-là. Je n'ai plus faim, je me sens faible, ma main me lance et s'alourdit sous la gaze, je m'endors le regard rivé sur la poupée confectionnée par ma mère autour de la blessure. Le lendemain, je me réveille très tôt, je rejoins mon père, installé dans la cuisine avec son café. « *Papa, j'ai toujours très mal et j'ai deux doigts recroquevillés au creux de la main, je ne peux plus les bouger !* ». Il regarde ma main, me touche l'annulaire et l'auriculaire, qui restent figés, sans réaction. Ni une ni deux, il m'emmène dare-dare aux urgences, de mes éclats de verre, je ne brillais plus...

Me voilà vite toute seule dans un box de consultation froid et aseptisé, je suis très anxieuse. Heureusement, mon père connaît vaguement l'urgentiste qui nous reçoit, il discute avec elle pour essayer de faire avancer mon auscultation, et ça fonctionne, j'attends assez peu. Elle vient avec une aiguille, je n'en mène pas large, pique le gras de la main, mais je ne sens rien. Le diagnostic est alors posé très vite... je suis devenue une vraie urgence ! Elle passe plusieurs coups de fil sur le champ, moi, je commence à trembler, de froid, de peur... Son message est très clair : si je ne suis pas opérée dans les heures qui suivent, je perds mes deux doigts.

Dans l'heure qui suit, me voilà déjà à Grenoble, dans le service de chirurgie réparatrice de la main, il s'agit de récupérer deux nerfs et deux tendons sectionnés hier soir dans la chute... j'ai eu le meilleur ambulancier qui soit, mon père ! J'étais morte de trouille, et j'imagine maintenant que mon père aussi, le trajet s'est fait bien plus vite que d'habitude, mais il n'a rien affiché de son angoisse. À présent, je suis prise en charge par les infirmières, je passe toutes les étapes au pas de course, déshabillage, nettoyage, rhabillage, présentations si rapides des acteurs que je ne retiens rien, arrivée au bloc, j'ai juste le temps de me retourner pour voir le signe de la main de mon père et on m'engouffre dans la salle d'opération. C'est parti pour une intervention de deux heures, je ne suis pas endormie complètement, je

vois des choses malgré le drap tendu devant mon bras, mais surtout j'entends tout ! L'équipe médicale est aux taquets ! Un peu plus tard, le chirurgien semble s'apercevoir que je suis un humain. Il me demande ce que je veux faire plus tard ; le temps de réagir qu'il me parle vraiment, je réponds que je serai coiffeuse... enfin... s'il répare ma main ! Sinon, je ne serai jamais admise en préapprentissage. Et il l'a fait. Un clin d'œil lumineux m'éclaire, signe pour une évolution, une direction...

Diplômée, j'ai été embauchée rapidement dans un salon. Et j'ai quitté le logement familial. Précieuse indépendance financière... je me passionnais toujours autant pour mon métier, heureuse de découvrir de nouvelles techniques de coiffage, de m'adapter aux organisations spécifiques de différents salons. Je me faisais fort d'obtenir rapidement de bons résultats, fière d'allier qualité et rentabilité. Ma profession était gratifiante et elle m'apportait en plus un agréable lien social à travers le contact avec les clientes. Durant cette longue période de travail acharné, je crois que j'étais comme en pilotage automatique. Je pensais rendement-rendement, ne regardant pas à la dépense d'énergie, le travail c'était du temps, de l'argent, du service... mais sans m'en rendre compte, j'accumulais de l'épuisement. Immergée dans les moments d'affluence quand aurais-je pu placer l'expression qui incite à « faire cas de soi » ? Le soir, mon format de référence était devenu la fatigue... Mais comment témoigner de ces signaux ?

Qui m'aurait expliqué ce que je vivais à cette époque ? Personne. Si d'aventure je m'étais engagée dans cette voie, ça aurait été en contradiction avec mes impératifs et besoins matériels, donc tout à fait contre-productif ! Comprendre cette fatigue, quels mots mettre dessus, dans ma chronologie espace-temps, je maîtrisais mal ce genre de questionnement, relevant du méandre. Je n'étais pas dans le déni, mais en situation de faiblesse... Avec une absence de mot pour m'expliquer. « Mais bon sang, qu'est-ce qu'il m'arrive ? » Pas question

de rester comme cela, je me sentais m'éloigner du cosmos. De vraies questions s'imposaient à moi : « pourquoi suis-je réduite comme cela ? Et qu'est-ce que le rythme ? » Mon débit de parole s'appauvissait, j'étais en bout de course sans véritablement comprendre. « STOP. Le baratin, le paraître, l'abondance ». Alors pour sortir du cercle infernal, j'ai commencé un travail sur moi. Un vrai chantier. J'ai d'abord dû trouver par quel « bout du moi » commencer, accompagnée dans cette démarche d'introspection. J'ai ensuite retrouvé le B.A.BA, retrouvé les verbes d'action pour penser, rajouté les mots qui me manquaient pour me raconter... J'ai trouvé un nouveau format de référence, remplaçant l'épuisement, moi, en mouvement, au présent. J'ai dû identifier, mettre du verbe et m'accrocher au rythme des saisons, me rappelant que la nature a du bon, elle redonne ses fruits à maturation, stimule le corps, l'esprit et le bout du « moi ».

Cette introspection m'a ramenée aux verbes d'action, a redonné du sens pour penser, a rajouté les mots qui me manquaient pour pouvoir me raconter sans me réprimer, ni m'ignorer dans mon monde émotionnel. J'ai trouvé un nouveau format de référence, remplaçant ce sentiment d'atrophie qui anesthésiait mon intellect. Depuis ce jour, j'ai découvert une lumière, un potentiel naissant, en moi.

Des années après, qu'est-ce que ça donne ? Mon journal personnel du matin va à l'essentiel : je suis devenue mon propre capitaine, j'organise et priorise mes tâches et mon travail avec méthode. J'ai le sentiment d'être sortie d'une programmation où le fil du temps et des saisons me bousculaient en me prenant toujours de court. La vie, c'est une grande aventure souterraine, avec des mutations et des explorations sans fin. Je sais, hélas, que moi je ne le suis pas... Je laisse quelques wagons derrière moi, pour voyager plus léger. J'ai l'âge de mon âge, nourrie de mes expériences précoces et pourtant pas vieillie trop vite. Je ne m'exclus en rien du chemin qui m'éclaire.

Avec quelques années de plus et moins ignorante, je traverse à présent ma cuisine et je m'exauce, mon présentoir à épices s'anime, j'aime le

dégradé des couleurs qui se déclinent au fond du bocal. Pas question de renoncer à du goûteux différent, je m'autorise à cuisiner du porc à l'ail, de l'agneau à la coriandre, c'est mon côté exploratrice vivante, mon canal créatif. Je garde en mémoire ces stimuli d'épices et de fruits comme un marqueur intemporel.

À 43 ans, mon essentiel, c'est de savoir que je compte pour quelqu'un... et de m'éclater dans ma passion, la cuisine !

Maintenant, ma cuillère à épice, c'est mon arme secrète. Mon exutoire aux injonctions actuelles qui voudraient nous pousser à un chauvinisme de bon ton. Pas question !

Du AH ! Du OH ! Depuis ma cuisine je crée du goûteux, c'est du gagnant-gagnant, un plat ou deux de l'universel comestible.

J'ai entendu de l'indigeste comme tout le monde, je dis ATTENTION et j'y vais avec le dos de la cuillère ça pique moins les yeux !

J'ai entendu : « Va voir là-bas si j'y suis ! » Alors je suis allée voir ailleurs.

J'ai entendu : « AH ! il faut bien qu'elle mette son grain de sel ! » Alors j'ai mis du piquant dans mes journées !

J'ai entendu « Viens pas ramener ta science ! » Alors j'ai ruminé mes interrogations...

J'ai entendu : « Oh ! Toi avec tes grandes phrases ! » Alors j'ai étendu mes investigations... Exploré l'histoire de *Il était une fois la vie*... Bref.

Avec ma cuillère à épice, lorsque je suis en cuisine, c'est comme si je fraternisais. Je vais au-delà de l'exclusivité, dans ma cuisine je suis comme un poisson dans l'eau qui BULLE ! Je vais et viens, je revérifie que rien ne manque à ma recette. En parlant de poisson dans l'eau :

J'ai en mémoire l'odeur d'amorce au poisson. Celle que mon père préparait comme appât, quelle aubaine ! Je peux dire que les poissons mangeaient bon ! Les jours de pêche, mon père investissait la cuisine avec tout son barda sur la table, pour travailler copieusement la mixture, il flottait une odeur d'anis et d'amande... À bien y réfléchir, les poissons, la rivière, la mer, tout se mélange sans faire de ramdam !

Puis il y a moi-terrienne, qui brasse, nageant dans le dédale de ma mémoire, je retrouve des stimuli qui datent... Le remède à l'ail de ma grand-mère qu'elle pilait pour confectionner une pâte désinfectante. Il y a aussi mon grand-père dans son potager, je le revois portant son arrosoir rempli, il était plein de dextérité et de passion ! Je passais vite mon chemin en le regardant, son jardin c'était son espace.

Allant sur d'autres terrains, une escale m'embarque, m'interroge, depuis longtemps les plantes et leurs effets m'intriguent. J'ai toujours vu là quelque chose de magique, de typique, de pas malfamé pour la santé. Dans l'immeuble où habitaient mes parents se trouvait un magnétiseur, il exerçait quelques heures dans la journée et alliait les propriétés médicinales des plantes à leurs vertus aromatiques et culinaires... Preuve qu'il y a bien une interaction santé-dermique se produisant à bon escient ! Comme il utilisait souvent le thym, le romarin, je trouvais que son sillage sentait fort....Un jour je me suis rappelée à son bon souvenir, cet homme respire toujours la santé ! Alors, l'idée de manger et de me soigner autrement par le biais des plantes s'est précisée, cela m'a ouvert à d'autres perspectives d'entretien.

Dans les matins clairs, la nature nous offre des aujourd'hui. À présent, j'ai mes incontournables remèdes et épices, dans ma cuisine : je tiens les herbes de Provence du bassin méditerranéen, le curry d'Inde, le ras-el-hanout du Maroc, le sumac du Liban ou de la Syrie, la coriandre provient de Grèce ou d'Égypte, le cumin du Moyen-Orient. À bien y

regarder, et après m'être documentée, je me rends compte que même les épices ont une origine dont la carte d'identité et le profil historique ont muté, de cargaison en cargaison au gré des siècles. Que me faut-il retenir ? M'égarer ? Ou m'égayer de cet héritage ?

Laissez-passer ! Me voici depuis quelques années, locataire d'un HLM populaire. Vous remarquerez que faire une immersion au fil des étages vous aiguise les papilles ! Pas un jour sans arômes, les couloirs se laissent traverser d'effluves, symboliques régionales et internationales. Je suis séduite, m'attachant à deviner et reproduire des mets, sortant de ma réserve, je me permets une liberté, une tolérance qui s'inscrit dans l'assiette. L'amarrage d'un seul projecteur...

Les divisions ? Des histoires ABRACADABRANTES qui me déplaisent. Je m'autorise à cuisiner du porc à l'ail, de l'agneau à la coriandre, c'est mon côté exploratrice, ma curiosité. Je ne veux pas craindre de mélanger les saveurs... En définitive, conservons notre état d'esprit, d'équilibre, en harmonie pour le bien de soi et de tous... Soyons la lampe et l'huile du temps, qui restent ici...

**Bon, il se fait tard. Émergeant de mes pensées rêveuses, je me rends compte que je n'ai pas vu arriver un orage carabiné. D'énormes nuages noirs ont recouvert le ciel et soudain presque plus aucune lumière ne filtre... C'est presque la nuit en pleine journée. Je repars vite sur ma bicyclette, mon sac de provisions ballotte a mon guidon. Le vent est doux, mes phares éclairent le chemin, j'ai encore une pensée pour mon amie dans la tourmente... Mais moi, j'avance. À mon rythme. Regarder dans le rétroviseur est prudent, ne dit-on pas « un homme averti en vaut deux ? » Moi, je veux que le soleil brille pour tous...**

Chrystel Versoix

### **Des lettres et des maux**

Il est 5 heures... Du « mat » bien sûr ! Et je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Autrefois, Jacques Dutronc chantait : « Il est 5 h, Paris s'éveille », mais dans ma rue, comme dans mon immeuble, je ne perçois pas le moindre bruit. Ils dorment tous... preuve s'il en était besoin que nous ne vivons pas à Paris !

Je referme le livre que je viens de terminer. *La lettre écarlate* de Nathaniel Hawthorne. Cette lettre, c'est le A, que l'héroïne, Hester Prynne, a été condamnée à porter quotidiennement, par sa communauté puritaine dans le Boston du 17<sup>e</sup> siècle, marqué en rouge sur son corsage comme preuve de son infamie. En effet, Hester, abandonnée depuis de longues années par son mari qu'elle croyait mort, a commis l'adultère avec un homme du cru, dont elle refuse obstinément de livrer le nom. Elle et Pearl, sa fille née de cette relation illégitime, sont bannies et contraintes de vivre isolées à l'écart de la ville. Jusqu'au jour où, après tout ce temps passé dans une tribu d'Indiens, le mari trompé réapparaît, sous le nouveau nom de Roger Chillingworth. Il découvre l'identité de l'amant d'Hester et s'acharne alors féroce à faire éclater la vérité pour détruire son rival avec cruauté.

Tout au long du roman, la jeune femme supporte le poids de cette lettre A avec courage et dignité, si bien que son attitude et son action envers cette communauté qui la rejette pourtant si violemment finissent par faire changer le regard que certains portent sur elle. Ainsi, à la fin de l'histoire, la lettre A ne signifie plus « Adultère », mais « Ange ». Cette marque qui devait figurer éternellement l'humiliation se transforme, grâce à la droiture d'Hester, en une opportunité de s'assumer. Ce qui me tarade et m'empêche de dormir, c'est cette question qui ne me lâche plus « Qu'aurais-je fait, moi, à sa place ? ».



\* \* \*

Moi. Je suis née en Lorraine, il y a 26 ans. De taille moyenne, blonde aux yeux gris, avec des traits réguliers, je suis... comment dire ? Pas très mince... Disons plutôt grassouillette. Euh non ! J'ai de l'embonpoint... beaucoup d'embonpoint... Enfin bref, je suis grosse, quoi !

Et dire qu'à vingt ans, je me glissais, comme une anguille, dans un jean taille 36 ! Aujourd'hui, je dois me battre tous les matins avec mon pantalon noir en élasthane taille 48, pour arriver à y loger mon séant si malséant... même si Loïc trouve que j'ai « des formes qui l'inspirent », moi, toute cette graisse qui m'entoure et m'accompagne partout, ça m'écœure. Loïc, c'est mon mari. Je l'ai épousé il y a quatre ans, nous nous étions rencontrés pour la première fois il y a 8 ans, au supermarché. Venu y faire ses courses, il faisait la queue à ma caisse – j'étais « hôtesse de caisse » à cette époque-là. Nous, ce fut une évidence partagée au premier coup d'œil. D'ailleurs, nous avons intitulé notre histoire « *Coup de foudre au Supermarket* », à prononcer avec l'accent british of course ! Même si elle est moins glamour que *Coup de foudre à Notting Hill*... mais elle a l'avantage d'être la nôtre et de nous rendre heureux.

Loïc est maçon, il travaille pour une petite entreprise familiale. Nous n'avons pas d'enfants... pas encore... les trois premières années de notre mariage, c'était un choix, mais maintenant qu'il est désiré, bébé tarde à venir... Pour palier, j'ai un chien. Un attachant petit animal, 30 centimètres de taille, aux longs poils noirs... en acrylique. Un magnifique chien en peluche ! Fidèle compagnon et confident depuis vingt ans, il s'appelle Toufou et je le traîne avec moi dans toute la maison. La maison... il faut le dire vite, c'est un petit T2 en centre-ville, au 3<sup>e</sup> étage d'un immeuble ancien et sans ascenseur. Oui, sans ascenseur, c'est important... surtout quand les étages à gravir me tuent à petit feu lorsque je rentre les bras chargés de courses. Ces jours-là, à peine arrivée, en nage et le souffle court pendant un quart d'heure, je

me jette avant toute chose sur le canapé, pour me ressusciter. Certaines fois, je me mets à rêver, dans mon pigeonier... Gracieuse et frêle princesse, je me retrouve captive en haut du donjon menaçant, *Belle au bois dormant* qui attend d'être réveillée par un prince charmant ! Évidemment, lorsque je me vois, avachie au fond du divan, joues en feu, cheveux et tee-shirt collés par la sueur, légèreté et élégance de l'hippopotame au bain – de boue –, je ne cherche pas à décrocher mon miroir pour lui demander qui est la plus belle !

Et pourtant, je plais toujours à Loïc. Mon prince charmant reste si fidèle, heureusement ! Hester Prynne n'a pas eu cette chance-là... Il est presque 6 h à présent, mon mari dort toujours paisiblement dans notre chambre, et moi je n'ai toujours pas réussi à fermer l'œil. Une nouvelle question s'impose à moi : chacun de nous n'aurait-il pas, comme Hester, sa propre lettre de douleur ? Mais alors, quelle est la mienne ? Serait-ce aussi le A ? Initiale de mon prénom ?

Lorsque mes parents attendaient l'arrivée de leur premier enfant (moi, en l'occurrence), ils avaient tout prévu pour la venue d'un garçon, seule option envisageable pour eux. Malgré tout, devant l'insistance du médecin lors de la dernière échographie, ils avaient tout de même pris le temps de choisir un prénom de fille... en pointant dédaigneusement un stylo sur le calendrier de la cuisine... le hasard avait choisi le 21 mars... Voilà comment je me suis prénommée Axelle ! Certains prétendent qu'il s'agit d'un prénom à l'élégance rare, moi, je le déteste. Probablement depuis que quelques camarades d'école m'avaient affublée du diminutif « Axe », en échos d'un certain déodorant à la mode... Axe et ses effluves parfumés m'ont ensuite poursuivie toute ma scolarité. Quant à mes parents, rapidement ils m'ont appelée Sally, pour éviter toute confusion avec leur Max chéri, mon petit frère Maxime. J'ignore dans quel obscur recoin de leur imagination ils sont allés chercher ce Sally, mais moi, je me suis juste sentie salie.

Mes parents, je vous les présente : un père VRP si consciencieux dans son travail que je ne l'ai pratiquement jamais croisé à la maison et une mère « au foyer » aussi autoritaire que dépourvue de tendresse, qui a choisi le dur métier de polisseuse de miroirs. C'est bien simple, chez elle, tout devait briller du sol au plafond ! Nul besoin de chercher une glace, on pouvait se voir partout : sur les meubles, sur les casseroles, sur l'évier, sur le sol qu'on ne foulait qu'à l'aide de patins, et même dans les toilettes... à vous dégoûter de votre « bobine » ! Une chose est sûre, il ne fallait rien salir ! Tout juste si on avait encore le droit de respirer... Respirer... Dans ce palais des glaces rutilant, hermétique et silencieux où soufflait sur moi le vent gelé du mépris, mon enfance s'est déroulée, solitaire et morne, ponctuée par de nombreuses défaillances de santé. Maladies infantiles, bien sûr, cutanées aussi : eczéma, psoriasis, mais surtout respiratoires : rhumes, sinusites, bronchites à répétition. Le tout, soigné par ma mère qui se transformait alors en infirmière-sergent-major, à grand renfort de remèdes dénués de douceur. Les médicaments, tous au garde-à-vous, en rangs serrés sur ma table de chevet, défilaient au pas cadencé. D'une main de fer, le sergent-major les introduisait sans vergogne dans ma gorge comme on gave une oie. Comment imaginer que l'oie allait coopérer ? Dans ce nez obstrué, ce gosier contracté et ce gésier noué, la médication faisait de dangereux et de bruyants écarts de route, au grand dam de l'infirmière en chef ! La pauvre ! Ces travaux forcés attisaient sa mauvaise humeur jusqu'à ma guérison. Elle devait arriver vite cette guérison, sinon l'exaspération maternelle aboutissait à des claques ! Plus tard sont venues les rhinites allergiques, qui transformaient mon nez en fontaine et me faisaient éternuer dix, vingt, trente fois d'affilée ! J'entends encore la voix de mon père « Voilà les trompettes de Jéricho ! Les murs de la maison vont s'écrouler ! » Dieu soit loué, jamais telle catastrophe ne s'est produite sous mes yeux affolés. Et l'asthme... sournois, tenace... me coupant le souffle, à l'improviste de préférence, pour tenter de m'étouffer en pleine nuit, ou me serrant la gorge, par derrière, au point de ne me permettre

qu'une respiration haletante et sifflante qui m'attirait des « va siffler ailleurs, tu m'étouffes ! ». Dans ma famille, la maladie était une faiblesse de plus, impardonnable. Et moi, je les accumulais, les faiblesses. Axe, allergies, asthme... Ah oui ! Le A était vraiment présent dans ma vie.

Mais une autre lettre me poursuit également, le C. Figurez-vous que j'ai eu la chance inouïe de naître pour Pâques, ce qui me valait d'entendre à chacun de mes anniversaires « c'est une pisseuse qui est née, elle n'était pas dans une rose, elle est arrivée avec les cloches ! » de là à m'appeler « la cloche », il n'y avait qu'un tout petit pas... très vite franchi ! Il y a eu des assortiments « Que tu es bête ! Une vraie cloche ! » ou « tellement cloche que tu finiras à la cloche ! » Cette cloche-là, je l'entends encore résonner en moi. Souvent. Trop souvent. Autrefois, il me semblait que c'était le glas qu'on sonnait pour moi, et noyée dans ma détresse, je tentais d'effacer furtivement une larme échappée à ma vigilance. Mon frère me disait alors tendrement « Pleure pas ! Pour moi, tu es la petite fée Clochette ! »

Maxime est né sept ans après moi. Chose étrange, à l'annonce de la venue de cet inconnu, la joie, l'émerveillement et l'excitation régnaient dans le palais des glaces. Et il n'était même pas là ce mal poli ! Pour moi, le mystère était entier. J'avais tout de même été informée : « C'est un garçon. Il s'appelle Maxime, du latin Maximus, ce qui signifie le plus grand ». On avait osé me balancer ça, avec satisfaction, que dis-je avec fierté, à moi, « Axe la cloche » ? La fille ?

Pour cet intrus, on avait rempli l'armoire de taies d'oreillers et de draps brodés, mis de la dentelle au berceau, accroché des rideaux colorés, acheté tout un tas de jouets, repeint et décoré la jolie chambre exposée au sud (quant à la mienne, orientation plein nord, avec vue imprenable... sur le poulailler des voisins !) Alors celui-là, je l'attendais de pied ferme pour lui demander des comptes ! Aussi, lorsqu'on a enfin daigné me le présenter, je me suis avancée vers le « Maximus » les poings serrés, prête à en découdre du haut de mes

sept ans, deux mois, trois jours et quelques heures... mais... mais... il était si petit ! Si chauve, ridé, édenté... Tant de handicaps s'étaient abattus sur cette pauvre petite chose ! Le malheureux... Non, vraiment, il avait besoin d'être entouré et protégé... C'était mon frère !

Maxime et moi avons grandi côte à côte, menant des vies parallèles. Lui, sa vie de garçon, de « Maxime-le-plus-grand ». Moi, ma vie de fille, « Axe-la-cloche ». Liés, malgré tout, par une réelle affection. À ses yeux, je suis Axy et aux miens il reste Maxy, curieuse ressemblance pour nos diminutifs. À croire que nous sommes jumeaux... pas loin de l'unisson, à une lettre près : le M. Mais quelle lettre ! Le M de Maximus, assurément, aussi et surtout celui de Masculin. Alors qu'à présent la question de la parité homme-femme soulève autant de polémique, pour nous enfants, l'idée d'une parité frère-sœur n'avait jamais effleuré l'esprit des seigneurs du palais des glaces. Le seul à pouvoir prétendre faire des études quand le temps fut venu, c'était leur fils. Axe-la-cloche n'avait que le droit de poursuivre la scolarité obligatoire, avec la possibilité de prolonger jusqu'au bac « tant que ça ne coûterait pas trop cher ».

Pourtant, étudier était pour moi un vrai plaisir : j'ai appris à lire, écrire et compter avec exaltation, j'ai découvert les sciences avec enthousiasme, puis l'histoire, la géographie et les langues étrangères... Et quelle délectation quand j'ai plongé dans l'univers des grands écrivains et des poètes !

Moi qui n'avais ni le droit de recevoir des camarades de classe ni de leur rendre visite chez elles, quelle liberté de m'évader du palais des glaces, via les livres, et visiter d'autres contrées, explorer d'autres époques, parler avec des étrangers, côtoyer des esprits brillants, des âmes sensibles, des cœurs ardents... Et vivre des histoires passionnantes en éprouvant, avec leurs personnages, toute une palette de sentiments.

« Tu as voulu à tout prix faire ton bac de poète, plutôt qu'un bac pro, alors maintenant, débrouille-toi avec ! » Docte verdict parental, tombé à l'issue de mes années de lycée. Aussi, forte de tant d'encouragements, mon bac L en poche et ma détermination chevillée au corps, j'ai démarré une double vie... active. Caissière une partie du jour et étudiante en Lettres Modernes l'autre partie du temps... Jusqu'à ce beau matin de printemps, où ma majorité survint. Plus que jamais persona non grata au palais des glaces, la cloche s'est envolée ce jour-là avec Toufou, pour atterrir dans une chambre de bonne, sous les toits d'un vieil immeuble. Un petit nid pas douillet pour deux sous : véritable glacière l'hiver et parfait sauna l'été. Cet authentique habitat de pauvre répondait au doux nom de « tanière d'Axelle et de Toufou » son inestimable avantage étant d'être « mon home sweet home »... à moi qui n'en avais jamais eu... C'est là qu'en trois ans, j'ai facilement obtenu ma licence. Allègrement, je m'engouffrais dans mon année de master, j'avais déjà choisi un sujet passionnant pour ma thèse et mon directeur de recherche se trouvait être mon professeur préféré.

J'admirais sa manière d'enseigner : avec elle, les obstacles étaient faits pour être surmontés, tout devenait facile, tout devenait possible. Dès ma première année de fac, elle m'avait remarquée, pour mon sérieux et mon enthousiasme, entre nous une telle communion d'esprit s'était établie que je me réjouissais de pouvoir travailler toute une année sous son autorité. Tout allait enfin pour le mieux dans le meilleur des mondes...

Hélas, la destinée prend parfois des tournants inattendus.

Étais-je un Candide beaucoup trop candide ? Ma destinée devait-elle impérativement être plus tumultueuse que celle de Zadig ? Qu'importe... Une chose est certaine, mon trimestre se termina en tragédie. Rebondissement principal de l'intrigue ? Le décès brutal de mon professeur. Elle, si belle, intelligente et cultivée, fut emportée en quelques semaines par un cancer foudroyant. Pour la première fois de

ma vie, quelqu'un avait vraiment cru en moi et m'avait donné ma chance... Et voilà que je l'avais perdue ! Dès lors, tout me devint indifférent. Chaque chose me fatiguait... M'irritait... Comme un animal malade, je restais tapie dans ma tanière, blottie contre Toufou, espérant que tout s'arrête. C'était une douleur immense... Impossible de refaire surface et de reprendre pied dans une réalité aussi cruelle. Rien de tout ça n'avait de sens...

Seigneur... Voilà que je pense à nouveau à « la lettre écarlate »... À Hester Prynne... À mes lettres de douleur. J'avais déjà le C de Cloche... Le voilà mon deuxième C ! Celui de Cancer. Et ce cancer-là m'a frappée de toutes ses forces, sauvagement. Sournoisement. Par ricochet. Parce que je ne fais jamais rien comme tout le monde. Vous voulez connaître ma conclusion ? La Cloche Crevait du Cancer d'une autre, son Chien de Contrefaçon Collé Contre son Cœur...

Bien évidemment, une telle situation ne pouvait conduire qu'à un résultat prévisible : emploi perdu, maigres économies fondues comme neige au soleil, et Master sombrant encore plus vite que le Titanic... Malgré l'affection de Toufou, vaillant compagnon de peluche, je devais me rendre à l'évidence, je faisais naufrage dans une solitude absolue... Noyée dans un drame surréaliste, au prix d'un ultime éclair de lucidité, je m'étais traînée chez mon médecin. Il avait instantanément compris l'ampleur de ma détresse et la gravité de la situation, et m'avait prescrit des antidépresseurs. Après quelques semaines nécessaires pour remonter des enfers, je pouvais enfin vivre sans remords de mes rentes, c'est-à-dire de mes modestes indemnités de chômage !

Jour après jour, les prédictions rabâchées tout au long de mon enfance se réalisaient. Lentement mais sûrement, je glissais sur la pente qui menait inexorablement « la Cloche à la cloche »... J'étais vite arrivée en fin de droits... Bientôt, je ne pourrais plus ni payer mon maigre loyer ni me nourrir... À la dépression qui me submergeait s'ajoutait l'angoisse de me retrouver à la rue. En désespoir de cause et probablement par instinct de survie, je m'étais résolue à demander de l'aide. Naufragée

perdue dans la tempête, je cherchais à m'agripper au moindre objet flottant... C'est donc tête basse, les yeux rivés sur mes souliers défraîchis, la peur et la honte nouées aux tripes, que je m'étais rendue chez l'Assistante Sociale, sans grande illusion. J'étais tellement habituée à tout traverser seule, sans aucun secours... mais, à ma grande surprise, mon cas était simple et classique. Selon ses calculs, j'avais droit au RSA Jeune, à l'Allocation logement pour mon loyer et à la CMU. Au vu de mon état général, elle me proposa même les soins d'un psychologue ! Elle avait su prononcer le fameux « sésame, ouvre-toi ! » Moi, j'étais juste émerveillée de tous les trésors étalés devant moi... Avait-on le droit d'embrasser sa référente RSA ?

L'espoir germait à nouveau en moi : on m'offrait une seconde chance. J'arrivais même à en rire... La situation revêtait un tour cocasse... Si les seigneurs du palais des glaces avaient eu vent de ma situation, j'aurais été illico réconfortée et revalorisée, comme il se doit, à coup sûr ! Mais voilà... Je n'allais pas leur laisser ce plaisir ! Pour moi, le RSA n'était pas du tout le Revenu de Solidarité Active. Non. Il était bien autre chose : mon Répit aux Soucis d'Argent, ma Roue de Secours Assurée, mais par-dessus tout, mon Remède aux Souffrances Antérieures... Une main tendue, expérience inédite pour moi... Grâce à lui, mon courage revint et je retrouvais la force de me battre !

L'automne et l'hiver étaient passés là-dessus... Ma situation s'améliorait et malgré la précarité d'une vie de BRSA, elle était plus enviable que la sombre période que je venais de traverser. BRSA, ce diminutif concis et charmeur pour désigner tout Bénéficiaire du RSA, peut être vécu par celui qui le porte, comme avilissant. Être inactif, non productif, vivre de la charité publique dans une société où l'argent est roi fait immanquablement éprouver de la honte et provoque un inévitable repli sur soi. Pour ma part, même si je ressentais la pénible impression d'être marquée comme du bétail par ces quatre lettres, ce titre me donnait un statut, des droits, et la seule possibilité de remonter la pente, à mon rythme. Grâce à ma Roue de Secours



Assurée, j'ai eu la chance de bénéficier d'un soutien psychologique salvateur, de participer à des stages formateurs et enrichissants, de reprendre contact avec le monde... J'avais donc une dette envers les anonymes qui partaient travailler chaque matin et m'aidaient à me relever... C'est dans ces dispositions d'esprit que j'abordais le printemps... Jusqu'à ce fameux jour.

Ce matin-là, je circulais vaillamment sur mon vieux scooter, casquée, gantée, bottée et blousonnée comme une vraie cosmonaute ; je me rendais au rendez-vous fixé par ma référente RSA afin de renouveler mon Contrat d'engagement réciproque. Allais-je un peu trop vite ? Étais-je préoccupée ? Avais-je seulement vu le feu rouge que j'avais franchi sans sourciller ? Une seule chose est certaine, j'étais presque en retard. Soudain, à un croisement, mon bolide et moi fûmes projetés en l'air comme de vulgaires fétus de paille ! Qui était le malotru qui avait osé me faire mordre la poussière ? Il n'avait pas intérêt à s'être défilé, il allait entendre parler de moi... J'étais encore à terre, étourdie par le choc et mes flots de pensées désordonnées, lorsque j'entendis vaguement ces quelques mots « ça va mon garçon ? Dis-moi quelque chose... Tu n'as rien ? » Un garçon ? Moi, Axe la fille ? Être prise pour un garçon ? Même mortellement blessée, je ne pouvais laisser passer pareil affront ! Immédiatement ressuscitée et sur pied aussi prestement qu'un diable sorti de sa boîte, j'explosais « Quand on est un fou du volant doublé d'un assassin des routes, tout juste capable de faucher les pauvres deux-roues sur son chemin, et qu'on n'a pas les yeux en face des trous pour distinguer un garçon d'une fille, on va consulter pour se faire poser des loupes sur le nez ! Non ! Tiens, des jumelles plutôt à ce stade ! » Une harpie inconnue s'était réveillée en moi et la bienséance m'impose de ne pas répéter ce que, enfin décasquée, j'ai balancé à ce triple idiot... Plus rien ne pouvait m'arrêter, devenue furie, je crachais mon venin en boucle, un véritable torrent verbal en pilotage automatique, alors même que quelques questions commençaient à faire surface dans mon esprit... « Pourquoi

me regarde-t-il avec ce sourire niais ? Et sans rien dire ? Il est sourd cet imbécile enfariné ? Muet ? Simplement demeuré ? » Un peu perdue dans mes réflexions, j'avais dû baisser le débit, parce que je l'avais finalement entendu me déclarer : « vous êtes la caissière du supermarché ? Vous n'avez rien de cassé ? » Comme je ne répondais pas... « Jamais je n'aurais pensé que vous soyez si vive... cela dit, joli vocabulaire... et belle spontanéité quand vous êtes en colère... Mais ça a l'air d'aller. » Interdite, je le fixais. Et il continuait cet ahuri... « Vous savez, je vous ai cherchée. Mais vous ne travaillez plus là-bas... »

J'étais sans voix. Que racontait-il ? Finalement, le choc à la tête m'avait sans doute secouée... Je finis par reprendre mes esprits... C'était lui ! C'était bien lui ! Mon coup de foudre du supermarché... Un sourire béat devait s'afficher sur mon visage... Et il m'avait cherchée... Oui, mais pourquoi ? Hein ? Il oubliait sa fiancée ? Pour qui me prenait-il ce cochon-là ? La mégère non apprivoisée reprenait le dessus... Il poursuivait tranquillement, ce cochon en question « Bien entendu, on va remplir un constat... Je vais vous laisser mon adresse et mon numéro de téléphone. À moins qu'on échange nos coordonnées, ce serait mieux... Non ? » Pendant ce temps, il avait tiré mon scooter hors de la chaussée et la circulation avait repris normalement. Je savais bien que je n'aurais pas dû rester plantée là, silencieuse et immobile. Moi si véhémement un instant auparavant, j'étais pétrifiée... À croire que j'avais croisé le regard de Méduse la Gorgone ! Quant à lui, il continuait, comme si nous avions une discussion entièrement naturelle... « De toute façon, on va devoir se revoir... Il faudra régler tout ça. Et je payerai le garagiste. » Et pourquoi s'était-il senti soudain obligé d'ajouter « Au fait... Vous savez... Je ne suis plus fiancé... »

Son sourire était toujours aussi craquant... Et la mégère baissa les armes... J'étais séduite... pour la seconde fois. Bien sûr, vous l'avez deviné, c'était Loïc...

À partir de ce moment-là, tout est allé très vite. Après quelques rendez-vous, censés être destinés à régler les questions d'assurance,

nous savions tous les deux que nous étions bel et bien amoureux... Pourquoi perdre du temps ? Nous nous sommes installés ensemble. Un an après, nous étions mariés et ma situation avait changé. Je n'avais plus besoin du RSA puisque Loïc subvenait à nos besoins. En époux bienveillant et attentif, il m'avait suggéré de prendre encore une année sabbatique pour me permettre de me reconstruire pleinement et faire un choix professionnel mûrement réfléchi et bon pour moi. À ce moment-là, j'étais devenue une petite femme d'intérieur accomplie, toujours en quête de nouvelles recettes de cuisine ou d'astuces secrètes et révolutionnaires pour faciliter les tâches ménagères. Timidement, j'avais tenté de remettre les pieds à l'université, mais je ressentais trop cruellement l'absence de mon cher professeur. D'elle, il ne subsistait plus qu'un nom, gravé sur une affreuse plaque en plastique, collée de travers sur la porte d'une salle des professeurs. Dans cette fourmilière jadis si familière, je me sentais étrangère. Ces études-là n'étaient plus faites pour moi...

Alors, pour calmer mes scrupules et mettre un peu de beurre dans les épinards, même si Loïc ne me l'a jamais demandé, j'ai commencé à donner des leçons particulières et à accepter quelques heures de baby-sitting. Ces activités me laissaient beaucoup de temps libre, quelle aubaine ! J'en ai profité pour assiéger la médiathèque ! Elle est devenue mon royaume, mon palais des délices... Tous ces rayonnages chargés de livres plus beaux les uns que les autres me mettaient l'eau à la bouche. Affamée par une longue période de disette littéraire et affective, je me jetais avidement sur la poésie, j'engouffrais goulûment les romans en tout genre, je dévorais les ouvrages d'histoire, j'avalais les manuels de psychologie et j'allais jusqu'à mordre à belles dents dans les bandes dessinées ! Sans le moindre remords, je m'adonnais à cette boulimie livresque, confortablement allongée sur les coussins du divan, grignotant tout ce qui me tombait sous la main... Traîtreusement, cette vie de roi fainéant, ou plutôt de reine fainéante, transformait ma petite silhouette. Au fil des jours, insidieusement, la

graisse s'infiltrait dans mes tissus. Semaine après semaine, silencieux, les kilos s'accumulaient. Mois après mois, l'obésité faisait son œuvre... Sans avoir eu le temps de m'en rendre compte, j'étais devenue énorme.

Amoureusement, Loïc continuait à m'appeler « ma biche », mais il était doté d'une imagination sans borne, parce que la biche s'était métamorphosée... en thon !

\* \* \*

Il est 5 heures... Du « mat » bien sûr. Et je suis réveillée depuis longtemps. Jacques Dutronc ne chante plus « il est 5 heures, Paris s'éveille » depuis des lustres. Et nous ne vivons toujours pas à Paris ! Loïc dort du sommeil du juste dans notre chambre, pendant que moi, dans la salle de bain, je fais un énième test de grossesse... Je ne sais pas pourquoi je m'inflige ça, ça ne marche jamais. Peut-être pour bien m'assurer que je ne suis pas capable de faire un bébé ?

C'est vrai, quoi ! Une cloche allergique, asthmatique, surnommée Axe pourrait mettre au monde un enfant ? « Bien sûr que non ! » répondraient en chœur les seigneurs du palais des glaces, avec leur assurance coutumière.

Tout à coup, la Lettre écarlate m'apparaît à nouveau, plus flamboyante et farouche que jamais. Je vois Hester Prynne portant vaillamment son A sur son corsage, ce A qui devait stigmatiser l'« Adultère » et qui devint « Ange »... Et moi dans tout ça ? Moi, je n'ai pas une mais deux lettres écarlates. Deux lettres de honte et de douleur : le A de Axe, Asthme et Allergie, et le C de Cloche et de Cancer. Une lettre sur chaque épaule, comme pour mieux m'écraser. A... C, A... C, elles se mettent à tourner autour de moi et me donnent le vertige. Une nausée brutale me secoue, immédiatement suivie par cette effroyable sensation d'étouffement, si familière. Mais cette fois, au lieu d'être submergée par l'angoisse, je me laisse envahir par la révolte ! A... C, A... C... Assez ! Les lettres, assez ! Toi, le A de Axe, Asthme et Allergie, à

partir d'aujourd'hui tu deviens le A d'Apprentissage, Assurance, Avenir ! Quant à toi, le C de Cloche et de Cancer, tu te transformes en C de Courage et de Combat ! Voilà ! C'est comme ça, et c'est moi qui décide !

Après la pluie vient le beau temps, dit le proverbe... délicieuse sensation de bien-être... Apaisement... Contrôle... Tiens ! Encore un A-C ? Relax, Axe ! Maintenant tu es zen !

Ces lettres qui m'ont tant fait souffrir, ces lettres que j'ai voulu si souvent cacher à tout prix, comme une peau de chagrin, je comprends maintenant qu'elles font partie de moi ; elles me caractérisent et elles m'ont transformée. D'ailleurs, c'est vrai que j'ai changé... Depuis que je me suis vue en thon ! Des mois se sont écoulés. Le temps d'un régime qui m'a permis de passer de la taille 48 à celle, plus avouable, de 42. Pas mal, non ? Conséquence gratifiante, l'escalier est devenu ma salle de step personnelle ! J'en gravis les marches jusqu'au troisième étage aussi prestement qu'une gazelle ! Enfin presque. Et bientôt, je n'usurperai plus le titre de biche que Loïc persiste à me décerner.

Dans la foulée, tous les deux nous nous sommes inscrits à un cours de danse de salon, organisé par la MPT. Je sais... Ça fait ringard... mais je m'en fiche ! C'était mon rêve de petite fille de savoir valser. Avec une jolie robe, et de tourner... Tourner... Un peu comme Cendrillon à son premier bal ! Il me tarde d'être au thé dansant organisé par notre professeur, pour partager avec Loïc le rock, la salsa, le tango, le madison... et la valse ! Même si on ne sait faire que le pas de base... une vraie gamine !

Et ma vie professionnelle ? Elle a pris un tournant inattendu. Mon mari va prendre prochainement les rênes de la petite entreprise de maçonnerie de son oncle, qui part à la retraite. Et moi ? Eh bien, je vais tout simplement prendre la suite de sa tante, au secrétariat. Travailler ensemble, une perspective qui me plaît ! En attendant, je reprends tout de même une formation pour devenir formatrice en Français

Langue Étrangère, par plaisir personnel et pour avoir une autre corde à mon arc, on ne sait jamais ! Quand on est passé par la case Répit aux Soucis d'Argent, on ne l'oublie pas ! Loïc dit souvent, en souriant, que je suis sa petite femme de lettres !

C'est vrai. Les lettres... Mes lettres... Elles sont ma vie, mon histoire et j'ose à présent les porter sans honte. D'autant plus, je vous l'avais caché, que ce sont mes propres initiales ; eh oui... Axelle Campana<sup>1</sup>.

Tiens, mais au fait, qu'est-ce que je faisais dans la salle de bain ? Ah oui ! Mon test de grossesse ! Je l'avais oublié celui-là. Hester Prynne a appelé sa fille Pearl, joli prénom, Perle... Si un jour j'avais une fille, je pourrais l'appeler Faith, ce qui signifie foi. Pour lui rappeler qu'il est important d'avoir foi en soi, en la vie ! Et si j'avais un garçon ?

Qu'il est bizarre ce test de grossesse ! Il ne peut pas faire comme tous les autres ? Il a changé d'allure... Avec sa petite croix, il se prend pour qui à vouloir se distinguer ? Hein ? Quoi ? Une croix... Toufou ! Viens par là... Qu'est-ce que tu lis toi ?

Enceinte ?

Qui est enceinte ?

Loïc !!!

---

<sup>1</sup> De l'italien Campana qui signifie cloche, dont campana est le pluriel, cloches.

Séverine Decaster, coach  
Fabienne Giraud, biographe

### ***Postface***

Nous souhaitons ouvrir un espace, laisser la parole aux bruits de l'ombre, à ceux mis en marge de la vie professionnelle. Ballottés par quelques coups durs de la vie, ils se retrouvent un jour bénéficiaires du RSA, suite à un accident de parcours ou parce qu'enfant ils ont manqué d'un environnement bienveillant, d'affection ou simplement d'un espace ressource suffisant pour entrer correctement équipé dans le monde de la vie active.

Ils avaient envie de parler, dénoncer les stigmatisations faites aux bénéficiaires du RSA, revendiquer le droit au travail, pourfendre le qu'en-dira-t-on, pour arrêter d'être montrés du doigt, ou tout simplement saisir l'occasion d'être entendus et de se raconter.

Oui, mais se raconter... C'est toute une histoire, parler à la première personne... Et de quoi ? *« J'ai pas trop envie de raconter ma vie », « Ma vie ? Elle n'a pas d'intérêt, c'est le non-événement », « J'ai pas envie de saouler tout le monde avec mes histoires », « On m'a menti et j'ai toujours pas digéré ça ! »* La colère, la pudeur, l'absence de valorisation des parcours, des qualités et compétences de chacun, nous ont obligés à avancer pas à pas, tranquillement en s'appuyant sur l'envie d'exister aussi au sein d'un groupe et d'être écouté. *« C'est difficile de trouver les mots et de comprendre comment j'en suis arrivée là. »*

L'aventure **« *Projet de vie en mouvement* »** a démarré en septembre 2015 et a fait couler l'encre jusqu'en juin 2016, portée par un groupe de 17 écrivains, animatrices ou bénéficiaires.

Au travers des rencontres en groupe et des entretiens individuels, les récits de vie se sont tissés, mine de rien. Les masques de la commedia dell'arte ont permis de se cacher, d'avancer masqué, en créant des personnages qui racontent, facilitent la parole et le regard de l'autre. Les ateliers d'écriture ont délié les doigts, poussé l'encre, laissé venir les mots au détour d'une image, d'un souvenir... Les participants ont choisi des axes d'écritures et soulevé des voiles pour donner à voir des parts d'intimes. Au fil des temps de partage, chacun a perçu ou entrevu la clé d'entrée de sa nouvelle. L'accouchement d'une partie de soi n'est jamais aisé, c'est pourquoi les rendez-vous individuels ont été précieux pour récolter les histoires, une matière qui a été enregistrée pour conserver ce qui s'échappe des mémoires, choisir ensuite une piste à suivre sur laquelle témoigner et laisser prendre forme jusqu'à la distorsion. Témoignage de vie sous forme réaliste, de fiction ou d'anticipation, se raconter implique de s'ouvrir au creux de notre intimité. C'est à la fois dans l'élan, la frustration, l'immobilisme, la douleur et la joie que ces écrits se sont tissés au sein d'un cadre d'accompagnement que nous nous sommes efforcées de rendre convivial, productif, adaptable à chacun et surtout créatif. Quel défi d'être lu sans savoir écrire ou sans être écrivain, enfin oser se dire et s'entendre lire.

Ce dont parlent en filigrane ces récits de vie c'est de la dignité de leurs auteurs, toujours debout. Malgré les difficultés que la vie les amène à traverser, ils s'évertuent à rester acteurs, à exister comme ils le peuvent, avec les moyens du bord, plus ou moins conscients de leurs marges de manœuvre. Citoyens impliqués dans la vie associative, la vie de quartier ou leur vie familiale, ils affrontent ainsi l'adversité, ne pas être admis dans le monde du travail ne signifie pas qu'ils ne font pas leur part pour la communauté. Le sentiment de solitude oblige fréquemment à réactiver le sens de sa vie. Pour certains, il s'agit de sortir de l'isolement, mais parfois c'est le préférer... parce que



l'attachement à la vie, à l'autre, à soi, c'est si doux et si rude à la fois. Ça peut faire encore trop mal de s'exposer.

Et bien sûr, il y a leurs projets, leurs rêves ou l'amour qui soutiennent dans les moments terribles. Poussés par un élan de vie qui se goûte dans l'expérience de chaque instant et aussi dans leurs mondes intérieurs, ils résistent à leur manière pour ne pas s'effacer d'une société dont ils se sentent parfois menacés d'exclusion définitive.

Nous avons souhaité pour chacun une rencontre avec soi, convaincues que se raconter c'est aussi se réactualiser, se sentir écouté participe parfois à un processus proche de la résilience.

Nous avons été comblées ! Cette aventure nous a d'abord obligées nous-mêmes à interroger nos pratiques, nos postures professionnelles, d'embrasser les frontières des différents cadres de l'accompagnement. Accueillir chaque personne exactement là où elle est, sans avoir l'intention de l'amener quelque part, et cheminer à ses côtés quand lentement une direction s'esquisse... Prendre le temps, long, nécessaire à la rencontre, entière, d'une personne dans ce qu'elle a de multiple.

Nous nous sommes retrouvées au cœur du jeu des masques tantôt reliant, tantôt cadrant, médiatrices, incitant les uns à oser, ou à entreprendre, les autres à s'entraider. Devant tour à tour accepter que certains se retirent ponctuellement ou définitivement, s'émerveiller des trouvailles, s'ouvrir à la présence de chacun et aux différents fonctionnements, accueillir ce qui vient... ou pas.

Ces témoignages interrogent aussi en creux et d'une manière plus générale, le champ de l'insertion et en particulier l'insertion professionnelle qui serait LA solution pour chacun. Dans un monde où la valeur travail fait qu'on se sent plus facilement légitime, intégré et membre d'une communauté, il est intéressant de mesurer en quoi malgré tout, ceux qui ne sont plus salariés participent activement à

tisser ou maintenir des liens et à faire société. Même si celle-ci ne facilite pas toujours la possibilité « d'en être »...

Au regard des schémas économiques actuels, le plein emploi semble un objectif peu réaliste, ces nouvelles données permettront-elles à chacun de trouver sa place et de participer à l'évolution de notre société ? Cet ouvrage participe humblement à transmettre des récits de vie pour découvrir ou redécouvrir ce que certains allocataires du RSA traversent, ce qu'ils en pensent et ce qu'ils racontent.

Ce livre offre quelques lumières animées qui éclairent de manière singulière la question du vivre ensemble.

*Achévé d'imprimé en août 2016*

*En Italie, par PIXARTPRINTING*

*Dépôt légal 3<sup>e</sup> trimestre 2016*

Six femmes et sept hommes se racontent. Ils gardent leur identité habituelle ou empruntent un masque pour se dévoiler le temps d'un récit de vie. Treize histoires réalistes ou fictives témoignent d'autant de parcours, chacune raconte la trajectoire d'un personnage, aux prises avec sa réalité, ses basculements, ses ombres. Heurtés par un coup dur de la vie ou perdus dans un dédale sociétal trop complexe, les héros se retrouvent un jour allocataires du RSA... Comment ressent-on cette situation quand on la traverse bien plus longtemps qu'on le souhaiterait ?

Dans cet ouvrage collectif, chaque auteur révèle des maux qui bousculent et transforment le quotidien des personnages, une relecture des projections, les leurs, les nôtres. L'intime se déploie, pudiquement, les détresses tues trouvent le relief des mots.

La colère, l'espoir, les joies et les désillusions nourrissent ces récits où l'humour et l'amour s'immiscent, pour trouver un nouveau souffle.

*Livre réalisé avec l'accompagnement de  
Séverine Decaster, coach - Fabienne Giraud, biographe*

Avec la participation du département



Ne peut être vendu  
ISBN 979-10-93623-04-7



Contact : [comptoirdeslettres@orange.fr](mailto:comptoirdeslettres@orange.fr)